

NOTRE ROMAN COMPLET :

LA RUE HANTÉE

par GUSTAVE LEROUGE

1p.35

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ
POIBLER, BESSETTE & CIE, éditeurs-gros, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 8

Août 1922

15c.

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convénant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

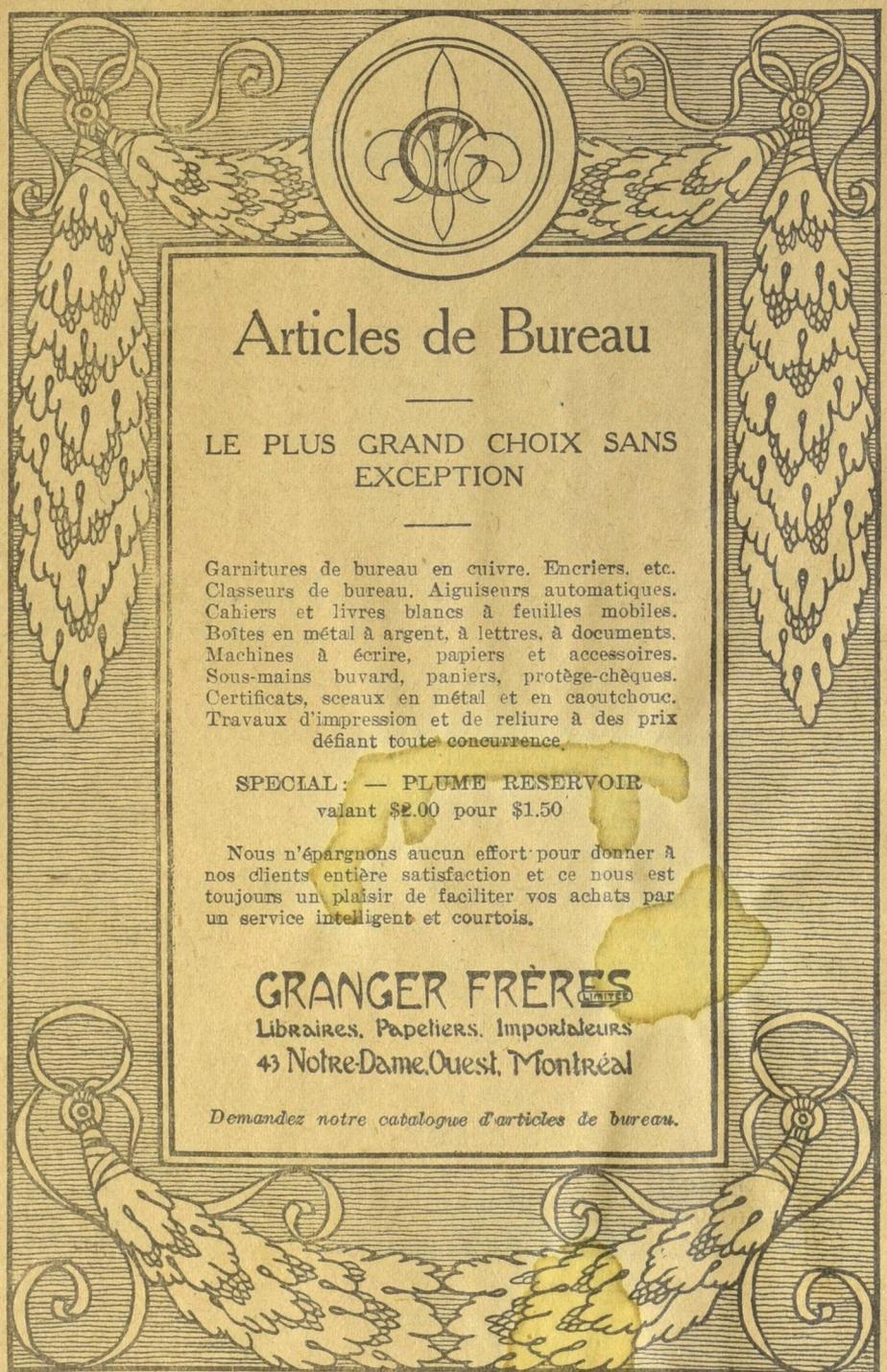
Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353



Articles de Bureau

LE PLUS GRAND CHOIX SANS
EXCEPTION

Garnitures de bureau en cuivre. Encriers, etc.
Classeurs de bureau. Aiguseurs automatiques.
Cahiers et livres blancs à feuilles mobiles.
Boîtes en métal à argent, à lettres, à documents.
Machines à écrire, papiers et accessoires.
Sous-mains buvard, paniers, protège-chèques.
Certificats, sceaux en métal et en caoutchouc.
Travaux d'impression et de reliure à des prix
défiant toute concurrence.

SPECIAL: — PLUME RESERVOIR
valant \$2.00 pour \$1.50

Nous n'épargnons aucun effort pour donner à
nos clients entière satisfaction et ce nous est
toujours un plaisir de faciliter vos achats par
un service intelligent et courtois.

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Demandez notre catalogue d'articles de bureau.

EDMOND-J. MASSICOTTE



Elle est heureuse d'avoir une belle peau

Il n'y a pas de plus grand bonheur que de savoir que votre peau et votre teint ont toujours une jolie apparence. Que de fois vous avez souhaité voir une amélioration sensible — vos joues reprendre le velouté et la fraîcheur de la jeunesse! Ne fournirez-vous pas à la

122

Crème Orientale Gouraud

l'occasion d'accomplir cela pour vous? Elle développera votre beauté au plus haut point. Si vous avez des imperfections faciales permanentes, elle réussira à les cacher. Hautement antiseptique—en usage depuis 70 ans pour le traitement des affections de la peau. Essayez-la aujourd'hui.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

Le Savon Médicamenté Gouraud

est destiné à accomplir trois choses, savoir: nettoyer, purifier et protéger la peau et le teint. Un de ses ingrédients est universellement employé dans le traitement des affections de la peau comme l'eczéma, etc. En usage constant, il protège la peau en prévenant l'infection. Servez-vous-en pour préparer la peau avant d'appliquer la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

FERD. T. HOPKINS & SON

Montréal, Qué.



La Revue Populaire

Vol. 15, No 8

Montréal, août 1922

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

L'AMOUR ET LE MARIAGE

Les mariages sont faits au ciel, prétend-t-on, les bons et les mauvais, mais à la condition que l'on aide un peu le ciel.

Malgré les responsabilités de cet acte, je ne crois pas que l'on fasse quoi que ce soit dans son existence avec si peu de préparation et tant de sang-froid.

Tout dans l'univers est régité par des lois mystérieuses, mais rien ne dirige l'amour dans son chemin. L'amour ne connaît aucune loi, il ne peut être conseillé ni organisé.

Le mariage, cependant, suit certaines lois que nous appellerons lois psychophysiques, lois que personne ne peut éviter et que personne ne cherche à éviter.

Quelques faux psychologues prétendent que pour être heureux il faut qu'un homme ou une femme épouse son antithèse.

Rien n'est plus faux; étudiez dix cas différents et vous constaterez que sur ces dix cas, neuf hommes ont épousé des jeunes filles de leur taille, de leur rang et de leur condition. Un jeune homme simple épousera une jeune fille simple, un romanesque épousera une romanesque, un jeune homme nerveux ne sera heureux qu'à la con-

dition d'épouser une jeune fille nerveuse. Le jeune homme ayant reçu une éducation musicale n'épousera qu'une jeune fille connaissant bien la musique.

Il est faux de croire que l'opposition et la différence de conformation soient un attrait à l'attraction d'un sexe vers l'autre. Quelquefois, pour confirmer la règle, la nature se plaît à unir deux êtres de tempérament différent, mais il est très rare que ces unions soient heureuses. L'incompatibilité d'humeur finit toujours par percer chez l'un ou chez l'autre.

La meilleure règle à suivre pour être heureux en ménage est d'unir des êtres semblables en tous points. Plus l'être choisi nous ressemblera plus les chances d'être heureux seront grandes. Choisissons un être de même tempérament que nous; ayant nos goûts, aimant ce que nous aimons et détestant ce que nous détestons; ayant notre type physiquement et mentalement, et étant aussi émotif que nous le sommes nous-mêmes.

Alors, mais alors seulement le mariage peut apporter le bonheur que tout le monde cherche.

Paul COUTLEE.

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfaction à sa nombreuse clientèle comme la Toilet Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEILLEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMITED
Uptown 7640

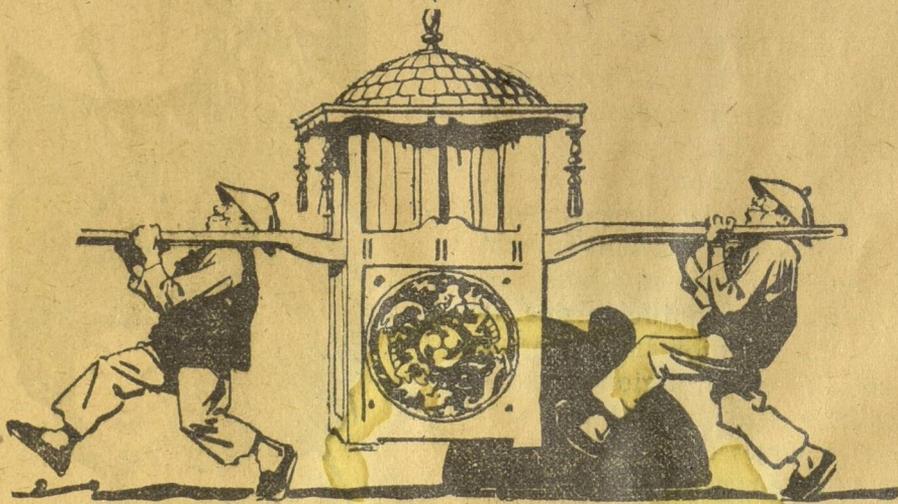
LES RELIGIONS ET LE MARIAGE EN CHINE

En Chine, on ne se marie pas ; ce sont les parents qui choisissent leur belle-fille ou beau-fils. Et d'abord il faut que les petites filles aient les pieds bandés dès leur jeune âge afin d'être à la mode et de faire ainsi un parti recherché. On achète sa femme : \$20 ou \$40. Avant de pousser plus loin, disons qu'il y a en Chine beaucoup de mariages malheureux, la femme étant complètement sous la puis-

Si la vie de la femme mariée est, en général misérable, par contre, et c'est là une maigre compensation, la cérémonie des noces est somptueuse.

Voici, pour commencer, le programme détaillé d'un grand mariage chinois :

- 1—Musique.
- 2—Entrée des invités.
- 3—Arrivée des entremetteurs.
- 4—Entrée des chefs des deux familles.



En route pour le temple de Bouddha!

sance de son mari. Un missionnaire canadien racontait dernièrement dans ses mémoires que beaucoup de ces jeunes femmes aux petits pieds, converties par lui au catholicisme, avaient énormément souffert de la part de leur mari. Si elles n'avaient pas été chrétiennes, elles se seraient pendues de désespoir ou se seraient précipitées dans un puits comme font les païennes qui en ont assez de leur esclavage.

5—Le marié et la mariée se saluent deux fois jusqu'à terre.

6—Le marié et la mariée échangent des présents et des témoignages d'amour.

7—Le marié et la mariée se tournent vers le nord et remercient les entremetteurs de les avoir unis.

8—Le marié et la mariée remercient les invités. Un salut.

9—Le marié et la mariée remercient les **Invitées**. Un autre salut.

10—Le marié et la mariée se tournent de nouveau vers le nord et rendent grâces aux ancêtres. Ils brûlent des encens, offrent des vins, s'agenouillent, se couchent sur le ventre par trois fois, puis se relèvent.

11—Le marié et la mariée présentent leurs hommages aux parents.

12—Les parents, c'est-à-dire les père et mère de chaque conjoint "prennent connaissance" des cadeaux reçus. Trois saluts.

13—Les aînés des deux familles font de même. Trois saluts.

14—Les autres parents en font autant. Un salut.

La cérémonie est terminée.

Mais, c'est là l'une des cérémonies nuptiales les plus simples. Dans les grandes familles, elles durent de deux à trois heures au moins et sont accompagnées de réjouissances extraordinaires. Les mariages varient suivant les religions qui sont en Chine au nombre de trois: le confucianisme, le taoïsme et une religion importée, le bouddhisme. Ces trois religions coexistent sans animosité vive entre elles; d'ailleurs, au cours des siècles, elles n'ont pas laissé d'exercer, les unes sur les autres, des influences réciproques: 1° le confucianisme, vraie religion nationale, est probablement l'antique religion chinoise épurée par le grand réformateur Confucius. Comme l'antique religion, cette croyance n'a pas de clergé et elle n'a d'autres cérémonies liturgiques que les grands sacrifices impériaux. Répandue surtout dans les classes instruites, elle n'est, au fond, qu'une philosophie morale fort élevée. Pour elle, les dieux sont des entités abstraites, non des personnes réelles. Elle ne pardonne ni elle

ne conteste l'immortalité de l'âme. 2° Le taoïsme a fort changé de caractère depuis qu'il fut fondé, au VI^e siècle av. J.-C. par les disciples du philosophe Lao-Tseu. C'était une religion métaphysique, reposant sur la croyance à un dieu qui est la "Raison suprême" et à l'immortalité de l'âme. Ce n'est plus, aujourd'hui, qu'un mélange de superstitions, pour la plupart grossières; et ses prêtres, dans de nom-



La lune de miel chinoise.

breux temples, tiennent boutique de sorcellerie, de divination, d'astrologie et d'alchimie.

3° Le bouddhisme, religion de Fo, ou de Bouddha, reconnu officiellement en Chine en l'an 61 du Christ, a depuis lors reçu, dans ce pays, des modifications profondes; il s'est complètement pénétré des idées et des coutumes nationales; aujourd'hui, le foïsme chinois n'est ni le bouddhisme primitif ni

le lamaïsme, mais un mélange de l'ancienne métaphysique de Cakyamouni avec les pratiques des cultes nationaux chinois; comme le taoïsme, il a une organisation hiérarchique peu compliquée.

À côté de ces trois religions survit, se mêlant constamment à elles, le culte des ancêtres, qui est, en réalité, la véritable religion de la Chine; il repose sur la croyance que les morts conservent tous les sentiments et tous les besoins des vivants; aussi convient-il, dans un esprit de respect et de vénération, non d'adoration, de leur offrir, en de nombreux sacrifices, de quoi satisfaire à ces besoins: aliments, parfums, etc.

Des religions étrangères, la plus répandue en Chine est le mahométisme qui y compterait aujourd'hui environ 50 millions d'adhérents. Les catholiques et les protestants sont, en Chine, une vingtaine de millions.

GIGANTISME

Il est, certes, utile de chercher à constituer une race vigoureuse et de bonne taille. Mais il ne faudrait pas aller trop loin et chercher à fabriquer des géants. Le géant exempt de toute défectuosité, homme supérieur par la taille, par la force, par la résistance vitale, est tout simplement un mythe. Il n'existe pas. Le gigantisme est bel et bien une monstruosité et une maladie. Les observations, recueillies depuis l'antiquité, montrent la fréquence de leurs anomalies physiques et mentales. Les géants historiques possédaient même des déformations passées inaperçues. On ne connaît de Goliath que sa haute stature; mais un géant du deuxième livre des Rois pos-

édait des doigts surnuméraires; or, la polydactie est, au premier rang, un stigmate de dégénérescence. A Milan, jadis, on signala un géant qui occupait deux lits bout à bout; mais ce grand homme ne pouvait se tenir sur les jambes. William Evans, le gigantesque portier de Charles Ier, était sans vigueur. Le portier de Cromwell, un géant énorme, fut enfermé dans un asile d'aliénés. L'Irlandais O'Brien ne fut jamais qu'un "énorme enfant malade qui aurait grandi trop vite". Les exemples abondent. Presque toujours, des tares dégénératives de toutes sortes sont l'apanage des individus de stature colossale. Evidemment, il y a des exceptions comme en tout, mais elles sont bien rares.

M. le docteur Meige, au dernier Congrès des médecins aliénistes, a précisément insisté sur les marques de dégénérescence du gigantisme. La moitié des géants, d'après les statistiques de Stanb, sont atteints d'acromégalie. L'acromégalie serait même, souvent héréditaire. Elle consiste, comme on sait, en une hypertrophie, des extrémités osseuses avec déformation du crâne et gibbosité. M. Meige admet que les géants sont tout particulièrement exposés à devenir acromégaliques.

Il faut donc éviter de fabriquer des géants, de propager une race d'individus aux mâchoires énormes, aux mains en battoirs, aux pieds démesurés et ornés de la bosse de Polichinelle.

C'est par faiblesse que l'on hait un ennemi et que l'on songe à se venger, et c'est par paresse que l'on s'apaise et qu'on ne se venge point.

La Bruyère.

LE ROMANTISME D'OCTAVE CRÉMAZIE

Notre premier grand poète canadien défendit vigoureusement et très intelligemment le romantisme, voire même le réalisme, contre les critiques de son époque.— Biographie d'Octave Crémazie.— Jules Fontaine, durant le siège de Paris, devient un stratéliste en chambre, petit travers commun à tous les vieillards.

Nous voulons essayer, en prenant pour appoints toutes les biographies déjà faites, de recomposer en quelques lignes pour nos lecteurs la vie du poète Octave Crémazie. La mention de ses oeuvres ne sera accompagnée que d'un mot sur chacune.

C'est surtout de la correspondance et des mémoires de M. l'abbé Casgrain, l'ami intime du poète, que nous extrayons les matériaux propres à cette étude. Ce sont les mieux faits et les plus sûrs.

Né à Québec, le 16 avril 1827, d'une famille originaire du Languedoc, il avait fait ses études au séminaire de cette ville. Il était entré ensuite dans le commerce et était devenu l'associé de ses deux frères Jacques et Joseph, fondateurs d'une librairie qui dura au delà de trente ans.

Humble dans ses commencements, elle prit après 1855, sous la direction d'Octave, un développement considérable, trop rapide peut-être, à une époque où les livres étaient d'un débit difficile.

La librairie Crémazie, perdue quelques années plus tard dans un désastre financier, s'élevait alors, rue de la Fabrique. La vitrine, tout encombrée de livres arrivés de Paris, regardait la caserne des Jésuites, autre monument disparu. C'est là que se réunissaient les artistes et écrivains du temps, hommes politiques: l'historien Garneau, Etienne Parent, le baron Gauldrée-Boilleau, l'abbé Ferland, Chauveau, Fréchette, Lemay, Gérin-Lajoie, Alfred Garneau, et combien d'autres.

C'était l'époque des "Soirées canadiennes" qui eurent une large part au réveil littéraire de 1860.

Crémazie a été l'un des fondateurs de l'Institut Canadien de Québec, et l'un de ses membres les plus actifs, tant qu'il a vécu au Canada.

Tout au fond de sa librairie s'ouvrait un petit bureau, à peine éclairé par une fenêtre percée du côté de la cour, et où l'on se heurtait contre un admirable fouillis de bouquins de tout âge, de tout format et de toute reliure. C'était le cénacle où il tenait ses audiences intimes.

C'est là que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemande, espagnole, anglaise, italienne, lui étaient aussi familières que la littérature française; il citait avec une égale facilité Sophocle et le Ramayana, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit!

Disciple du savant abbé Holmes qui en avait fait son ami plus que son élève, il avait appris de lui à ne vivre que pour la pensée. Il avait fait de l'étude l'unique passion de sa vie et elle lui suffisait. Elle fut sa compagne sous la bonne comme sous la mauvaise étoile.

Abstème comme un anachorète, négligé dans sa tenue, il ne vivait que pour l'idéal; le monde ne lui était rien, l'étude lui était tout. Le travail de la composition et de la lecture absorbait une partie de ses nuits.

Le silence, la solitude, l'obscurité évoquaient chez lui l'inspiration : la nuit était sa muse. Souvent, il ne prenait pas même la peine de confier ses poésies au papier; il ne les écrivait qu'au moment de les livrer à l'impression. Elles étaient gravées dans sa mémoire mieux que sur des tablettes de marbre.

Obligé par nécessité à s'occuper d'affaires pour lesquelles il n'avait ni goût, ni aptitude, il les expédiait d'une main distraite, s'en débarrassait avec une incurie et une imprévoyance qui finirent par creuser un abîme sous ses pieds. Quand il se réveilla de ce long rêve, il était trop tard.

Au physique, rien n'était moins poétique que Crémazie: courtaud, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait par ces vers: "Braves gens, disait-il,—qui naissent marguilliers et meurent échevins."

Son dernier poème, resté inachevé, la "Promenade des trois morts", venait

de paraître dans les "Soirées Canadiennes".

La stupeur fut générale, lorsqu'un matin, à quelque temps de là, on apprit qu'Octave Crémazie avait pris le chemin de l'exil: le barde canadien s'était tu pour toujours. Où était-il allé? S'était-il réfugié aux Etats-Unis? Allait-il traverser l'océan pour aller vivre en France? Pendant plus de dix ans, ce fut un mystère pour le public; quelques intimes seulement étaient au fait de ses agissements et connaissaient le lieu de sa retraite.

La notice biographique qui précède a été tirée de l'ouvrage édité par la maison Beauchemin, sur les oeuvres complètes de Crémazie.

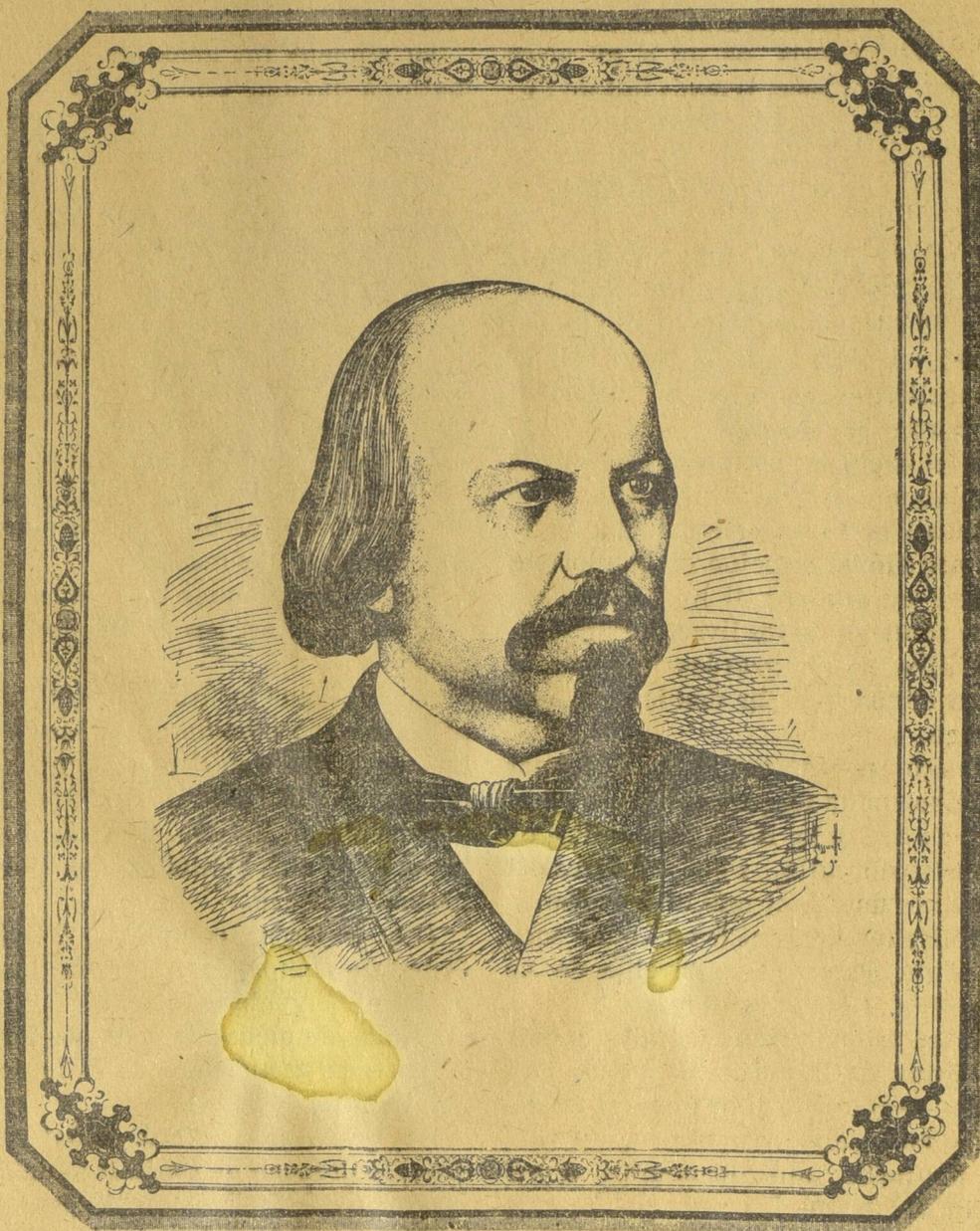
Voici les quelques mots que nous pouvons ajouter sur la fin de notre poète:

Absorbé par la littérature, il laissa périliter son commerce, se laissa entraîner à des expédients fâcheux et dut quitter le Canada, en 1862. S'étant rendu en France, il y vécut sous le nom de Jules Fontaine, dans une situation précaire.

Les oeuvres complètes d'Octave Crémazie comprennent en tout quatre poèmes de quelque étendue et une vingtaine de pièces de vers, ses lettres intimes en grand nombre et le Journal du siège de Paris.

Ses poésies: Le vieux soldat canadien; le drapeau de Carillon; quelques fragments de la Promenade des trois mots, sont restées dans toutes les mémoires. Inutile d'en parler ici.

De toutes ses lettres, la plus intéressante, à notre point de vue, est assurément celle qui, datée de Paris et adressée probablement à l'abbé Casgrain, contient une magnifique étude sur l'école du romantisme, étude, disons-nous, bien plutôt panégyrique.



Dessein de Edmond J. Manicotte

Octave Crémazie

Né à Québec, en 1822. Mort au Havre en 1879. L'un de nos poètes les plus célèbres

C'est dans cette lettre qu'Octave Crémazie; que d'aucuns, que la plupart même soupçonnent d'avoir été un pur et intransigeant classique, prime sa confession de foi littéraire. Nul doute, Crémazie était romantique. Bien que très respectueux de l'école classique, il parle avec une telle cha-

leur, un tel enthousiasme du romantisme et du réalisme même, dans cette fameuse lettre écrite pour protester contre un article d'un nommé Thibault, tout nourri de Boileau, qui avait reproché au poète la trop grande fantaisie de sa Promenade des trois morts — que toutes ses sympathies devaient le faire incliner vers la littérature moderne.

“Les dieux littéraires de M. Thibault ne sont pas les miens; cramponné à la littérature classique, il rejette loin de lui cette malheureuse école romantique, et c'est à peine s'il daigne reconnaître qu'elle a produit quelques oeuvres remarquables. Pour moi, tout en admirant les immortels chefs-d'oeuvre du XVIIe siècle, “j'aime de toutes mes forces cette école romantique” qui a fait éprouver à mon âme les jouissances les plus douces et les plus pures qu'elle ait jamais senties. Et encore aujourd'hui, lorsque la mélancolie enveloppe mon âme comme un manteau de plomb, la lecture d'une méditation de Lamartine ou d'une nuit d'Alfred de Musset me donne plus de calme et de sérénité que je ne saurais en trouver dans toutes les tragédies de Corneille et de Racine. Lamartine et Musset sont des hommes de mon temps. Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi, chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves et j'ai ouvert mon coeur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets.”

Plus loin, il écrit: “Le romantisme n'aurait-il d'autre mérite que de nous avoir délivrés de la mythologie et de

la tragédie que nous devrions encore lui élever des statuts.”

Puis, à la suite d'une digression très bien venue sur la fantaisie littéraire, le poète termine: “Le réalisme, pas plus que la fantaisie, ne trouve grâce aux yeux de mon critique (M. Thibault). La nouvelle école, dit-il, a une prédilection pour tout ce qui est laid et difforme. M. Thibault se trompe. L'école romantique ne préfère pas le laid au beau, mais elle accepte la nature telle qu'elle est; elle croit qu'elle peut bien contempler, quelquefois même chanter ce que Dieu a bien pris la peine de créer. Si je puis m'exprimer ainsi, elle a démocratisé la poésie et lui a permis de ne plus célébrer seulement l'amour, les jeux, les ris, le ruisseau murmurant, mais encore d'accorder sa lyre pour chanter ce qu'on est convenu d'appeler le laid, qui n'est souvent qu'une autre forme du beau dans l'harmonie universelle de la création. Je ne dis pas, comme Hugo, que le “beau, c'est le laid”, mais je crois qu'il n'y a que le mal qui soit laid d'une manière absolue. La prairie émaillée de fleurs est belle, mais le rocher frappé par la foudre, pour être beau d'une autre manière, l'est-il moins? “Toute cette guerre que l'on fait au réalisme est absurde.”

Le réalisme, la fantaisie, est-ce qu'ils n'ont pas pour chefs Shakespeare, Dante, Byron, Goethe?

Autant Octave Crémazie soutient avec sûreté et intelligence la thèse romantique, autant il se fourvoie en stratégie.

Le “Journal du siège de Paris”, par Jules Fontaine, est un recueil très complet de tous les canards, potins, bobards et cancans qui alimentèrent les conversations des assiégés de l'Année Terrible. De sa mansarde ou peut-

être encore du bistrot où il prenait son café crème, Jules Fontaine dirigeait les opérations militaires des quatre armées, s'inquiétait de l'incertitude et de l'hésitation que montrait le général Trochu; — "Mais que fait donc Trochu?" — et se révoltait contre les gardes nationaux, au nombre de 400,000, qui ne se jetaient pas en rangs pressés sur les "Germaines".

Souvent même, il consigne dans son journal des rumeurs d'une naïveté charmante, comme celle-ci: "On a, paraît-il, enlevé aux Germaines (sic) un convoi de douze voitures de légumes."

Mais, soyons juste, Crémazie, l'armistice signé, se moqua tout le premier de son Journal: "Maintenant, écrit-il dans la note qui accompagnait l'envoi de son Journal à sa famille, maintenant que le voile qui nous cachait le véritable état des choses se lève chaque jour davantage, nous pouvons dire, avec l'écriture: Ergo erravimus et ambulavimus in vias falsas. Traduction vulgaire: Nous nous sommes mis le doigt dans l'oeil jusqu'au coude!"

Somme toute, ce journal, rédigé consciencieusement par un étranger, durant tout le siège, a une certaine valeur, peut-être pas historique (on ne fait pas l'histoire avec des rumeurs...) mais du moins anecdotique. Il excelle dans la description des sujets historiques d'une importance secondaire. On trouverait encore dans cette oeuvre les matériaux suffisants pour faire une étude curieuse sur la politique et les politiciens de 1870, sur le triomphe du mouvement républicain, ralenti par l'avènement de Napoléon III au pouvoir suprême, en un mot sur maintes petites scènes du grand drame qui se joua en France

sous les yeux de ce sensible spectateur.

STATISTIQUES

L'île de Ceylan est, assure-t-on, le pays du monde où la proportion des femmes est la plus faible. On n'en compte que 888 pour 1,000 hommes.

Ceylan, comme les Indes, où on a recensé, en juin 1921, 153,817,461 femmes et 161,338,935 hommes, ne sont, d'ailleurs, pas les seuls pays où la population masculine est prépondérante. Au Japon 1000 femmes correspondent à 1920 hommes.

En 1911, on constatait aussi un excédent d'hommes dans les pays balkaniques: Bosnie et Herzégovine, Bulgarie, Serbie Grèce, Turquie d'Europe et en Roumanie. Au Luxembourg également, le nombre des hommes dépassait de 8,000 celui des femmes. Mais les excédents masculins étaient surtout importants au Nouveau-Monde. Ils atteignaient 2,693,000 aux Etats-Unis, 596,000 en Argentine, 58,000 à Cuba, 437,000 au Canada.

Depuis, il y a eu les guerres — les guerres balkaniques et la grande guerre, — et dans bien de ces pays l'excédent de femmes était de 1,323,000 en Angleterre, de 844,000 en Allemagne, de 683,000 en France.

Or, en 1921, en Angleterre, l'excédent de femmes dépassait 1,700,000; en Allemagne, on compte 1,180 Allemandes par millier d'Allemands; en France, 1,230 femmes pour 1,000 hommes.

Ces chiffres accusent une rupture d'équilibre dont les conséquences sociales peuvent être immenses.

AVANT LES CHIENS, LES ENFANTS

La reine d'Angleterre ne sait plus cacher le mépris que lui inspirent les dames de la noblesse anglaise qui consacrent tous leurs soins et leurs immenses revenus à l'éducation des chiens à la mode et ne se préoccupent aucunement de leurs enfants. — Une leçon qui porte. — La mode, grâce à la Reine, revient aux bébés.

“En effet, votre chien est très joli”, dit l'autre jour, la reine Marie d'Angleterre, à une duchesse qui lui faisait admirer son petit pékinois, “mais où est votre bébé?”

Cette remarque aigre-douce de Sa Majesté se répandit rapidement dans tous les cercles aristocratiques. Elle eut son effet. Ces dames titrées, s'apercevant de l'aversion que ressentait la Reine pour toutes celles qui se promènent avec leurs chiens et laissent leurs enfants à la maison, prirent bien garde de reparaitre à ses yeux avec leurs toutous.

On ne voit presque plus à Londres de princesses exhiber leurs caniches dans leurs limousines luxueuses, leurs caniches portant des colliers perlés. La mode est revenue aux enfants. Ces dames font faire la promenade à leurs enfants et laissent les chiens à la maison, entre les mains des bonnes.

La reine Marie, devant le danger qu'offrait la vogue grandissante des chiens de luxe, avait décidé de faire un exemple. Elle attendit le moment où les plus grandes dames de sa cour étaient réunies pour faire à l'une d'elles cette leçon qui porta ses fruits.

C'était en vain, jusque-là, que la Reine cherchait un enfant escorté par sa mère. Sa vue ne s'arrêtait partout que sur des chiens richement habillés, presque tous portant en effet des fourrures et même des vestons de fantaisie! Les princesses, propriétaires de ces chiens gâtées, étaient mères de plusieurs enfants, et la reine ne l'ignorait pas.

Des millions étaient gaspillés à l'achat et à l'habillement de ces bêtes, alors que des milliers et des milliers de travailleurs anglais chômaient et que leurs femmes et enfants manquaient de pain.

“Les mères anglaises perdent-elles la tête?” ne put s'empêcher de dire la reine à la duchesse de Devonshire. “Vraiment, elles méritent de recevoir une bonne leçon.”

L'exposition canine où toutes les grandes dames anglaises, riches et titrées, exhibent leurs favoris, fournit surtout à la reine Marie l'occasion de faire éclater son profond mécontentement.

Sa Majesté dut assister, pour obéir aux exigences du protocole, à cette grande affaire mondaine. Avec un mépris non dissimulé, la reine regarda tous ces chiens à leur toilette. Elle observa les petits matelas soyeux sur lesquels ils reposaient et les oreillers sur lesquels ils appuyaient leurs chères petites têtes!

La reine, en contemplant cette scène disgracieuse, avait un tel air de colère et de dépit que les organisatrices de cette fête se rendirent compte les

premières que quelque chose n'allait pas. Il fallait à tout prix la déridier. On chargea certaines dames, bien vues de la Reine, de s'enquérir sur les raisons de son apparente mauvaise humeur.

Mais la reine se contenta de jeter un dernier coup d'oeil très significatif sur tous ces chiens et toutes ces dames, de rassembler ses jupes et de sortir.

chiens, mais de bébés ! En même temps, elle donna son précieux appui au mouvement lancé par la comtesse de Athlone dans le but de faire adopter par les femmes riches et sans enfants, les enfants des ouvriers anglais les plus pauvres. Cette campagne d'adoption, placée sous le patronage royal, marcha rondement. Toutes les dames s'empressèrent de prendre sous leurs soins l'un de ces petits mal-



Chaque jour la comtesse envoyait deux valets de pied et une femme de chambre porter à son petit toutou malade, des coeurs de poulets et des gâteaux, dans des plats d'argent.

L'exposition, au lendemain de cette visite de la reine, fut levée. Tout le monde avait compris que décidément, la reine n'avait pas pour les chiens le même penchant que les dames de sa société.

Pour réplique à cette exposition, la reine, aidée de quelques dames, inaugura une autre exposition — non de

heureux, pour faire plaisir à la reine et les chiens perdirent de leur valeur sur le marché.

Ces enfants adoptés sont bien logés et dotés pour l'avenir. Quant à leurs mères, elles peuvent les venir voir à leur aise.

Il était temps que les enfants fussent remis à la place des chiens, dans

la haute société. C'est extraordinaire ce que l'amour des chiens fit commettre de bêtises!

On rapporte qu'une comtesse, ayant un de ses chiens malade, le faisait conduire chez le médecin dans son landau, escorté de ses valets de pied. Le vétérinaire à la mode qui battait monnaie sur les égarements de ses riches clientes, attribua le malaise de cette petite bête à la suralimentation. Quand sa maîtresse fut partie, il dit à son assistant d'attacher le patient dans la cour pendant une quinzaine de jours et de le priver de toute nourriture.

Pendant toute la durée de ce traitement que la comtesse croyait extraordinaire et compliqué et qui ne consistait qu'à faire pâtir son chien-chien favori, elle envoyait chaque jour un de ses serviteurs prendre son bulletin de santé chez le vétérinaire et lui faisait porter, dans des plats d'argent, des coeurs de poulet, des gâteaux et un tas d'autres gourmandises. Quand se présentaient ces serviteurs, le vétérinaire couchait le terrier dans un petit lit suspendu, dont les couvertures étaient marquées au monogramme de la comtesse.

"Tous ces petits soins lui rappelleront la maison et précipiteront sa convalescence", disait-elle.

Puis, les valets de la dame partis, le vétérinaire et ses aides enlevaient au chien cette nourriture et le laissait continuer sa diète. Dix jours de ce régime le remirent sur pied. Quant au médecin, il toucha pour ses services professionnels, la somme de 45 livres.

C'est contre des folies et des extravagances de cette sorte que la reine se révolta. C'est en apprenant que les grandes dames faisaient bien plus de cas des chiens que des enfants, qu'elle décida, pour ne pas compromettre son

pays tout entier, et la noblesse en particulier, de faire une guerre sans merci aux caniches et de remettre leurs enfants à leur place... qui est bien au-dessus de celle des chiens, tout au moins.

— o —

OH! CES ANARCHISTES...

Parlant de l'anarchiste millionnaire Léon Prouvost, lequel s'est récemment suicidé, Emile Gautier raconte, dans "Le Figaro", que ce journal anticlérical avait supprimé tous les mots pouvant évoquer quelque idée religieuse. Aussi écrivait-il: "Raphaël" (Var), au lieu de "Saint-Raphaël".

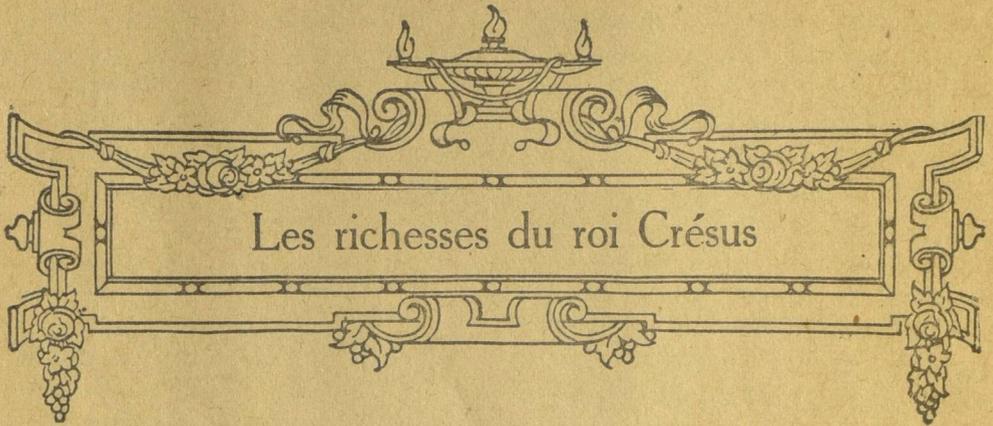
Cela rappelle l'histoire (sans doute apocryphe) du marquis de Saint-Cyr. Arrêté et emprisonné pendant la tourmente révolutionnaire, et sur le point de passer en jugement, on lui fit subir l'interrogatoire d'identité:

- Nom, prénoms, qualités?
- M. le marquis de Saint-Cyr.
- Il n'y a plus de monsieur!
- Marquis de Saint-Cyr.
- Il n'y a plus de marquis!
- De Saint-Cyr.
- Il n'y a plus de particules!
- Saint-Cyr.
- Il n'y a plus de saints!
- Cyr!
- Il n'y a plus de Sire!
- Alors, puisque je n'existe pas, impossible de me supprimer!...
- Et il obtint sa grâce.

— o —

Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-même; il la confirme.

L'amour du succès peut tuer l'amour du bien.



Le roi Crésus, tous les historiens l'attestent, fut le personnage le plus riche de l'antiquité.— Ce que représenterait à peu près sa fortune, en dollars canadiens.— Il payait cent millions chaque prophétie de la pythonisse de Delphes.

Tout le monde connaît cette phrase populaire: riche comme Crésus, mais personne ne sait exactement quelles étaient les richesses de ce fameux personnage de l'antiquité.

Crésus était un roi de l'Asie Mineure; il régnait sur la Lydie et mourut environ quatre cents ans avant Jésus-Christ. Il hérita de son père une fortune colossale en pièces d'or de toutes sortes et en bijoux. Ses trésors étaient si grands qu'ils représentaient déjà ainsi les fortunes que tous ses voisins avaient déjà possédées. Sans se contenter de cet héritage, il fit des incursions dans les états voisins du sien et les dépouilla de leurs richesses. En plus, Crésus était propriétaire d'immenses mines d'or et les marchands lydiens vendaient cet or dans le monde entier.

Mais, c'est très joli de dire qu'il était incommensurablement riche. Y

aurait-il moyen de convertir ses trésors en dollars canadiens? C'est ce que nous verrons tout à l'heure. C'est encore par des fouilles entreprises dans le pays de Crésus qu'on arriverait à fixer le chiffre de sa fortune. Son tombeau existe encore. Il est situé sur une monticule, à Sardis, ancienne capitale de la Lydie, qui se trouve à 150 milles environ au sud de Constantinople.

Maintenant que la guerre est terminée, que le gouvernement grec a autorisé toutes les sociétés scientifiques à poursuivre sur ce territoire les recherches qu'il leur plaira, nul doute que le grand livre, le livre des comptes de Crésus sera bientôt retrouvé et qu'ainsi sera connu le chiffre de sa colossale fortune.

On sait par l'histoire que les rois étaient ensevelis avec tout ce qui avait servi de leur vivant, et entre autres choses, avec un état de leur fortune.

Mais il est permis tout de même de juger de la fortune d'un individu par ses dépenses, son luxe, ses dons, son patrimoine, etc.

Pendant quatorze ans, toute l'Asie Mineure, aussi bien que les provinces de la Grèce, furent tenues de lui payer de lourds impôts. Mais bientôt, s'éleva

contre la sienne, la puissance de Cyrus, roi des Perses. Ce dernier avait déjà soumis Astyage, le dernier roi de Médie, qui avait épousé la fille de Crésus, Aryénis. Les Mèdes se révoltèrent contre leur roi et s'unirent aux Perses, dans les armées conquérantes de Philippe, père d'Alexandre le Grand.

Tous ces événements inquiétèrent Crésus qui consulta les oracles pour connaître son destin.

les animaux parfaits—toureaux, moutons et chevaux — et les brûla aux pieds des autels. Sur le brasier, il fit jeter des robes de pourpre d'or pur brodées et sur ces robes et manteaux fit tomber une pluie abondante de pépites d'or.

Après ce sacrifice colossal, il consacra en plus aux dieux cinq tonnes d'or solide...



Tablette d'or solide trouvée dans la tombe du père Crésus.

L'oracle d'Apollon à Delphes lui répondit: "Je connais le nombre des grains de sable du désert et le nombre des gouttes d'eau qui composent la mer. Je sais aussi que le roi Crésus ne connaîtra son sort que s'il sacrifie aux dieux des holocaustes dignes d'eux."

Crésus, pour arracher aux dieux le secret de sa destinée, choisit trois mil-

Ces cinq tonnes d'or représenteraient aujourd'hui, comme valeur d'achat, la somme de \$120,000,000!

Apollon s'étant refusé à rendre un oracle par la bouche de la pythonisse, Crésus résolut de doubler ses offrandes et offrit donc cette fois au dieu farouche dix tonnes d'or, c'est-à-dire \$240,000,000!

Mais ces sommes, bien que fantastiques, ne représentent encore qu'une faible partie des trésors que gaspillait Crésus pour son train de maison et la satisfaction de ses moindres désirs ou caprices.

Il était passionnément épris d'art et des manifestations de l'art, les plus curieuses, les plus rares et les plus dispendieuses.

Il était au comble de sa puissance et de sa richesse quand Solon, ce grand philosophe et législateur athénien, lui rendit visite. Le roi lui demanda quel était, à son avis, l'homme le plus heureux du monde, certain qu'il répondrait: Crésus. Quel ne fut pas son désappointement de l'entendre nommer Tellus, l'Athénien, qui vivait, suivant le mot d'Horace, "dans une médiocrité dorée", avait des fils vertueux et bons et donnait l'exemple de la modération en tout.

Cette réponse piqua au vif Crésus qui lui demanda encore qui était le plus heureux, après Tellus; et Solon de répondre: Cléobis et Biton, deux hommes du peuple, de sa connaissance.

"Mais considères-tu comme la moindre des choses mes immenses richesses," répliqua Crésus, "ne crois-tu pas que mes trésors puissent me donner le bonheur?" Et Solon répondit :

"Crésus, l'homme est le jouet de la fortune. Tu possèdes sans doute des trésors immenses et de nombreuses nations te payent le tribut, mais je ne pourrai dire qu'à ta mort si au as été parfaitement heureux. Car le plus riche des hommes n'est pas plus heureux que celui qui vit au jour le jour, ou que celui qui a suffisamment de biens pour ne pas craindre la pauvreté ou la gêne. Tu ne seras parfaitement

heureux que si aucun revers ne vient affliger tes vieux jours, que si tu peux toujours conserver tes trésors."

Qu'arriva-t-il? Cyrus, vainqueur, s'empara de la ville de Sardis, capitale du royaume de Crésus, lequel fut livré à son ennemi par sa propre armée. Que fit Cyrus? Il entassa pêle-mêle sur un bûcher tous les trésors de Crésus, le mit dessus, entouré de ses favorites, et ordonna qu'on embrasât le plus riche des hommes avec tout ce qu'il avait aimé.

Mais Crésus ne fut pas brûlé. Au moment où il allait être la victime de son vainqueur, il cria: Solon! Solon! Cyrus, intrigué, lui demanda pourquoi il invoquait ainsi, au moment de sa mort, le nom du plus grand sage de la Grèce.



Un exemple des ornements d'or solide qui composaient le trésor de Crésus.

"C'est que j'implore le nom d'un homme dont les discours seraient plus utiles aux tyrans que toutes leurs richesses".

Crésus fut délivré et la Lydie étant devenue une province tributaire de l'empire de Perse, il régna encore sur elle, jusqu'à sa mort.

Dans les ruines de Sardis, sa capitale, peuvent être retrouvés des trésors plus grands que ceux qu'Alexandre le Grand trouva à Persepolis, ca-

pitale de Darius, roi des Perses ou que ceux de Rome, à la mort d'Auguste, en l'an 14 de l'ère chrétienne, alors que Rome avait comme réserve d'or et d'argent la somme, en dollars canadiens, de \$1,790,000,000.

— o —

A DOMREMY

Le 22 août 1920, le maréchal Foch se présentait à la basilique de Domremy; il y venait s'acquitter de la promesse faite par lui pendant la guerre d'un pèlerinage de reconnaissance à Jeanne d'Arc.

Comme le maréchal Foch, un grand nombre de Français—et aussi des Anglais, des Américains — se rendent quotidiennement aux lieux où Jeanne naquit et passa sa jeunesse.

Dans la vallée, tout auprès de la Meuse, c'est la maison de famille: au rez-de-chaussée, trois petites pièces obscures—dont l'une, éclairée seulement par une grande lucarne fut la chambre de Jeanne; au premier étage, un grenier qui a été aménagé en un modeste musée.

Tout près de la maison, séparée seulement par une ruelle, l'église paroissiale où Jeanne d'Arc pria; bien que des remaniements importants aient été apportés à la disposition intérieure de l'église, on peut préciser où se trouvait la chapelle de la famille du Lys où Jeanne prenait place, on retrouve les scellements de la table de communion où elle s'agenouilla, on vénère la statue de sainte Marguerite devant laquelle elle pria, et, de la chapelle Saint-Jean-Baptiste, on a transporté dans l'église paroissiale les fonts où elle reçut le baptême.

Pendant un mille et quart, la route, sur la rive gauche de la Meuse s'élève

au flanc de la colline longue et droite dont le bois Chenu couvrait les pentes. Là Jeanne faisait paître ses troupeaux. Là elle entendit ses voix, "qui étaient de Dieu". Là, s'élève la basilique dont la flèche de 200 pieds et 15 nef sont seules achevées, avec la chapelle demi souterraine dédiée à Notre-Dame des Armées, où, chaque jour, la messe est célébrée pour les soldats de France, vivants et morts.

Sur les murs de la nef, un grand artiste, M. Lionel Royer, a retracé en six grandes toiles peintes largement avec une saisissante expression de vérité et de vie, les scènes capitales de la vie et de la libératrice: Jeanne entendant ses voix, son arrivée à Chinon, la rentrée dans Orléans au soir de la prise des Tourelles, la bataille de Patay, le sacre de Charles VII, le bûcher.

Du balcon extérieur qui prolonge l'abside, des orateurs puissants haranguent parfois la foule des admirateurs de Jeanne—et l'oeil admire un paysage immense et régulier, empli de toute la douceur sereine de la terre de France.

— o —

LE PELICAN

Le pélican est un genre d'oiseaux palmipèdes qui vivent par troupes immenses; ils forment à eux seuls toute la classe des péléconidés.

Ces oiseaux sont remarquables par leur grosseur et par leur bec long, large et plat. Les deux côtés de la mandibule inférieure depuis la naissance du cou jusqu'au dille (extrémité du bec), sont réunis par une vaste membrane qui forme poche. Cette poche membraneuse est comme un magasin dans lequel l'oiseau peut con-

server une quantité assez considérable de petits poissons.

Les pélicans ont des pieds très courts, mais largement palmés et, s'ils ont sur terre la démarche lente et gauche, en revanche ce sont d'excellents nageurs. Ils ont des ailes immenses dont ils se servent comme de voiles pour s'aider à la nage quand le vent est propice.

Les pélicans ne vivent jamais seuls, ils vont toujours par troupes immenses sur les fleuves et les lacs, mais ils recherchent de préférence les estuaires ou endroits où les fleuves se jettent dans la mer. Ces oiseaux dévorent une quantité énorme de poissons. Leur chair est huileuse et peu estimée mais en revanche on les recherche beaucoup pour leurs plumes et duvets qui sont très estimés en plumasserie.

La couleur de ces plumes est blanche quelquefois teintée de rose suivant les variétés.

Les pélicans se trouvent dans presque tous les pays et les espèces ne diffèrent guère entre elles que par la grosseur.

C'est dans le sud de l'Europe et aux Indes que l'on trouve la plus grosse espèce connue appelée "le pélican frisé". Cette espèce qui mesure environ 6 pieds de longueur de la queue à la pointe du bec, atteint parfois plus de 10 pieds d'envergure.

Une autre espèce celle qui est commune dans le sud de l'Europe et dans le nord de l'Afrique atteint 5 pieds de la queue au bec et 9 pieds d'envergure.

Les autres espèces sont un peu moins grandes, mais toutes sont également précieuses pour leur plumage. La femelle du pélican nourrit ses petits en dégorgeant devant eux des poissons qu'elle a laissé macérer dans

sa poche membraneuse. Pour dégorger cette pitance, la femelle presse fort son bec contre sa poitrine et comme cette nourriture est plus ou moins sanguinolente, cela a été le point de départ de la croyance populaire qui dit que le pélican se perce le flanc pour nourrir ses petits.

Le symbolisme chrétien s'est inspiré de cette légende. Jésus-Christ donnant son sang pour le salut de l'humanité et nourrissant l'homme de son sang dans l'Eucharistie, est représenté par un pélican. Ce pélican placé au centre d'un nid, recourbe son cou pour déchirer sa poitrine vers laquelle se précipitent des petits avides.

—o—

FICHE DE CONSOLATION

M. Clémenceau est un vieux philosophe. Il connaît l'espèce humaine et l'installe volontiers dans le domaine du paradoxe amer.

A un haut fonctionnaire qui se plaignait de l'ingratitude des hommes, il racontait dernièrement cette anecdote :

—Je me promenais l'autre matin aux Tuileries. Une maman me désigna à sa petite fille :

—Qu'est-ce qu'il a fait, ce monsieur-là? demanda l'enfant.

—Il a sauvé sa patrie, répondit la mère avec une grandiloquence excessive.

—Comme Jeanne d'Arc, alors?

—Oui, comme Jeanne d'Arc, ma chérie.

—Eh bien! "pourquoi qu'on ne l'a pas brûlé?"

—Vous voyez, ajouta M. Clémenceau, j'attends...

Prisonnier dans sa maison pendant sept ans

Histoire fantastique d'un échappé de justice qui, pour ne pas tomber dans les filets de la police, reste caché chez lui pendant sept longues années, nourri par sa femme, seule personne qui connut sa cachette.

Bien dissimulée au milieu d'une enceinte formée par deux rangées de longs et élégants peupliers, pressés les uns contre les autres, se dresse, à deux milles de Boston, le coquet petit cottage où Overton et sa femme vécurent pendant sept ans. C'est là que se cacha Overton pour fuir la justice, sa présence dans son cottage n'étant connue de personne autre que sa femme. Caché et nourri par sa loyale épouse, il vécut impunément, durant sept longues années, à un demi-mille du poste de police. Le soir seulement ou tard dans la nuit, le reclus sortait faire quelques minutes de marche autour de l'habitation.

Une nouvelle foudroyante

La nouvelle de la disparition de John Overton se répandit avec la rapidité de la foudre, en 1914, dans le district où il habitait et où son nom était connu de tout le monde. Les années passèrent et cette première sensation créée par la fuite d'Overton se raviva quand on apprit au même endroit, le 8 juin dernier, que ce dernier était revenu de l'Amérique du Sud et que dans un accès de remords difficilement explicable, il s'était livré

à la justice, suivant un mandat d'amener émis le 9 mars 1914.

Le procès d'Overton attira au Palais une foule considérable qui écouta dans le plus grand silence, pendant cinq heures et demie, l'articulation des vingt chefs d'accusation portés contre l'inculpé: faux, majoration de chèques, conversion d'argent à son propre usage ou détournement de fonds, etc.

D'après la preuve, la façon d'opérer du prévenu, c'est-à-dire son "modus operandi", était des plus ingénieux et c'est grâce à la très grande habileté de la police si ses machinations ont été découvertes.

Il est dit dans le "factum" qu'au mois de juin de l'an 1896, Overton fut promu à la situation de secrétaire-archiviste du chapitre Wainfleet de l'Ordre indépendant des "Excentriques" (Odd-fellows), poste qu'il occupa jusqu'à sa disparition. Dix-huit des plaintes portées par cette société contre Overton furent retirées, ce dernier ayant remboursé la partie requérante à ses propres frais.

Quant aux deux autres plaintes, elles sont maintenues, l'accusé ayant laissé dans ses livres un passif de 1,855 livres sterling. On sait que la dite société est une société de secours mutuel et d'assurances-vie. Overton portait "morts" les mêmes membres, deux ou trois fois, et se versait l'assurance. Il en empocha ainsi pour le montant précité.

La nouvelle qu'Overton avait vécu à Buenos Ayres et s'était livré volontairement après sept années d'exil fut

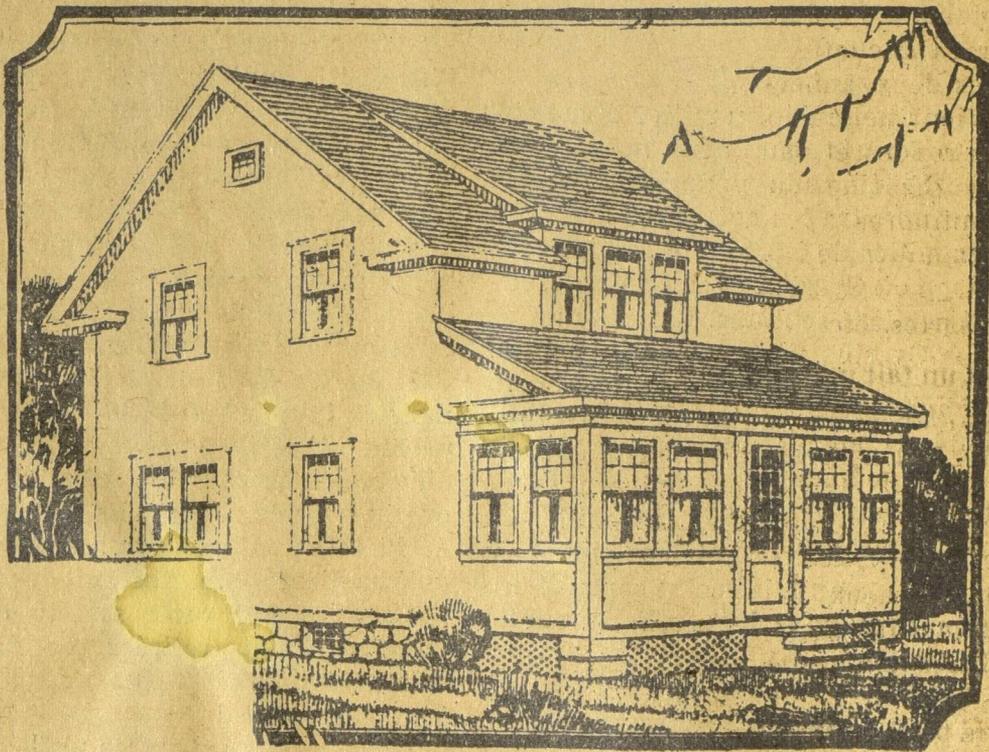
crue de tous. Personne ne s'attendait aux déclarations stupéfiantes qui allaient être faites aux Assises.

Une bombe en cour d'assises

Une bombe aurait été jetée dans l'auditoire qu'elle n'eût pas fait plus de bruit que la confession sensationnelle de l'accusé.

Sud. Overton avoua sa culpabilité; il avoua qu'il avait pris la fuite, espérant dans son exil faire assez d'argent pour, à son retour, rembourser les créanciers qu'ils s'étaient choisis—à leur insu.

Il n'y parvint pas et en juin, 1914, il retourna en Angleterre et revint à Boston—dans son petit cottage—où il vécut prisonnier, pendant sept an-



La villa dans laquelle Overton se cacha pendant sept années pour échapper à la justice.

Un agent de la secrète qui s'était occupé de cette cause, déclara au juge que le prisonnier avait tout d'abord englouti de l'argent dans l'organisation d'une "maison de thé". Au mois de janvier 1914, se rendant compte, au train des choses, qu'il ne pouvait plus piger dans les fonds de la susdite société pour renflouer "sa maison de thé", il s'échappa en Amérique du

nées, sortant quelques minutes, le soir, pour emmagasiner sa dose quotidienne d'air pur.

Pendant ces sept années, personne, dans Boston et les alentours, ne sut qu'Overton habitât si près, enfermé dans un cottage, pourtant connu de tous, avec sa fidèle épouse.

Tous deux vivaient du fruit d'une assurance qu'avait touchée Mme Over-

ton et de l'élevage de quelques poules. L'avocat d'Overton, au cours du procès, représenta au tribunal les misères, les privations auxquelles son client avait été victime pendant sa pénible réclusion et implora pour ces raisons sa clémence.

Caché pendant la guerre

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette aventure — déjà peu commune en soi — c'est qu'Overton réussit à garder sa cachette inviolable, pendant les deux années que les Etats-Unis furent en guerre, en dépit de toutes les rondes et patrouilles des soldats; en dépit de toutes les perquisitions militaires.

Overton évita ainsi l'enregistrement national, les attestations officielles de toutes sortes, etc.

C'est un fait indéniable que pendant ces sept années qui durent paraître interminables, aucun des voisins ne soupçonna, même un seul instant, l'existence dans le cottage d'un autre être vivant que Mme Overton.

Détail curieux, le petit parc adjacent à la villa dans lequel, le soir, quand tous les bruits s'étaient tus et toutes les lumières éteintes, se promenait "le prisonnier en sa maison", donnait sur la propriété du procureur du gouvernement américain qui avait dirigé les poursuites légales contre lui.

Ce qui est plus fort encore, c'est qu'un neveu du couple Overton habita pendant deux mois la maison de son oncle sans soupçonner une minute sa présence sur les lieux!

Finalement, disons que le tribunal a condamné le faussaire John Overton à douze mois de prison.

LA CARELIE RECLAME SON INDEPENDANCE

Un nouvel état réclame de la Société des nations la proclamation de son indépendance. Les Caréliens (au nombre de 250,000 environ) ont un gouvernement provisoire. La Carélie est une ancienne division administrative de la Russie d'Europe, faisant actuellement partie des trois gouvernements russes de Vibord, de Ladoga et d'Arkhangel. Cette contrée appartenait primitivement à la Russie, mais les Suédois en conquièrent une grande partie pendant les troubles qui agitérent la Russie, à l'époque des faux Dinitri. Le traité de Nystadt, en 1721, rendit ce pays à la Russie. On ne désigne plus aujourd'hui sous le nom de Carélie que les environs de Kexholm.

Il y a déjà mille ans, d'après des données historiques certaines, et probablement depuis bien longtemps, que ce peuple, qui est de race finnoise carélienne, a élu domicile dans la contrée qu'il habite encore aujourd'hui. La langue russe lui a été imposée pour l'enseignement et pour toutes les fonctions publiques.

Les gouvernements russes, affirmant les chefs de l'indépendance carélienne, ont combattu par tous les moyens les efforts de ce peuple pour se procurer de l'instruction. Il a quand même survécu. Il parle encore aujourd'hui sa propre langue carélienne, qui est un des dialectes du finnois.

De la part de la Russie la Carélie orientale n'a vu que de l'oppression. Tout ce peuple n'a qu'une aspiration: être délivré du joug de la Russie!

Il faut croire, n'ayant rien fait, tant qu'il reste quelque chose à faire.



Une merveilleuse invention

Les jets de lumière que lancent les mouches et les vers luisants, ainsi que certains crustacés, serviront à amplifier l'ultra-microscope et aussi, s'il est possible, à éclairer les maisons...

La science moderne a cherché à pénétrer les secrets des jets de lumière que lance la luciole ou mouche luisante, appelée improprement chez nous—mouche à feu,—simple traduction du mot anglais "firefly". Elle cherche aussi à comprendre la nature du mouvement des antennes de la blatte.

Des entomologistes français comme Fabre et Maurice Maindron ont connu, bien avant les savants de tous autres pays, les propriétés lumineuses de quarante insectes. C'est surtout grâce aux mouches qui jettent une lumière bleue sur les eaux de la mer japonaise que les savants découvrirent tout récemment les secrets de la "lumière froide".

Parmi toutes les applications scientifiques et utilitaires que pourrait avoir la "lumière froide", il en est une qui serait à la science et aux savants d'un prix inestimable. Ainsi, si la science peut produire une "lumière froide" d'un vif éclat, cette invention facilite-

ra d'une façon extraordinaire les recherches au microscope. Cette seule amélioration possible serait suffisante pour révolutionner les sciences de la chimie, de la bactériologie, de la physique et de la pathologie.

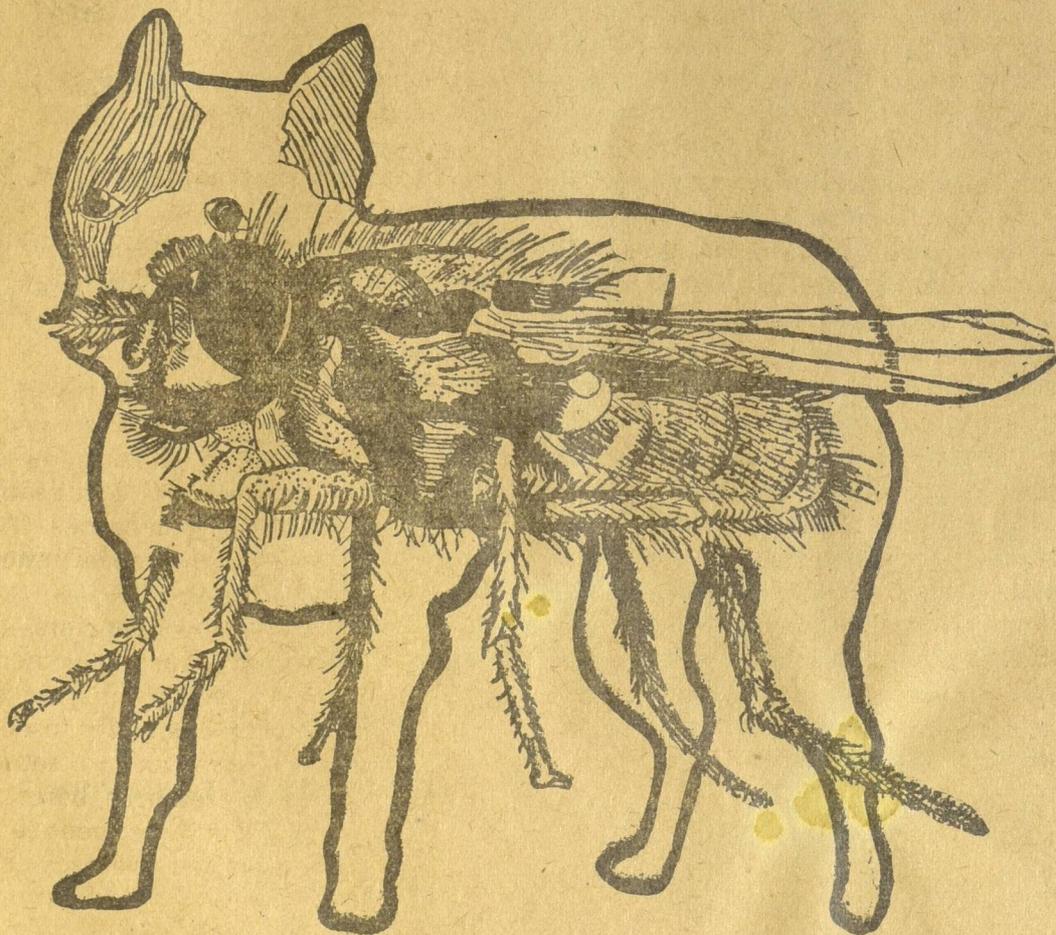
En même temps qu'était révélé le mystère des lucioles, d'autres savants entomologistes découvraient ou disaient avoir découvert l'utilisation possible de leurs ailes ou cornes. C'est ainsi que l'un d'eux prétendait que le mouvement des palpes de la blatte possède réellement les propriétés des antennes radiographiques. L'existence de ces propriétés télégraphiques expliquerait la manière dont ces insectes communiquent entre eux et comment une de ces petites créatures, enfermée dans une boîte métallique, peut se tenir en communication avec ses semblables du dehors.

La substance dont se sert un groupe nouveau de ces entomologistes pour obtenir la "lumière froide" est tirée d'un membre de la famille des crustacés, lequel se retrouve dans les eaux du Japon qu'il éclaire d'une lumière vive. Sa lumière ne diffère pas sensiblement de celle que projettent par jets la luciole, le ver luisant et autres insectes lumineux—mais cette lumière est plus abondante.

L'utilisation de cette lumière froide, produite par ces crustacés japonais, la luciole, le ver luisant, et coeteri, peut en ce moment servir à ces deux fins:

1° A augmenter la puissance de l'ultra-microscope.

mière de l'insecte, s'appelle le luciférin, qui ne brûle qu'au contact de l'oxygène et qui, à l'état de nature, n'est employée que si elle est continuellement exposée à l'oxygène. Une certaine quantité de luciférin est faite pour brûler très longtemps, ce qui



Si la "lumière froide" peut servir à l'ultra-microscope, avec un éclat très vif et sans chaleur, il sera possible de grossir une mouche à la taille d'un chien, pour l'observer dans ses moindres détails.

2° A donner un mode d'éclairage— sans chaleur, sans dépense de combustibles et pour ainsi dire sans frais. La substance qui produit la lumière, c'est-à-dire, par laquelle on tire la lu-

peut amener son utilisation comme mode d'éclairage.

Pour ce qui est encore du microscope, disons que l'ancien modèle pouvait amplifier ou grossir 2000 fois les

objets. Il était impossible de l'amplifier davantage, parce qu'au delà de cette limite, l'homme ne pouvait plus distinguer ce qui se trouvait dans le champ de son instrument.

C'est alors que fut inventé l'ultra-microscope, dans lequel des rayons de lumière amplifiée étaient projetés obliquement sur les objets à observer. De cette façon, en se tenant de côté, l'observateur peut distinguer dans les rayons de cette lumière des taches de poussière et autres objets infiniment petits—lesquels il n'arrive pas à voir, s'il est plein devant cette lumière.

Avec cet ultra-microscope, des grossissements de 20,000 diamètres ont été obtenus. Mais ces grossissements ne sont pas possibles dans l'étude de créatures vivantes, parce qu'alors elles sont brûlées vives par le feu des rayons—en dépit de la chambre d'eau.

Quand cette "lumière froide" sera utilisée, il deviendra alors possible de tenir sous l'ultra-microscope, sans danger pour elles, toutes les créatures vivantes. Les microbes, les bacilles et tous les parasites des maladies perdront leur secret. On pourra les détailler à la perfection.

La science suivra le processus de l'empoisonnement du sang ou de l'absorption des tissus par les germes de maladies. Elle verra comment pousse et se développe le cancer et trouvera peut-être ainsi le moyen définitif pour le guérir.

Mieux encore, nous verrons ainsi le poulet se former dans l'oeuf, jour par jour.

Avec cette "lumière froide" et l'ultra-microscope, un germe de la typhoïde peut être grossi à la taille d'un éléphant.

Cette invention ne servira pas seulement à la thérapeutique. Elle rendra des services signalés à l'agriculture, à l'industrie, etc. C'est une des merveilles de notre siècle.

LES FEMMES D'ABORD !

A bord d'un transatlantique, deux amis partagent la même cabine.

Le premier soir, après s'être installés, ils se déshabillèrent pour se coucher.

—Tu vas voir si je sais voyager, fit l'un. Et il revêt un commode pyjama.

—Avec ça, en cas d'alerte, on est tout de suite prêt.

—Tu n'y connais rien, répond l'autre.

Et il se couvre le chef d'un coquet bonnet garni de dentelles. Après quoi il endosse une nuageuse chemise de femme à rubans roses. Et il explique froidement à son ami stupéfait : En cas de naufrage, on sauve toujours les femmes en premier.

LE CANADA ET LA GUERRE

Dans un récent discours prononcé à Londres, Sir Edmund Walker, président de la Canadian Bank of Commerce, a déclaré que la guerre avait coûté au Canada la somme de 2 milliards 250 millions de dollars en espèces, mais que les emprunts intérieurs avaient presque totalement couvert cette somme. En effet, l'émission des "War Bonds" a rapporté 2 milliards; la Canadian Bank of Commerce à elle seule en a placé pour 320 millions.

LES MYSTERES DU MONDE INTERLOPE

Le chef de toutes les bandes d'escrocs et de tueurs de Chicago, la ville la plus dangereuse des Etats-Unis, est assassiné par un de ses anciens comparses.— On vole sur lui la somme de \$150,000.— Où est le calepin rouge qui contient les noms de tous les bandits de cette cité?

C'est l'histoire, racontée dans ses moindres détails, avec tout ce qu'elle a de troublant et d'horrible, de l'assassinat de Jim Colosimo et du vol de sa fortune, chiffrée à un million de dollars.

Quand, le mois dernier, on retrouvait le cadavre de Jim Colosimo, tué près de son coffre-fort, à Chicago, ses poches, qui contenaient \$150,000 en billets, avaient été retournés et toute sa fortune, qu'il gardait en billets et en or dans sa voûte, avait disparu.

Mais plus importante encore, aux yeux de la police, était la disparition du petit calepin rouge que la victime gardait précieusement dans la poche intérieure de son veston, calepin qui contenait tous les secrets du monde interlope et grâce auquel les meurtriers auraient été tout de suite retrouvés, ainsi que des fortunes volées et enfouies dans des endroits secrets que la police ignore et ignorera peut-être toujours.

Mais, d'abord, qu'était cet homme, Jim Colosimo? Le chef de toutes les bandes des bas-fonds de Chicago; l'homme le plus respecté, le plus redouté et en même temps le plus exécuté du monde interlope, très puissant

en cette ville la plus dangereuse, peut-être du continent.

Il était responsable de la mort d'une douzaine d'hommes, au moins, qu'il avait fait tuer par trois spadassins, à peu de frais. Colosimo tenait aussi le plus grand café secret de la ville où se réunissaient tous ses complices et en général toute l'écume et toute la lie de la société de cette effrayante cité. Quels secrets contient ce petit calepin rouge?

Sans doute il révélerait le nom de l'émissaire qui a frappé—et qui s'est fait payer pour cela la somme de cent cinquante mille piastres, mais quoi encore?

Colosimo se leva, le matin de sa mort, gai et souriant. Le téléphone sonna. La conversation fut courte. Quelques minutes plus tard, l'homme était dans la rue, en proie à une anxiété peu commune et surtout extraordinaire de la part d'un bandit que rien ne pouvait émouvoir.

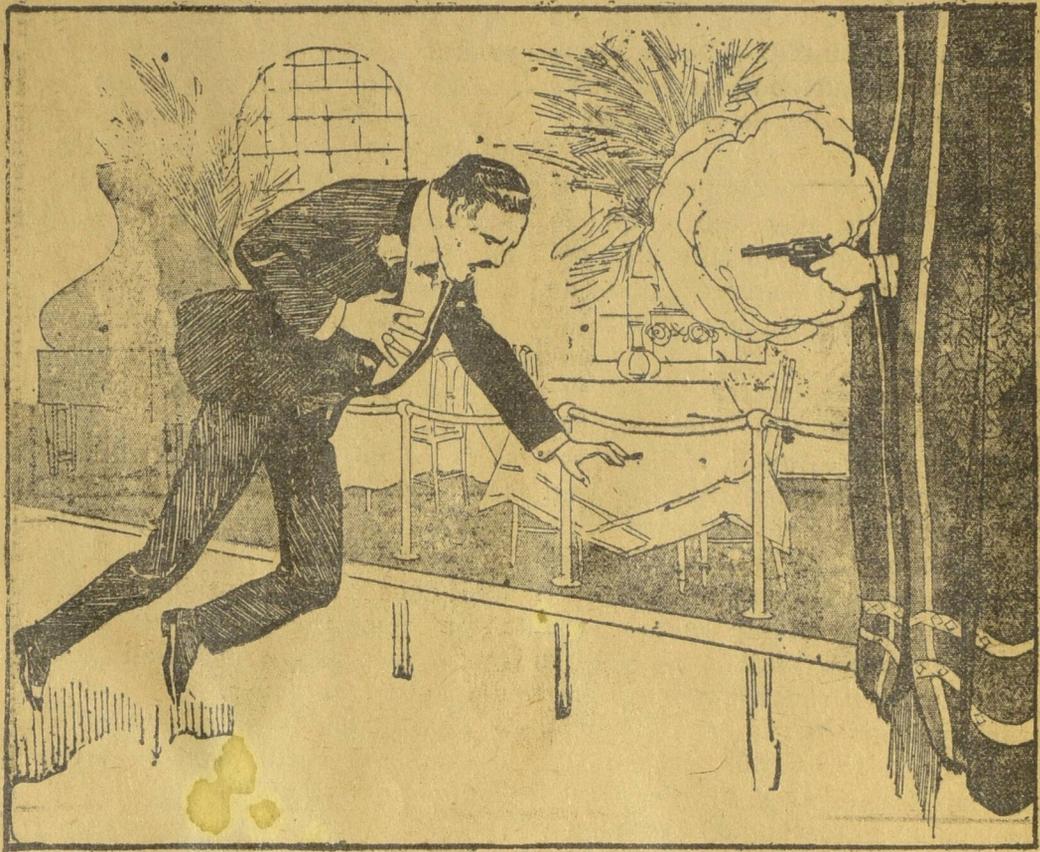
Il avait embrassé sa femme avant de partir et gardé dans sa poche la somme de \$150,000.

Sur la route, d'après ce qu'a rapporté le chauffeur à l'enquête, il était très agité, levait les bras en l'air et se parlait à lui-même en italien.

C'était de bonne heure, dans l'après-midi. Hormis le maître d'hôtel et deux garçons de table, le café où il pénétra ne contenait personne. Seul, il prit place dans son cabinet de travail, une vaste pièce où déjà il avait reçu à dîner Caruso et Campanini.

Il s'y promena de long en large pendant quelques instants, puis sortit, plus nerveux que jamais. Cette fois, il fit les cent pas dans le café même, sous les regards étonnés de ses trois domestiques. A ce moment, une draperie qui recouvrait une porte dissimulée trembla, comme secouée par un coup de vent. Intrigué, Colosimo

Que ce dernier s'emparât de la liasse de billets de banque, aucun doute là-dessus, mais réussit-il à se saisir du calepin rouge en question? Mystère. Qui sait même si Colosimo lui-même ne l'a pas caché quelque part dans les oubliettes de son café ou encore dans quelque coin de son somptueux appartement!



Une draperie, qui recouvrait une porte secrète, se plissa. Colosimo s'approcha pour la soulever et tomba raide mort.

s'en rapprocha et à la minute même où il allait la soulever, un coup de feu partit; il chancela et tomba raide mort.

L'assassin, vif comme un chat, sauta sur lui, lui arracha son porte-feuille et disparut dans le couloir secret, conduisant à la rue.

Quand le maître d'hôtel se précipita vers l'endroit où venait de se commettre le crime, la fumée du revolver n'était pas encore dissipée. Aucune trace du meurtrier. La police arriva sur les lieux. Elle remarqua d'abord que les énormes diamants que portait Jim à sa cravate et au plastron de sa chemise

n'avaient pas disparu. Les agents ne savaient pas alors quel montant considérable il portait dans ses poches au moment de sa mort et ne constatèrent que la disparition de son porte-feuille.

Ce crime, motivé sans aucun doute par le vol, compromit fortement d'abord sa femme, qu'il avait épousée

subjugua non seulement les membres de ce fameux monde interlope, mais aussi un tas d'artistes de passage à Chicago, ainsi que des fils à papa très riches qui tous, à leur tour, lui offrirent une situation plus brillante. Mais elle refusa ces offres, très heureuse de



Les agents firent des perquisitions inutiles dans son somptueux appartement pour retrouver le "carnet rouge".

3 mois auparavant en secondes noces. Dale Winter est le nom de cette étrange personne qui fut la compagne de Jim. Ancienne danseuse de cirque, elle épousa Jim après la première entrevue qu'elle eut avec lui.

Ce dernier la fit chanter et danser dans son café, où elle acquit bientôt une étrange célébrité. Son charme

partager la vie de Jim qu'elle savait destiné à devenir très riche.

Mais ce qui détourna bientôt les soupçons de la police, c'est que le jour même de la mort de son mari, Dale Winter notifia la justice de sa renonciation à la succession de Jim Colosimo et quitta Chicago pour chercher fortune à New-York, au théâtre.

Peut-être ne savait-elle pas, du vivant de son mari, la manière dont celui-ci vivait, par quels moyens abominables il avait fait sa fortune? Qui sait si ce ne sont pas les journaux qui lui apprirent tout sur son compte? Et si elle refusait toute sa fortune, c'est qu'elle ne voulait pas toucher à un argent si salement gagné.

Un incident de la vie de Jim mit un peu après la police sur une nouvelle piste. Ce fameux brigand avait fait condamner à la détention perpétuelle un individu dont il voulait se débarrasser, craignant ses trahisons. Or, cet homme avait réussi à s'échapper du bagne, quelques jours avant le meurtre de Jim. Pourquoi ne serait-il pas l'assassin?

D'un autre côté, peut-être faut-il aller chercher le coupable dans une bande italienne qui intima un jour à Jim l'ordre de déposer sous un pont désigné la somme de \$10,000. Jim enveloppa de vieux papiers dans un paquet qu'il alla déposer à l'endroit indiqué. Puis là, bien armé, il attendit. Quatre hommes se présentèrent; il en tua trois et le quatrième se sauva, blessé.

Pourquoi aussi ne serait-il pas l'assassin?

Devant ces deux conjectures, les suspicions qui pesaient sur Dale Winter furent écartées. D'ailleurs, pourquoi aurait-elle fait ce coup? Elle semblait porter à son mari beaucoup d'attachement, et grâce à elle, ce dernier se conduisait plus dignement, du moins devant elle. Il s'était fait des amis aussi intéressants que puissants et parmi ceux-là: les chefs de la politique, tous les grands artistes, entre autres Campanini et Caruso, dont il était devenu l'ami intime; les hommes

du monde qui aimaient son spaghetti et son vin rouge, etc.

Cette régénération, due à la douce influence de sa femme, l'obligea à éloigner de son café des centaines d'anciens associés avec lesquels il avait fait les pires coups et dont la vue aurait pu le compromettre aux yeux des gens du monde qu'il recevait maintenant à son café.

Il avait sa table dans son cabinet de travail et y conviait les célébrités de la musique, des lettres et des arts.

Ce changement de conduite subit dut déplaire énormément à ses comparses et la façon dont il leur faisait sentir maintenant sa supériorité les irritèrent. Aucun doute que le coup fut porté par un des milliers de mécontents que Jim fit au cours de sa longue et ténébreuse carrière.

Mais où est allée sa fortune? Où est allé son fameux petit calepin rouge? Pendant les jours qui suivirent le meurtre, les agents de police firent des perquisitions continues dans son café et dans son appartement dont ils retournèrent inutilement tous les meubles, tous les bibelots et tous les tapis.

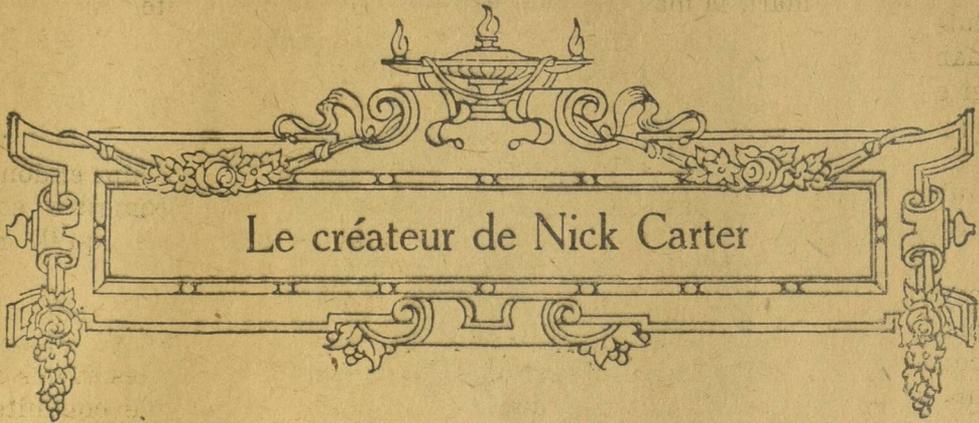
Il est peu probable que ce mystère, jusqu'ici impénétrable, soit bientôt éclairci. Trois choses sont à trouver: le meurtrier, l'argent de la victime et son calepin rouge, contenant les noms et les méfaits de tous les chefs et affiliés des sociétés secrètes de malfaisance de Chicago

—o—

C'est bien de bien commencer, mais meilleur de bien finir.

Un ton poli rend les bonnes raisons meilleures et fait passer plus aisément les mauvaises.

Châteaubriand.



Le créateur de Nick Carter

D'un coup de revolver, Frederick Marmaduke Van Rensselaer Dey, l'un des écrivains les plus féconds, les plus prolifiques des Etats-Unis, vient de terminer sa carrière. Il était le créateur et l'unique auteur des romans policiers intitulés "Nick Carter", romans qui nous ont tous plus ou moins fourni des émotions, disons malsaines, dans notre jeune âge.

Quel gamin n'a pas puisé dans cette oeuvre considérable l'inspiration de ses mauvais coups? quel voleur, quel escroc, quel contrebandier, quel faussaire n'a-t-il pas dans ces nouvelles dangereuses trouvé le moyen propre à tromper la justice.

Si encore ces feuilletons policiers formaient un monument littéraire ! ils sont écrits dans un style barbare. L'auteur n'a aucune excuse de les avoir publiés. Son oeuvre est franchement mauvaise et nuisible à l'individu tout comme à la société.

En vingt ans, Dey écrivit 1,076 brochures de la grande série Nick Carter, soit un total de 40,000,000 de mots. Ce travail représente approximativement 7,000 mots par jour. Mais il ne travaillait pas régulièrement et l'on affirme qu'il lui arriva de bâcler un

livre complet—c'est-à-dire quarante mille mots—en trois jours.

Entre-temps, il trouvait moyen de fabriquer un roman d'amour ou quelque nouvelle sentimentale sur des pseudonymes nombreux dont les plus connus sont ceux de Bertha M. Clay, Varick Vanardy et Marian Gilmore.

Quel mobile le poussa-t-il au suicide? Nul ne le sait. On n'ignore pas cependant que le créateur de Nick Carter avait des ennemis et qu'il fut souvent sur le point de tomber sous leurs coups.

Il vivait d'une façon très mystérieuse. Aucun de ses amis ne put pénétrer dans son intimité. Il disparaissait fréquemment et vivait la plupart du temps à l'hôtel.

Frederick Marmaduke Van Rensselaer Dey, pour rappeler son nom entier, naquit à Watkins, Glen, N. Y., de parents dont les ancêtres s'étaient établis au pays dans les premières années de sa colonisation, venant en droite ligne de Hollande. La famille Dey a donné son nom à l'une des rues de New-York.

Il fit ses études classiques à Cornell et ses études de droit à Boston, puis, reçu avocat, alla exercer sa profes-



Le frontispice-type d'un des romans Nick Carter.

sion à Brooklyn et, après quelques années de pratique, fut sur le point d'être élevé à la magistrature.

Il entra alors dans le journalisme, fut chef des nouvelles dans un quoti-

dien de Washington, puis, à ce moment se lança dans le roman d'aventures. C'eût été une excellente chose que cet abondant écrivain, assez lu déjà, emportât toutes ses belles oeuvres dans sa tombe.

— 0 — AU PAYS DES REVES

La Diète polonaise a promulgué récemment une loi assurant aux ouvriers de toutes les industries des va-

cances annuelles de deux semaines, avec paye complète... Ça marche, la civilisation, ça marche!

UN ROMAN COMPLET

LA RUE HANTÉE

par GUSTAVE LEROUGE

CHAPITRE PREMIER

Eldorado

Il y avait quinze jours que l'ingénieur Pierre Marceaux avait quitté Paris lorsqu'il mit pied à terre à la station de Rio del Sangre, une infime bourgade située en pleine montagne, dans la partie la plus sauvage de la province du Nouveau-Mexique. Le rapide de la Nouvelle-Orléans avait depuis longtemps disparu dans le lointain que le jeune homme demeurait encore à la même place, le cœur étreint d'une indéfinissable angoisse.

Tout autour de la station et des misérables cahutes qui l'avoisinaient, le paysage offrait un aspect désolé sans un arbre, sans une motte de gazon, sans une flaque d'eau; des ravins formés de rocs rougeâtres alternaient avec des plaines semées de cailloux et de cierges épineux. C'était le désert, "le llano estacado", dans toute son horreur.

Pierre fit un effort pour s'arracher à l'accablante mélancolie qui l'envahissait et, s'approchant d'un groupe d'hommes occupés à décharger des rails, il demanda le chef de gare.

Un colosse à longue barbe couleur acajou s'avança aussitôt. Avec ses bottes, sa ceinture de flanelle rouge et

son feutre gris dans le ruban duquel était passée une courte pipe de terre, il ressemblait plutôt à un cow-boy qu'à un paisible fonctionnaire.

—Que désirez-vous? fit-il d'un ton bourru.

—Je voudrais savoir, répondit Pierre un peu interloqué, quand il y a un train pour Eldorado.

L'homme haussa les épaules

—Le service régulier n'est pas encore organisé entre Eldorado et Rio del Sangre, fit-il.

—Alors il n'y a pas de train?

—Je ne dis pas cela. Il est midi, à trois heures vous pourrez prendre le convoi de matériel. Cela vous coûtera dix dollars.

—Mais que pourrai-je faire en attendant trois heures?

—Ce qu'il vous plaira, il y a une taverne à deux pas de la station.

Et le chef de gare, supposant sans doute son interlocuteur suffisamment renseigné, tourna les talons et alla continuer son travail.

Habitué à la sociabilité loquace, parfois jusqu'à l'indiscrétion, des habitants du Vieux Monde, Pierre était surpris et même légèrement vexé du peu de curiosité qu'excitait sa présence. Il se sentait effroyablement seul.

Il passa trois mortelles heures dans la baraque en planches mal jointes que le chef de gare avait décorée du nom de taverne. Le tenancier — un vieillard à la peau tannée et recuite par le soleil, aux prunelles jaunes, vraie face de bandit—ne quittait pas des yeux ce client inespéré et semblait le couvrir du regard comme un trésor.

Géné par ce regard, Pierre Marceaux, de temps en temps, ne pouvait s'empêcher de porter la main à la poche où se trouvait le browning qu'il avait, par précaution, acheté à la Nouvelle-Orléans.

—Si la ville d'Eldorado, songea-t-il, et ceux qui l'habitent ressemblent à ce que je vois ici... j'ai fait une sottise de quitter la France. Je sens bien que je ne pourrai jamais m'habituer à vivre dans un pareil milieu...

Et Pierre se remémorait tristement la succession rapide d'événements qui l'avaient conduit dans cette solitude inhospitalière.

Une faillite l'avait privé de la situation qu'il occupait dans une grande fabrique de produits chimiques.

Il s'était mis en quête d'un nouvel emploi.

On l'avait recommandé au milliardaire Gédéon Spardock, propriétaire de nombreuses mines d'or dans la province du Nouveau-Mexique.

Trois semaines s'étaient écoulées.

Pierre ne songait déjà plus à la lettre qu'il avait adressée au célèbre capitaliste lorsque, brusquement, la réponse lui parvint, sous la forme d'un câblogramme auquel était joint un mandat télégraphique de cinq cents dollars.

Gédéon Spardock choisissait Pierre comme directeur de l'usine à gaz d'Eldorado et lui enjoignait de rejoindre son poste dans le plus bref délai. Les

appointements étaient de mille dollars par mois.

Pierre prit à peine le temps d'aller dire adieu à sa mère et à sa soeur qui habitaient la banlieue de Paris. Le lendemain il était au Havre. Le surlendemain, il était en route pour l'Amérique.

Mais voilà que près de toucher au terme de son voyage, il se sentait pris de découragement sous le coup d'une vague appréhension. Il eut besoin de toute son énergie pour réagir contre cette déprimante sensation.

Ce fut avec un véritable bonheur qu'il paya le tavernier et s'éloigna du coupe-gorge où il avait passé si lugubrement l'après-midi.

L'horloge de la gare marquait trois heures lorsqu'il prit place dans le fourgon d'un train composé d'une interminable file de wagons chargés de barres d'acier.

La locomotive s'ébranla lentement et le convoi se mit en marche à une vitesse qui ne dépassait guère celle d'un cheval au pas. Le peu de solidité de la voie expliquait cette allure pleine de prudence. La voie, pour mieux dire, n'existait qu'à l'état d'ébauche.

Presque partout les traverses étaient simplement posées à plat sur le sol et dans certains endroits, il n'y avait pas de traverses du tout. Le train se fauflait dans les vallons, contournait les escarpements, revenait sur ses pas, esquissait les plus capricieux zig-zags, au milieu d'un paysage chaotique et bouleversé.

Le paysage gardait le même caractère de désolation et de solitude, les plateaux arides, les plaines semées de cailloux succédaient avec une monotonie désespérante aux ravins sauvages profondément encaissés par des rocs abrupts.

Pas un arbre, pas un animal ne venait animer ce paysage de mort; parfois seulement un vautour filait tout au fond du ciel, à une hauteur inaccessible.

Le convoi mit trois heures à franchir les trente kilomètres qui séparaient Eldorado de Rio del Sangre.

Pierre Marceaux se demandait avec une certaine perplexité, quels pouvaient bien avoir été les projets du milliardaire Gédéon Spardock en faisant construire une ville dans un pareil désert.

Le train roulait maintenant dans un étroit défilé entre deux montagnes abruptes, un véritable couloir de roc qu'en certains endroits, il avait fallu élargir à l'aide de la dynamite pour livrer passage à la voie. Il régnait au fond de ce gouffre une obscurité profonde.

Tout à coup la locomotive poussa un long sifflement.

Passant brusquement de l'ombre à la lumière aveuglante du soleil, Pierre porta la main à ses yeux, puis, en présence du spectacle qui s'offrait à lui, il faillit jeter un cri de surprise.

Devant lui, occupant une spacieuse vallée entourée d'un cirque de montagnes, une ville énorme se dressait encore à demi ébauchée, comme dans un rêve.

Les hautes carcasses métalliques des gratte-ciel, les mâts des échafaudages formaient une véritable forêt d'acier qui s'alignait à perte de vue dans un désordre grandiose. Des clochers dorés, des dômes de céramique et de fer déjà à demi terminés se silhouettaient lumineusement sur l'azur du ciel.

Un peuple de travailleurs se démenait avec une activité fébrile au milieu de ce chaos. Le bruit incessant

des coups de marteau se mêlait au grincement des treuils, au sifflement des machines.

Dans cette atmosphère de vie et de travail créateur, Pierre Marceaux se sentit renaître. Ses funèbres idées, sa fatigue même, il oublia tout et se mêla joyeusement à la cohue.

Il s'agissait maintenant de découvrir Gédéon Spardock.

Pierre s'adressa à un gentleman coiffé d'un panama et porteur d'une serviette de maroquin dont le visage débonnaire encadré de cheveux blancs l'avait favorablement impressionné.

—Pourriez-vous s'il vous plaît, sir, me dire où je pourrai trouver M. Spardock?

—A cette heure-ci, il est certainement au bar. Venez avec moi je vais vous y conduire.

—Vous êtes mille fois trop aimable.

—Je n'ai aucun mérite à vous servir de guide, fit le gros homme en souriant, j'ai moi-même affaire à M. Spardock.

—Mais à qui ai-je l'honneur de parler?

—Michel Goodwin, anglais de nationalité et architecte de profession.

Pierre se présenta lui-même à son tour. Une conversation s'engagea; l'Anglais et le Français avaient sur beaucoup de points des opinions communes, chacun d'eux reconnaissait chez l'autre même cordialité et même franchise; ils eurent vite fait de sympathiser. C'était déjà presque des amis quand ils arrivèrent au bar de l'Eldorado-hôtel.

Suivant les indications d'une immense pancarte soutenue par deux mâts, cet établissement devait offrir aux voyageurs, quinze cents chambres pourvues de tout le confort moderne, il possédait vingt ascenseurs et même

un garage d'aéroplanes ; mais pour l'instant, il ne se composait encore que d'un rez-de-chaussée, où étaient installés, le bar, le grill-room et la salle de jeu.

En pénétrant dans le bar encombré d'une foule bruyante, Pierre se trouva mêlé à un groupe que dominait de toute sa carrure un personnage perché sur un haut tabouret. Au respect dont il était entouré, à la façon autoritaire dont il parlait, l'ingénieur devina qu'il se trouvait en présence du fameux Gédéon Spardock.

Le milliardaire, âgé d'une quarantaine d'années, était d'une taille et d'une corpulence athlétique, sa face rasée au nez très accentué, aux mâchoires fortes, exprimait une énergie et une patience indomptables, tandis que ses petits yeux gris, d'une singulière mobilité, reflétaient la ruse et la défiance, pourtant l'ensemble de la physionomie audacieuse et joviale était loin d'être antipathique.

M. Goodwin présenta son nouvel ami et Pierre dut subir une trentaine de shake-hands, pendant qu'en son honneur, les barmen noirs apportaient une nouvelle tournée de cocktails incendiaires.

La main à demi broyée par cette explosion de cordialité américaine, le jeune homme avait pris place à côté du milliardaire qui, tout en sirotant avec une paille, un vaste sherry gobler, l'examinait sournoisement du coin de l'oeil.

La moustache et les cheveux blonds, le front haut, le profil très régulier, Pierre Marceaux avait dans la physionomie, une expression de douceur, d'intelligence et de distinction, dont le milliardaire—observateur très perspicace de sa nature — fut vivement frappé.

—Je crois, dit-il à Pierre, au bout de quelques minutes, que nous nous entendrons parfaitement.

—Je ferai tous mes efforts, pour vous donner satisfaction, répondit le jeune homme avec modestie. Mais permettez-moi de vous demander quand je vais entrer en fonction.

—Aujourd'hui même, ou plutôt non, demain, car, après un pareil voyage, vous devez avoir besoin de vous reposer. Pour ce soir, nous nous contenterons d'aller faire un tour à l'usine.

Sans attendre de réponse, le milliardaire jeta une banknote au barman et entraîna Pierre jusqu'à une auto qui stationnait en face de l'hôtel.

Dix minutes après tous deux mettaient pied à terre en face de l'usine à gaz, vaste construction située à l'autre bout de la ville.

Pierre s'étonna de ne voir aucun monceau de charbon, ni aucune de ces hautes cheminées de brique qui conduisent dans les hautes régions de l'atmosphère les produits délétères de la distillation de la houille.

—Du charbon ! ricana le milliardaire, c'est vieux jeu cela. Ce n'est pas avec du charbon que je fabrique mon gaz.

—C'est peut-être...

—Ne cherchez pas. Comme dans beaucoup de villes d'Amérique, nous employons du gaz d'eau. Vous savez comment on procède ?

—Oui, fit Pierre, on fait arriver dans une cornue pleine de coke porté au rouge, un courant de vapeur d'eau, il se produit une décomposition chimique qui produit un gaz très combustible.

—Et très économique...

—Oui, mais ce gaz a le grave défaut de renfermer presque moitié d'oxyde de carbone.

—Qu'est-ce que cela peut faire ! l'oxyde de carbone brûle avec une flamme très brillante.

—Mais le danger d'asphyxie? Vous n'ignorez pas que l'oxyde de carbone est mortel à moins d'un centième.

—Les abonnés n'ont qu'à faire attention. En Amérique, nous ne sommes pas si poltrons que dans le Vieux Monde; la ville de Chicago tout entière est éclairée au gaz d'eau et personne ne s'en plaint. Ici même, nous n'avons jamais eu à déplorer aucun accident, et l'éclairage revient à moitié moins cher que si on employait le gaz de houille.

—Pourquoi, fit Pierre ne pas avoir employé l'électricité?

—Cela vaudrait mieux assurément, mais il n'y a pas ici de chute d'eau capable de me fournir à bon marché la force motrice. Plus tard, nous verrons.

Après avoir fait admirer à Pierre l'installation toute moderne de l'usine, Gédéon Spardock le conduisit jusqu'à l'élégant pavillon situé en dehors des bâtiments d'exploitation et qui était destiné à servir d'habitation à l'ingénieur.

—Vous pourrez vous installer dès ce soir, ajouta le milliardaire, la maisonnette est meublée et pourvue de toutes les choses nécessaires.

Il faisait presque nuit lorsque Gédéon Spardock et son compagnon remontèrent en auto. Là ville d'Eldorado s'entourait d'une flamboyante auréole qui découpait fantastiquement les grêles silhouettes des géantes charpentes métalliques.

Le vacarme des marteaux et des machines, ne s'était pas apaisé, les

travaux d'édification, poursuivis avec une hâte fiévreuse, n'étaient pas interrompus par la nuit. Une équipe d'ouvriers en remplaçait une autre, et la ville nouvelle sortait de terre pour ainsi dire à vue d'oeil, avec cette rapidité quasi miraculeuse dont la végétation de certaines plantes des tropiques offre l'exemple.

Pierre et le milliardaire revinrent à l'Eldorado-hôtel plein d'un vacarme, de chants, de rires et de discussions.

—Vous dînez avec moi, fit Gédéon Spardock, en emmenant Pierre dans un salon isolé. Eh bien ! que trouvez-vous de ma ville! ajouta-t-il orgueilleusement.

—Je suis émerveillé...

—Savez-vous qu'il y a un an, cette vallée n'était qu'un désert aussi stérile, aussi morne, aussi désolé que les montagnes que vous avez traversées aujourd'hui.

—Je vous dirai, avoua l'ingénieur, que je ne m'explique guère le choix d'un pareil emplacement.

Vous allez comprendre. Ici même il y a une mine d'or d'une richesse inouïe, vous la visiterez demain, dans les environs on en trouvera d'autres, c'est certain. Je veux que dans quelques années, quand la ligne de chemin de fer sera prolongé de l'autre côté de la frontière mexicaine, "ma ville" devienne une des capitales des Etats du Sud! La province du Nouveau Mexique est une des plus pauvres des Etats-Unis, je veux qu'elle devienne une des plus florissantes!

Jacques Marceaux se sentait peu à peu gagné par l'enthousiasme du milliardaire auquel rien ne semblait impaisible et il ne le quitta pas sans l'avoir assuré de son dévouement le plus

entier, à l'oeuvre gigantesque qu'il avait entreprise.

L'ingénieur, cependant, était brisé de fatigue. Il se retira de bonne heure à son pavillon de l'usine à gaz où l'automobile du milliardaire le reconduisit.

Il dormit tout d'une traite, bercé par la cadence des marteaux et le rugissement lointain des machines.

Étonné d'abord en s'éveillant de ne pas se sentir—comme les jours précédents—balotté sur l'étroite couchette d'un paquebot ou d'un pulmann-car, il s'habilla gaiement. Toutes ses préventions contre le monde américain s'étaient dissipées.

Il se promettait de vivre, lui aussi, de cette existence d'activité dévorante et de créatrice énergie où les grands bâtisseurs de villes, de navires et de chemins de fer trouvent d'incomparables jouissances.

De la fenêtre de sa chambre, il contempla quelque temps avec émerveillement le panorama de la ville nouvelle, à demi voilée d'un dôme de fumées à travers lesquelles resplendissaient au soleil les grands squelettes d'acier des gratte-ciel et les toitures vitrées des usines.

Il sonna, un négrillon parut chargé d'un plateau; il apportait le petit déjeuner et le courrier de M. le Directeur. Le déjeuner se composait de café au lait et de tartines grillées, beurrées et salées à point, que Pierre trouva délicieuses. Le courrier comprenait quelques lettres d'affaires et les journaux locaux, car Eldorado ne possédait pas moins de trois quotidiens.

Après un coup d'oeil aux lettres qui, d'ailleurs ne renfermaient rien d'intéressant, le jeune homme déplia nonchalamment un des périodiques, l'«Eldorado Advertiser», et tout de suite son attention fut attirée par une manchette en lettres énormes.

UN NOUVEL ASSASSINAT MYSTÉRIeux DANS LA RUE DU GÉNÉRAL-GRANT

Un vol de \$10,000.—Une rue hantée.

Pierre s'appêtait à lire l'article qui précédait cet en-tête impressionnant, lorsque la sonnerie du téléphone retentit, il courut à l'appareil.

C'était Gédéon Spardock qui lui faisait dire de passer chez lui dans le plus bref délai possible.

L'ingénieur se hâta d'achever sa toilette et prit place dans l'auto dont il avait la libre disposition en qualité de directeur. Dix minutes plus tard, il entra dans l'hôtel particulier de Gédéon Spardock, une des rares habitations de la ville d'Eldorado qui fussent entièrement terminées.

Le milliardaire le reçut dans son cabinet de travail et tout de suite lui tailla de la besogne. Il s'agissait d'un agrandissement de l'usine, de la construction d'un gazomètre, enfin de la mise à l'essai d'un nouveau comp- teur.

Plans et épures devaient être terminés pour le lendemain.

L'ingénieur comprit qu'on voulait mettre ses capacités à l'épreuve et il se promit de se tirer brillamment de cette espèce d'examen qui, pour lui, n'offrait pas de difficultés sérieuses.

Après une longue discussion technique au cours de laquelle Pierre put se convaincre que son interlocuteur possédait des connaissances spéciales très étendues, le jeune homme se hâta de prendre congé, pressé qu'il était

de rentrer à l'usine pour se mettre au travail.

Il avait déjà pris place dans l'ascenseur lorsqu'il se souvint d'avoir oublié quelques-uns des documents qui lui étaient indispensables sur le bureau même du milliardaire.

Il devint en toute hâte sur ses pas, et rentra dans le cabinet de travail de Gédéon Spardock.

C'est alors que brusquement il se souvint du crime mystérieux annoncé par l'"Eldorado Advertiser" et dont il ignorait encore les circonstances. Il pensa que nul ne serait mieux à même de le renseigner que le milliardaire lui-même.

— Quel est donc, fit-il, ce crime étrange commis dans la rue du Général Grant? Vous en avez sans doute entendu parler?

A ces mots auxquels Pierre n'avait attaché aucune importance, la physionomie de Gédéon se rembrunit, ses sourcils se froncèrent, et ce fut avec une irritation à peine dissimulée qu'il répondit.

— Il n'y a ni crime, ni mystère dans tout cela, c'est quelque ivrogne qui aura été frappé d'une congestion. C'est une chose qui se voit tous les jours.

— Cependant l'"Advertiser"...

— Ne me parlez pas de cette feuille de chou! Si l'"Advertiser" avait quelque chose d'intéressant à mettre dans ses colonnes, il n'attacherait pas une importance ridicule à des faits aussi insignifiants...

Et, rompant brusquement l'entretien, il ajouta:

— Au revoir, Monsieur Marceaux, je compte sur votre travail pour demain.

Il ne restait à Pierre qu'à se retirer, c'est ce qu'il fit, sans avoir rien com-

pris à la mauvaise humeur du milliardaire. Tout entier aux préoccupations professionnelles, il eut bientôt oublié l'assassinat et les journaux qui le racontaient.

CHAPITRE II

La rue du Général-Grant

Pierre Marceaux travailla ce jour-là avec tant d'acharnement qu'avant la fin de l'après-midi, il avait terminé et mis au net tous les projets que lui avait demandés Gédéon Spardock pour le lendemain.

Il se reposait de cette tâche absorbante lorsque Bob le négriillon leur apporta une lettre. Voici quelle en était la teneur:

"M. Goodwin se rappelle au bon souvenir de M. Pierre Marceaux et l'attend ce soir pour prendre sans cérémonie une tasse de thé en famille."

Cette invitation fit grand plaisir à Pierre.

— Ce Goodwin est un brave homme songea-t-il, il a eu là une heureuse idée, cela me défatiguera de passer quelques heures loin de l'usine.

En conséquence Bob fut invité à servir immédiatement le dîner, et après avoir fait un bout de toilette et s'être muni de son browning et d'une solide canne de baleine que terminait une boule de plomb, l'ingénieur se dirigea du pas tranquille d'un flâneur vers le numéro 113 de la quatrième avenue.

C'est là que se trouvait la demeure de M. Goodwin.

L'architecte habitait une petite villa à un seul étage, entièrement construite en ciment armé d'après le procédé inventé par Edison et qui permet d'édifier en moins de vingt-quatre

heures une maison de moyenne dimension.

Pierre franchit une grille, traversa un petit jardin tout embaumé du parfum des jasmins de la Floride, des glycines et des chèvrefeuilles, et il sonna.

Un vieux domestique nègre l'introduisit aussitôt dans le salon de conversation, le "parlour", où se trouvait déjà le maître de la maison. Pierre et son nouvel ami avaient à peine eu le temps d'échanger quelques compliments lorsqu'une jeune fille entra par une porte latérale.

—Je vous présente miss Goodwin, mon unique enfant, dit le vieillard avec une satisfaction orgueilleuse. N'est-ce pas, monsieur Marceaux, qu'elle est jolie ma petite Mary?

Pierre salua gauchement, pris à l'improviste, car il ignorait que l'architecte eût une fille et surtout une fille aussi charmante.

Miss Mary était devenue rouge comme une cerise, puis elle avait souri, enfin elle prit délibérément la main que Pierre lui tendait.

—Excusez mon père, fit-elle avec un regard plein de malice, il a une façon un peu familière de faire les présentations. Il manque absolument de correction. Il ferait piteuse figure dans les salons des Cinq Cents.

—Et je m'en flatte. Je suis un enfant de la vieille Angleterre, moi, je déteste tous ces yankees au regard faux, à l'allure guindée, qui ne sont éternellement préoccupés que de tâcher d'escroquer les bank-notes du voisin, et qui ne rient jamais franchement...

Pendant cette déclaration de principes Pierre regardait miss Mary, déjà captivé par le charme singulier qui émanait de sa personne. La jeune fille

portait une robe de surah couleur havane qui faisait ressortir les lignes harmonieuses de ses formes. Ses cheveux d'un blond presque roux, simplement ornés d'un rose thé, faisaient ressortir l'éblouissante blancheur de son teint, ses traits réguliers, exprimaient la bonté, la franchise et la gaieté. De grands yeux d'un vert clair ajoutaient à sa beauté un prestige bizarre et captivant, auquel on ne pouvait demeurer insensible.

—Désirez-vous prendre une tasse de thé? demanda-t-elle à Pierre.

—Les Français n'aiment pas beaucoup le thé, fit M. Goodwin avec un gros rire. Notre ami préférera sans doute suivre mon exemple et prendre un grog bien chaud. J'ai ici de vieux rhum des Barbades qui est excellent.

—Eh bien soit, murmura Pierre dont les regards ne pouvaient se détacher de ceux de miss Mary, je prendrai un grog...

—Vous avez raison mille fois, approuva l'architecte, dans cette vallée, il fait pendant le jour une chaleur suffocante, mais les nuits sont glaciales. C'est l'un des climats les plus malsains que je connaisse.

Le vieux domestique noir apporta une boîte de trabucos, des bols du Japon, du sucre et de l'eau chaude pour le grog. Pierre se sentait dans une atmosphère de sympathie et de familiale bonhomie qui lui rappelait les soirées passées autrefois près de sa mère et de sa soeur. Il se promit de revenir souvent dans cet intérieur simple et paisible.

Miss Mary s'était mise au piano et elle avait déjà chanté quelques morceaux en s'accompagnant elle-même, lorsque le domestique annonça le docteur Mark Slang.

—Faites entrer, dit M. Goodwin.

Mais il sembla à Pierre qu'en entendant le nom du visiteur, le père et la fille avaient échangé un regard de contrariété, et l'aspect et les façons du docteur lui parurent justifier entièrement cette impression.

Comme Pierre l'apprit plus tard, le docteur Slang était un "octavon", c'est-à-dire qu'il avait un huitième de sang noir dans les veines. Son teint était très bistré et ses cheveux légèrement crépus, ses yeux bruns avaient un reflet jaunâtre qui donnait à ses regards une expression haineuse, comme ceux des personnes atteintes d'une maladie de foie. Très grand de taille et d'une maigreur squelettique, il offrait une face décharnée, des pommettes saillantes, de grosses lèvres et un front très bas.

Vêtu d'un complet de couleur kaki, il portait deux marteaux à la ceinture et il se débarrassa en entrant d'une boîte pleine d'échantillons géologiques qu'il portait en bandoulière.

—Je vois docteur, dit miss Mary, avec une amabilité un peu contrainte que vous avez été faire une excursion minéralogique dans nos montagnes.

—J'en arrive à l'instant et j'ai trouvé d'assez intéressants spécimens de minerais. Je ne serais pas étonné d'avoir mis la main sur un filon de platine...

M. Goodwin interrompit ces explications pour présenter l'un à l'autre le médecin et l'ingénieur.

—A propos, demanda tout à coup ce dernier, vous avez des détails sur le crime de cette nuit? j'ai été tellement pris aujourd'hui par mes travaux que je n'ai pas eu le temps de lire les journaux.

—Il y a donc encore un crime! fit

le docteur dont les traits exprimèrent une sorte d'horreur.

—Comment, vous n'êtes pas au courant? dit l'architecte avec surprise.

—Nullement, répondit Slang, j'ai quitté ce matin la ville avant le jour et je rentre à l'instant même. Je ne serais pas fâché d'avoir des détails.

—Cela s'est passé de la même façon que les autres fois, murmura la jeune fille, décidément, c'est à n'y rien comprendre.

—Quelle est le nom de la victime?

—Un Canadien que vous devez connaître et qui fréquentait assidument le bar de l'Eldorado-hôtel, M. Antoine Berthier, propriétaire, dans son pays, de plusieurs usines de pâte à papier.

—Je le connaissais, dit vivement le docteur, et naturellement il a été dépouillé.

—On lui a pris dix mille dollars.

La curiosité de Pierre était vivement excitée, en sa qualité d'étranger, il réclama des explications plus complètes...

—Au fait, c'est vrai, dit le docteur, vous n'êtes pas au courant, la chose vaut la peine d'être racontée, nous nous trouvons en présence de la plus troublante, de la plus terrifiante des énigmes... Mais d'abord je vais vous expliquer la disposition des lieux, cela est indispensable à la clarté du récit. La rue du Général-Grant est une voie d'environ cinq cents toises de longueur et si étroite que dans certains endroits elle mériterait plutôt la qualification de ruelle ou de venelle; à droite et à gauche elle est bordée par les hautes murailles de l'usine métallurgique, du magasin des farines et de la banque dont les caveaux bardés de fer renferment la poudre d'or provenant des mines. C'est une rue absolument déserte.

— Pourquoi donc passe-t-on par là? demanda Pierre.

— Parce qu'on peut pas faire autrement. Quand on a bâti la ville d'Eldorado, on a commencé par construire au centre de la vallée la banque et les usines indispensables, de sorte que les deux quartiers habités de la ville sont isolés l'un de l'autre et ne communiquent que par un petit nombre de voies. La rue du Général-Grant est le plus court chemin pour aller du quartier de la gare — ou se trouvent l'Eldorado-hôtel et la demeure de Gédéon Spardock — au quartier de l'usine à gaz où vous habitez vous-même.

— Je commence à comprendre, c'est dans cette sinistre rue que les assassins attendent leurs victimes.

— On ne sait même pas s'il y a des assassins, reprit Slang avec une expression d'épouvante. Depuis la fondation d'Eldorado, dix personnes déjà ont été trouvées mortes dans la rue du Général-Grant et "leur corps ne portait aucune trace de blessure."

— Elles avaient été étranglées?

— Non, mais le visage était bleuâtre et la physionomie contractée par sa souffrance. Au début on croyait à une apoplexie, à un coup de sang, j'étais moi-même de cet avis, mais il a bien fallu rejeter cette supposition, surtout quand on s'est aperçu que toutes les victimes avaient été dépouillées de sommes plus ou moins considérables.

— J'ai vu ce matin M. Gédéon Spardock, dit Pierre, ce sujet de conversation lui est très pénible, je m'en suis aperçu, et il est persuadé que ces décès successifs, sont dus à une cause parfaitement naturelle, congestion ou apoplexie.

— Je sais cela, les assassinats de la rue du Général Grant, lui causent

beaucoup de soucis; à certain moment, les travailleurs et les habitants fuyaient en masse, en disant qu'Eldorado était une ville maudite, le milliardaire n'a pu mettre fin à cette panique qu'en promettant de faire abattre une partie des usines et de percer une grande et large avenue bordée de maisons. Je suis sûr qu'il mettra ce projet à exécution dès qu'il le pourra. D'ailleurs, chaque fois que la chose lui a été possible, le milliardaire s'est arrangé pour faire le silence le plus complet sur ces meurtres inexplicables. Dans ces occasions, il lui est arrivé de verser à la caisse de certains journaux des sommes considérables.

— Je m'explique maintenant sa mauvaise humeur quand je lui ai parlé des articles de l'"Eldorado Advertiser"; je me garderai bien de commettre une seconde fois une pareille gaffe.

— Messieurs, interrompit tout à coup miss Mary, j'espère que vous en avez fini avec ces lugubres histoires. C'est un sujet de conversation que j'ai en horreur!

— Un peu de patience, miss, fit le docteur, je n'ai pas encore dit à Monsieur Marceaux pourquoi on appelait la rue du Général-Grant, la rue hantée.

— Eh bien, vite, vite, reprit la jeune fille avec impatience, vos récits sont faits pour me donner le cauchemar!

— L'imagination populaire, continua le docteur, n'a pas tardé à s'expliquer à sa façon ce sanglant mystère. Les ouvriers — surtout les noirs et les Allemands — prétendent que les assassinats sont dus à une puissance surnaturelle, et vous trouveriez dans Eldorado, en cherchant bien, une vingtaine de témoins qui vous affirmeraient avoir "vu" de leurs propres yeux un

gigantesque squelette enveloppé d'un linceul noir se promener lentement dans la rue maudite... Mais je m'arrête, vous en savez maintenant aussi long que moi monsieur l'ingénieur, et je ne veux pas encourir les reproches de miss Mary, qui me lance en ce moment-ci des regards terribles.

La jeune fille s'était remise au piano et pendant tout le reste de la soirée il ne fut plus question de la rue hantée, mais Pierre Marceaux ne pouvait s'empêcher de songer à l'étrange récit du docteur; malgré lui il demeurait pensif. Tout le plaisir de cette soirée lui avait été gâté.

Vers onze heures, Pierre et le docteur Slang prirent congé.

—Si vous le voulez bien, proposa Pierre, nous ferons un bout de route ensemble.

—Volontiers, de quel côté allez-vous?

—Chez moi, à l'usine.

—Dans ce cas, fit le docteur avec un ricanement bizarre, à moins de faire un grand détour, vous êtes obligé de passer par la rue du Général-Grant.

Pierre ne put réprimer un frisson.

— Je n'y tiens pas, précisément, répondit-il en affectant de prendre un air dégagé.

—Pourquoi faire du chemin inutilement? je vais vous accompagner, si vous le désirez.

—Bien volontiers, cela nous permettra de continuer à causer un peu plus longtemps. Pourtant je ne voudrais pas vous entraîner trop loin de chez vous.

—Rassurez-vous, ma maison se trouve presque à l'entrée de la fameuse rue hantée.

—Et vous n'avez pas peur?

—Jusqu'ici il ne m'est rien arrivé, puis, comme vous le verrez, ma de-

meure n'est pas située dans la zone dangereuse.

Ils marchèrent quelque temps en silence, et Pierre, suggestionné par ce qu'il avait entendu raconter, ne pouvait s'empêcher de penser à la sinistre rue. Mais une impulsion irrésistible l'incitait à faire au docteur de nouvelles questions.

—Enfin, Monsieur Slang, lui demanda-t-il à brûle pourpoint, vous ne m'avez pas fait connaître votre opinion personnelle.

—Je n'en ai pas, je n'ai jamais pu trouver aux faits une explication logique et rationnelle.

—Je pense que vous ne faites pas intervenir les puissances surnaturelles?

—Je ne me prononce pas, fit le docteur d'une voix grave, je ne suis pas de ceux qui nient de parti pris ce qu'ils ne comprennent pas. J'ai été moi-même témoin de faits étranges.

—Je vous écoute, j'adore les histoires de revenants.

—Ce n'est pas une histoire de revenant, mais elle est suffisamment effrayante, comme vous allez en juger. Je connaissais à Boston une exquise jeune fille, fiancée à un médecin de mes amis, miss Jenny Cleever. Le mariage était sur le point d'avoir lieu, lorsqu'elle tomba malade, en proie à une singulière hantise. Deux ou trois fois par semaine et quelquefois plusieurs nuits de suite, elle avait un rêve effrayant et toujours pareil à lui-même dans les moindres détails. Elle se voyait soignée par une vieille négresse d'une figure hideuse, elle assistait à sa propre mort et elle se voyait ensevelie et couchée dans sa bière par la négresse...

—Miss Jenny après cet affreux cauchemar, se réveillait baignée de sueur

et appelait au secours ses parents et ses serviteurs. La peur qu'elle ressentait était si vive qu'elle dut s'aliter, atteinte d'une grave affection nerveuse.

"Pourtant, à force de soins et de précautions elle finit par guérir moralement et physiquement. La vieille sorcière noire et le cercueil cessèrent de hanter ses nuits; elle recouvra complètement la santé et se maria.

"Il avait été décidé que le voyage de noces aurait lieu dans l'état des Florides, que les nouveaux époux n'avaient jamais visité, et j'acceptai l'offre qu'ils me firent de les accompagner dans cette excursion.

"Nour partîmes en automobile, cette façon de voyager avait l'avantage de nous permettre une plus large liberté d'allures, nous pourrions nous arrêter où il nous plaisait et aussi longtemps que nous le désirions.

"Les débuts du voyage furent charmants; nous traversions des sites d'un pittoresque admirable et mes deux compagnons de voyage étaient de l'humeur la plus gaie; malheureusement, en traversant les immenses marécages qui couvrent le sud de la presqu'île, nous fûmes victimes d'un épouvantable accident. Un faux virage de notre chauffeur, fit culbuter notre voiture et nous lança sur un amas de pierres.

"Par un hasard extraordinaire, je me relevai à peine contusionné; mon ami n'avait que de légères blessures, mais la pauvre Jenny avait les côtes enfoncées et une cuisse brisée.

"Les marécages de la Floride sont un immense désert où on fait parfois plusieurs lieues sans rencontrer une habitation. Nous finîmes cependant par découvrir une cahute de boue et de roseaux qu'habitait une vieille né-

gresse d'une physionomie particulièrement hideuse et repoussante.

"Nous ne prêtâmes d'abord aucune attention à cette circonstance, et la vieille se mit obligeamment à notre disposition. Nous apportâmes la blessée avec mille précautions et nous la déposâmes sur un lit de feuille de maïs au fond de la cabane.

"Mais quand la négresse put voir les traits de la pauvre Jenny, elle eut une exclamation de terreur et se rejeta vivement en arrière. Par malheur la blessée ouvrit les yeux en ce moment même et en apercevant la vieille elle jeta un cri déchirant et balbutia: "La négresse de mon rêve, c'est ici que je vais mourir... c'est elle qui me mettra dans le cercueil".

"Elle s'évanouit presque aussitôt et ne reprit pas connaissance, elle était morte deux heures après. La vue de la négresse lui avait porté un coup terrible.

"Le plus étrange, c'est que la vieille, depuis plusieurs mois déjà, se voyait en rêve occupée à ensevelir une jeune femme; c'était en reconnaissant les traits mêmes de la morte de son rêve qu'elle avait été frappée d'épouvante.

"La sinistre prophétie du cauchemar se réalisa d'ailleurs de point en point, ce fut la négresse qui, sur notre demande et faute d'un autre secours, étendit le corps de Jenny dans le cercueil que nous avions pu nous procurer à grand peine.

Et le docteur conclut.

— Ne pensez-vous pas qu'après avoir été témoin de cela, je n'aie pas une tendance à admettre certains faits que nient catégoriquement les gens pratiques et positifs?

—Sans doute, répartit Pierre, que ce récit avait péniblement impressionné.

Ils continuèrent à marcher silencieusement.

Depuis quelques instants, ils avaient pénétré dans la rue hantée; les ténèbres y étaient profondes, les hautes murailles de granit qui s'élevaient à droite et à gauche ne permettaient à nul rayon de la lune de descendre jusqu'au fonds de la sinistre venelle, et, chose bizarre, aucun des réverbères placés de distance en distance n'était allumé.

D'un geste involontaire Pierre serrait dans sa poche la crosse de son browning. Pour la première fois de sa vie peut-être, il était en proie à un trouble qui ressemblait fort à de la peur.

A deux ou trois reprises, il ne put s'empêcher de se retourner pour voir si personne ne marchait derrière lui.

—Le décor est suffisamment lugubre, ricana le docteur, hein, qu'en dites-vous. Que feriez-vous si, tout à l'heure, par exemple, un fantôme drapé dans son suaire noir allait nous barrer le chemin?

—J'aurais très peur, je ne vous le cache pas, balbutia le jeune homme, jamais je ne me suis trouvé dans un état d'esprit aussi maladif. Je comprends maintenant combien est rapide et glissante la pente qui du parfait équilibre mental, pousse l'homme à l'hallucination, au crime et à la folie.

—Oui, fit le docteur tout pensif, la pente est diablement glissante.

Ils étaient retombés dans le silence.

Cette rue du Général-Grant paraissait à Pierre interminable, il butait à chaque pas contre le pavé inégal, et dans les encoignures sombres il

croyait voir s'accroupir d'inquiétantes silhouettes.

Enfin, ils débouchèrent dans une rue plus large au bout de laquelle brillèrent les lumières de l'usine à gaz.

—Vous voilà maintenant hors de danger, dit railleusement le docteur, maintenant je vous quitte.

—Je vous remercie infiniment de votre obligeance, j'avoue qu'en traversant cette rue diabolique j'ai éprouvé une étrange sensation.

—Bonne nuit donc, et ne faites pas de mauvais rêves.

Ils se séparèrent avec toutes les apparences de la plus grande cordialité, mais Pierre avait conscience de la profonde antipathie que lui inspirait l'étrange docteur; sa première impression n'avait fait que se fortifier.

—Singulier personnage, se dit-il, je ne sais pas pourquoi, mais je n'aurais pas la moindre confiance en lui.

Pierre éprouva un sentiment de bien-être et de sécurité en se retrouvant chez lui, dans son confortable home, bien protégé par des portes de chêne massif et de robustes verrous, et il se fit honte à lui-même de ses frayeurs.

—Il est impossible, se dit-il, qu'il y ait dans toute cette histoire quelque chose de surnaturel. Les fantômes ne volent pas le portefeuille de leur victime. Pour me punir de ma poltronnerie de ce soir je veux arriver à élucider le mystère de la rue hantée. Je ne parlerai de mon projet à personne, mais je me livrerai à une enquête discrète et si, comme je l'espère, je parviens à découvrir la vérité, Gédéon Spardock m'en aura certainement une grande reconnaissance.

Satisfait d'avoir pris cette résolution et complètement rasséréné, Pierre Marceau, procéda à sa toilette et

se mit au lit; son sommeil égal et paisible ne fut troublé par aucun cauchemar.

CHAPITRE III

Un crime inexplicable

La première semaine de son séjour à Eldorado, Pierre Marceaux n'eut pas une minute de loisir, Gédéon Spardock lui imposait sans cesse de nouvelles tâches. L'ingénieur se trouvait parfois obligé de veiller une partie de la nuit pour satisfaire aux exigences toujours renaissantes du milliardaire.

Cette tyrannie, d'ailleurs, fut de courte durée.

Gédéon avait à un haut degré le sentiment de la justice. Quand il eut constaté par des expériences réitérées que Pierre se tirait aisément des travaux les plus difficiles, qu'il était laborieux, assidu et d'un savoir technique supérieur à celui de tous les ingénieurs qu'il avait connus, il le laissa libre d'agir à sa guise et n'eut d'ailleurs qu'à se féliciter de cette résolution.

Ces absorbantes occupations n'avaient pas fait renoncer Pierre à l'enquête qu'il avait résolu de faire sur les meurtres mystérieux de la rue Général-Grant et il y avait tout d'abord un point qui lui semblait facile à élucider.

Il avait été frappé de l'obscurité qui régnait dans la rue hantée, et il avait constaté que tous les bacs de gaz avaient été démolis à coup de pierres.

En sa qualité de directeur de l'usine d'éclairage, il fit réparer les lanternes brisées et remettre les becs en état. Deux soirs de suite une brillante lumière illumina les plus sombres recoins de la tortueuse venelle.

Dans le cours de la troisième nuit, toutes les vitres furent de nouveau brisées et de nouveau les ténèbres régnèrent.

Pierre ne se découragea pas, il fit remettre à neuf les becs endommagés.

Ils ne durèrent cette fois qu'une seule nuit; au matin, on les trouva réduits en miettes par la main des invisibles malfaiteurs.

Quatre fois l'expérience fut renouvelée sans plus de succès. Pierre n'insista pas, il laissa la rue hantée à ses ténèbres, mais il était sûr, maintenant que quelqu'un avait intérêt à ce qu'il en fût ainsi et ce quelqu'un, ce mystérieux X ne pouvait être que l'assassin.

L'ingénieur tenait encore à être renseigné sur une autre circonstance qui, à ses yeux, offrait une importance capitale... Avait-on fait l'autopsie des victimes? En s'informant à droite et à gauche, il apprit que, pour les premières victimes, l'opération avait été effectuée suivant toutes les formes légales. Il se fit montrer les procès-verbaux des médecins. Tous portaient, invariablement, la mention: apoplexie, coup de sang, ou congestion.

Quant aux victimes les plus récentes, on ne s'était même pas donné la peine de les autopsier; elles avaient été enterrées sans bruit sur une simple attestation du médecin chargé de constater les décès.

Pierre Marceaux reconnut qu'il se heurtait à une énigme pour le moment insoluble. L'hypothèse la plus vraisemblable, à laquelle il s'arrêta, fut que les crimes devaient avoir été commis par un fou en possession de quelque poison foudroyant.

Les recherches et les travaux auxquels il se livrait n'empêchaient pas le jeune homme de se montrer très assi-

du aux soirées de M. Goodwin. C'était le seul endroit de la ville où il trouvait une atmosphère de bienveillance qui lui rappelât un peu la France.

La fille comme le père le tenait en haute estime et avait pour lui une sincère amitié. S'il restait deux jours de suite sans venir, il recevait de M. Goodwin ou de miss Mary des lettres de reproches charmantes et qui lui ôtaient toute raison de supposer qu'il pût commettre une indiscretion en se rendant presque tous les soirs chez ces braves gens.

Pierre parlait avec enthousiasme de la France et décrivait complaisamment les merveilles de Paris; miss Mary ne manquait jamais de déclarer que quand elle ferait son voyage de noces, elle ne manquerait pas d'aller visiter le vieux continent. Pierre alors se troublait, étrangement ému par le sourire malicieux de la jeune fille.

Parfois M. Goodwin racontait quelques épisodes de son aventureuse existence. Venu très jeune de Londres, il avait coopéré, comme architecte, à l'édification de toutes les villes nouvelles bâties dans l'Ouest depuis une vingtaine d'années.

Au cours de ces voyages, il avait en maintes fois maille à partir avec les cow-boys, les sauvages, les tramps et les bandits de tout genre qui infestent les dernières solitudes du Far-West; mais en toute occasion, sa présence d'esprit et sa jovialité l'avaient tiré d'affaire.

Le docteur Slang assistait souvent à ces réunions familiales—moins fréquemment que Pierre cependant—et il racontait avec beaucoup de verve ses promenades botaniques et géologiques dans les montagnes de l'Arizona, ses explorations dans les cryptes des temples Incas où il avait fait par-

fois d'extraordinaires trouvailles. Il déployait une grande amabilité envers le jeune ingénieur, mais celui-ci, quoiqu'il n'en fit rien paraître, ne pouvait arriver à surmonter la secrète antipathie qu'il ressentait.

Aux yeux de tous ils paraissaient en excellents termes, mais Pierre évitait avec un soin jaloux de fréquenter assidument le docteur et d'en faire son ami. Il montrait à son égard une parfaite courtoisie, mais aussi une grande froideur.

Un soir, chez les Goodwin, Pierre et miss Mary faisaient une partie d'échecs. Le docteur était présent, ses prunelles injectées de bile flamboyaient et tout en paraissant très absorbé par sa conversation avec le vieil architecte, il ne quittait pas du regard les deux jeunes gens. Soit par hasard, soit à dessein il mit sur le tapis la question du mariage. Il déclara que les jeunes filles devaient chercher de bonne heure un époux, que les unions entre jeunes gens étaient les plus heureuses, etc...

—Vous connaissez mon opinion à ce sujet, dit nettement M. Goodwin, ma fille se mariera dans deux ans, si cela lui plaît, mais pas auparavant.

—Pourquoi cela?

—Dans deux ans elle sera majeure, elle pourra faire son choix elle-même; tandis que maintenant, si elle se mariait et qu'elle ne fût pas heureuse, c'est à moi qu'elle s'en prendrait.

—Je comprends. Alors dans deux ans?

—Oui docteur, interrompit malicieusement miss Mary, vous voyez que mes amoureux ont encore le temps d'attendre, puisque mon père, dans sa profonde sagesse, a fixé cette date lointaine.

Tout le monde sourit; le docteur lui-même parut satisfait d'apprendre que miss Mary avait encore devant elle un long délai avant de renoncer aux charmantes prérogatives de la jeune fille.

Ce soir-là il se retira de bonne heure. Quand il fut sorti, M. Goodwin éclata d'un bon rire sonore.

—Vous savez, monsieur Marceaux, dit-il à Pierre, je parle comme cela au docteur, mais je n'attendrais pas deux ans pour donner mon consentement au mariage de Mary, si elle trouvait un fiancé de son goût, n'est-ce pas ma chérie?

Les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent, tous deux avaient sans doute eu la même pensée, car tous deux rougirent, mais M. Goodwin, qui sans doute avait ses raisons, ne les tint pas quittes à si bon compte.

— Par exemple, insista-t-il impitoyablement, si Mary rencontrait un jeune homme dans le genre de... voyons...

Il fit mine de chercher, mais pendant ce temps la jeune fille avait eu le temps de recouvrer sa présence d'esprit.

— Eh bien père, répliqua-t-elle, puisque tu ne trouves pas, mets, par exemple dans le genre de monsieur Marceaux.

—Oh! alors, répliqua le vieillard, je dirais oui tout de suite... et toi?...

—Moi, murmura miss Mary en rougissant de plus belle, je ne sais pas ce que je dirais...

—Mais si le docteur Slang demandait votre main? murmura Pierre avec embarras.

—Je lui répondrais non. Le docteur m'est profondément indifférent.

—Il ne m'est pas indifférent à moi, riposta M. Goodwin d'un ton rude,

c'est peut-être un parfait gentleman, mais il abuse de la permission que je lui ai donnée de venir prendre le thé de temps en temps, je n'aime pas ses manières et je finirai par le lui faire comprendre!

—Mon père, dit la jeune fille, je sais que vous avez pour principe de ne jamais faire de peine à personne, soyez donc indulgent pour ce pauvre docteur, il a une excuse, il veut m'épouser, il m'aime à la folie...

—C'est bon, murmura le vieil architecte, avec humeur, ne parlons plus de ce monsieur, il y a je pense des sujets de conversation plus intéressants.

Cinq minutes plus tard, M. Slang était complètement oublié. Mary et son père riaient aux larmes en écoutant Pierre leur lire des passages d'un roman humoristique qu'il avait apporté à leur intention.

Ce soir-là, on ne se sépara qu'à minuit passé. Pierre revint chez lui dans son auto. Depuis le dernier meurtre commis dans la rue du Général-Grant, l'ingénieur ne se servait jamais le soir d'un autre moyen de locomotion.

Un matin, Pierre rencontra le docteur et, sur les instances de celui-ci, consentit à l'accompagner jusqu'à la maison qu'il occupait à l'entrée de la rue hantée. Comme beaucoup des habitations d'Eldorado, le pavillon du docteur était coulé d'un seul bloc, en ciment armé, d'après les procédés inventés par Edison; il était entouré d'un jardin où poussaient en désordre des cactus épineux et des yuccas à la hampe chargée de grosses fleurs d'un jaune pâle.

—Vous allez voir, dit le docteur tout joyeux de cette visite, un vrai capharnaüm de savant. Comme on a dû vous le dire, j'ai délaissé presque complè-

tement la médecine et je ne m'occupe plus guère que d'histoire naturelle, botanique et géologie surtout.

—Je m'attends à voir un véritable musée, dit poliment l'ingénieur.

—Vous allez en juger.

Le docteur Slang avait ouvert une porte massive et bardée de plaques de tôle. Pierre se trouva dans une vaste pièce éclairée d'étroites fenêtres, et ses regards embrassèrent un amas extraordinaire d'objets disparates entassés pêle-mêle dans un prodigieux désordre.

Il y avait de tout dans cet antre qui tenait de la boutique de bric-à-brac et de l'officine d'apothicaire, jusqu'à un aigle vivant enchaîné par la patte à une des colonnes de soutènement et qui poussait d'aigres piailllements. Des échantillons de minerai et des cailloux étaient amoncelés dans un coin en telle quantité qu'il eût fallu un tombereau pour les enlever; il y avait encore des reptiles empaillés, des insectes et des serpents dans des boîtes, et des paquets d'herbes desséchées, cueillis dans la montagne, et qui répandaient une odeur violemment aromatique. Des planches étaient couvertes de cornues, d'alambics et d'éprouvettes que recouvrait une épaisse couche de poussière. Une table couverte de papiers et de livres occupait le centre de la pièce.

Que n'y avait-il pas dans cet invraisemblable fouillis! Pierre, très amusé, se le demandait. Il vit jusqu'à une cotte de mailles rouillée, un costume complet de scaphandrier, des gants de femme, toute une collection de pipes et même une bassinoire de cuivre rouge.

—Je suis un peu maniaque, avoua le docteur non sans un certain orgueil naïf, je ne me plais qu'ici au

milieu de mes bibelots et de mes livres, c'est là seulement que je suis tranquille et que je peux travailler.

—Vous devez posséder de vastes connaissances, dit Pierre en souriant, j'ai sous les yeux la preuve que vous avez effleuré toutes les branches du savoir humain.

—Effleuré seulement, je poursuis mes études sans méthode et d'une façon un peu capricieuse.

—Vous êtes trop modeste... mais quel est cet appareil, à quoi peut-il bien servir?

Pierre montrait un casque de cuir muni d'une sorte de masque de mica et d'où partaient deux tubes qui allaient aboutir à un ballon de caoutchouc.

A cette question, les prunelles fauves du docteur étincelèrent dans la pénombre comme celles d'un chat.

—C'est tout bonnement, répondit-il, un de ces casques dont se coiffent les pompiers pour pénétrer sans trop de danger au milieu des flammes. Il est resté ici à la suite de l'incendie qui eut lieu à Eldorado l'an dernier, et c'est grâce à cet appareil que j'ai eu le bonheur de sauver deux personnes.

—Tous mes compliments, docteur, je ne connaissais pas ce haut fait, mais je crois que si je voulais connaître l'usage de chacun des objets qui se trouvent ici, je courrais le risque de passer toute une journée chez vous.

La conversation se poursuivit sur ce ton de cordialité pendant une demi-heure environ, puis Pierre se retira. Il fut cérémonieusement reconduit jusqu'à la grille par le docteur. Il s'excusa de n'avoir pas montré à son ami—il insista sur ce mot—les autres pièces de son logis qui étaient, affirma-t-il, encore plus encombrées

et encore plus en désordre que la salle du rez-de-chaussée.

L'ingénieur se retira, assez favorablement impressionné par la visite qu'il venait de faire et se reprochant déjà d'avoir eu d'injustes préventions contre l'original médecin.

Le soir, le hasard voulut qu'ils se retrouvassent à Eldorado-hôtel, dans une des salles de jeu où Pierre était entré par désœuvrement; il aperçut le docteur qui, raide comme un automate, le regard fixe, jetait une à une sur le tapis vert des pièces d'or qu'il tirait comme à regret de sa ceinture de cuir.

Il était si absorbé par le jeu qu'il ne vit pas même l'ingénieur qui le saluait de loin.

Slang perdait. Le rateau impitoyable du croupier raflait successivement toutes ses mises.

À côté de lui, des mineurs jouaient la poudre d'or qu'ils avaient recueillie pendant la semaine dans leurs claims, et qu'un employé armé de petites balances de précision, évaluait et payait à leur valeur exacte en bank-notes et en aigles d'or. Une escouade de policemen, pour la plupart noirs ou mulâtres, et d'une stature athlétique, veillaient au maintien du bon ordre.

D'ailleurs tout se passait bien; les perdants en dépit de leur mine sauvage et de l'arsenal de couteaux et de revolvers qu'ils portaient à la ceinture, se montraient de bonne composition.

C'étaient les gagnants qui faisaient le plus de bruit.

Parmi ces derniers, Pierre remarqua un jeune homme en face duquel se trouvait un monceau d'or et de billets de banque qui allait de minute en minute en s'accroissant.

—Il a une vraie chance, dit quelqu'un, son claim est un des plus riches de la concession, de plus il vient d'hériter de cinq mille dollars, et grâce au jeu il a presque triplé son capital.

—Il y a des gens comme cela, fit mélancoliquement un vieillard qui venait de perdre les quelques dollars dont se composait tout son avoir.

À ce moment, le joueur heureux que la veine avait continué de favoriser, attira à lui une nouvelle masse de bank-notes.

—Et maintenant, en voilà assez! s'écria-t-il triomphalement, j'ai suffisamment gagné, je ne joue plus!

Et au grand mécontentement du croupier il empila négligemment le gain énorme qu'il venait de réaliser dans la poche intérieure de sa veste de cuir. Il exultait, l'orgueil du succès lui montait à la tête, mais ce genre d'ivresse n'était sans doute pas suffisant pour lui.

—Aussi vrai que je me nomme Joë Baker, de Dawson-City! déclara-t-il, en se levant au milieu d'un profond silence, aussi vrai que je vous le dis, j'offre ce soir du champagne à discrétion à tous ceux qui voudront boire à ma santé!

Cette proposition fut accueillie par un triple hurrah, les barmen se hâtèrent d'apporter plusieurs paniers de ce redoutable champagne additionné d'alcool que certains exportateurs fabriquent à l'usage exclusif des Yankees et des Australiens.

Les détonations se succédaient bientôt dans un joyeux crépitement qui faisait songer à un feu de salve. Les coupes étaient aussitôt vidées que remplies, aussitôt remplies que vidées, et les policemen eux-mêmes, gagnés par un enthousiasme conta-

gieux, ne dédaignaient pas de tremper leurs lèvres dans le célèbre vin de France.

Joë Baker de Dawson-City — ainsi qu'il s'était présenté lui-même à l'honorable compagnie — était dans un état d'exaltation qui allait croissant de minute en minute sous l'influence des libations exagérées auxquelles il se livrait. Depuis un moment, il demeurait silencieux, le front crispé, se creusant la cervelle pour découvrir quelque imagination extraordinaire, capable de stupéfier la multitude. Enfin il crut avoir trouvé.

— Gentlemen, déclara-t-il d'une voix vibrante, je parie deux cent dollars que je traverse sur mon tricycle la rue du Général-Grant dans toute sa longueur, avec mes poches pleines de bank-notes, sans être volé et sans apercevoir le moindre fantôme.

— Tu es fou! crièrent plusieurs voix.

— N'y vas pas...

— Il t'arrivera malheur.

— Il est ivre!...

Au milieu du vacarme qu'avait déchainé la singulière proposition de Joë Baker, un des joueurs s'avança.

— Je tiens le pari, dit-il, mais à une condition, c'est que tu éteindras ta lanterne.

Joë parut hésiter.

— Parbleu, fit une voix railleuse que Pierre crut reconnaître pour celle du docteur Slang, avec une lanterne allumée, il n'y a aucun mérite, aucune bravoure, tout le monde en ferait autant.

— Eh bien soit! s'écria Joë, j'irai à tâtons. Je ne suis pas un poltron, j'en serai quitte pour aller plus doucement!

Aucun raisonnement ne put le faire renoncer à son projet. Il se disait avec le vaniteux entêtement propre

aux ivrognes, qu'après un pareil exploit, il passerait pour le plus brave compagnon de la ville d'Eldorado.

Les deux parieurs échangèrent une poignée de main et déposèrent chacun leurs deux cents dollars entre les mains d'un des caissiers de l'hôtel, et tous les témoins de cette scène sortirent en tumulte de la salle de jeu pour assister au départ de l'audacieux qui allait braver dans leur propre domaine les fantômes de la rue hantée.

Pierre, mêlé à la foule dont il n'arrivait pas à se dégager, chercha alors du regard le docteur Slang, mais ne l'apercevant pas, il supposa qu'il était rentré chez lui furieux de ses pertes au jeu.

Cependant on avait fait sortir le tricycle du garage. C'était une robuste machine munie à l'arrière d'une caisse comme certains tri-porteurs, et dont Joë faisait couramment usage pour aller de la mine d'or à la ville d'Eldorado faire ses provisions.

Un grand silence régnait dans le groupe des spectateurs et des curieux, chacun était attentif comme pendant le prologue d'un drame. Joë lui-même semblait avoir perdu beaucoup de son aplomb, pourtant il faisait encore bonne contenance.

Il s'installa sur le siège du tricycle et brandissant un énorme revolver à douze coups:

— Avec cela, ricana-t-il, je ne crains personne, pas plus les fantômes que les bandits! Si tout le monde à Eldorado n'était pas plus poltron que moi, il y a beau temps que les assassins de la rue hantée seraient accrochés à une potence.

Il y eut dans la foule un murmure approbateur.

Il fut décidé qu'une partie des témoins de cette scène accompagne-

raient jusqu'à l'entrée de la rue du Général-Grant le tricycle de Joë qui ferait en sorte d'aller lentement.

Les autres, au nombre desquels se trouvait Pierre, avaient pris place dans des autos et devaient, en faisant un large circuit, aller attendre l'audacieux parieur à l'extrémité opposée de la rue, dans le voisinage de l'usine à gaz.

On vit Joë s'engager dans la terrible venelle.

Le passage était si étroit que pour parvenir à se diriger au milieu des épaisses ténèbres, Joë tâtait les murailles à droite et à gauche, et y prenait, de ses larges mains, un point d'appui tout en faisant avancer sa machine à l'aide des pédales.

— Bonne chance, mon vieux, crièrent quelques voix.

Joë ne répondit pas.

On ne le voyait déjà plus.

On entendit quelque temps le bruit du grelot du tricycle qui allait en diminuant petit à petit, et qui finit par se perdre dans l'éloignement.

À l'autre bout de la rue, le second groupe des témoins attendit plus d'une demi-heure sans rien voir paraître. Les commentaires fâcheux allaient leur train, lorsque le tintement du grelot se fit entendre dans le silence de la nuit.

— Le voilà! s'écria un des mineurs. Il arrive!... Hurrah pour Joë!

— Hurrah pour Joë! répétèrent les autres dans une unanime acclamation.

Au même moment le tricycle émergeait des ténèbres et débouchait en pleine lumière.

Mais comme si Joë cependant penché sur son guindon, n'eût plus été maître de diriger la machine, elle roula pendant quelques instants, en vertu de l'impulsion acquise, et alla buter

contre un mur; en même temps Joë dégringolait à terre, les bras ballants et s'affalait comme une masse inerte contre une borne.

Tous les spectateurs poussèrent un long cri d'horreur.

Le malheureux Joë avait les yeux fixes, le visage bleuâtre et les lèvres presque noires. Dans son dos, un peu au-dessous de l'omoplate gauche, un poignard était enfoncé jusqu'à la garde.

Au milieu du silence et de l'épouvante, le cadavre fut relevé, et l'on constata tout d'abord que la poche intérieure du veston de cuir était vide.

L'assassin s'était emparé de toutes les bank-notes et de tout l'or de sa victime.

Après les premiers moments de stupeur une civière fut improvisée pour transporter le cadavre, et l'on commença à discuter fiévreusement sur la façon extraordinaire dont le crime avait été commis.

— Il y a de la diablerie dans tout cela, disaient les uns, vous avez vu comme ce pauvre Joë tout mort qu'il était, est revenu jusqu'à nous sur son tricycle! C'est effrayant!

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, dit Pierre, que ce dernier crime intriguait profondément; le meurtrier a donné une poussée à la machine et la pente du terrain a fait le reste. Cela prouve une chose, c'est que le misérable ne peut être loin.

— Eh bien? demandèrent plusieurs voix, car l'ingénieur était généralement écouté et respecté.

— Le meurtrier n'a pas eu encore le temps de sortir de la rue du Général-Grant. En la barrant aux deux bouts, il sera pris comme dans une souricière.

Cette idée si simple eut l'approbation de tous. Une dizaine d'hommes demeurèrent postés au bout de la rue maudite, pendant que les autres remontaient en auto pour aller prévenir le groupe installé à l'autre extrémité.

Les sentinelles se relayèrent, jusqu'au lever du soleil, comme Pierre l'avait recommandé.

La rue fut alors minutieusement explorée dans toute sa longueur.

Elle était vide, l'assassin avait disparu sans laisser derrière lui la moindre trace de son passage.

Au grand mécontentement de Gédéon Spardock, l'affaire fit un bruit énorme. Un certain nombre de mineurs épouvantés quittèrent la ville d'Eldorado avec leurs familles. Déjà, dans toute la province du ouveau Mexique, la légende de la ville hantée courait de bouche en bouche, et allait s'enrichissant chaque jour de quelque fait nouveau.

Le milliardaire ne décolérait pas. Il n'ignorait pas qu'il suffit parfois d'une circonstance futile pour décider du succès ou de la ruine d'une entreprise.

Après en avoir conféré avec Pierre, il pensa qu'il fallait avant tout dépouiller le fait même du crime de son caractère surnaturel et merveilleux.

Joë avait été frappé d'un coup de couteau, c'était là un meurtre banal, comme il s'en produit partout, c'était ce qu'il fallait répéter à satiété et faire comprendre à tous.

Pour donner plus de force à cet argument, l'autopsie de la victime eut lieu, et les journaux publièrent le rapport officiel du médecin, attribuant le décès à un coup de couteau dans la région cardiaque qui avait dû déterminer une mort foudroyante.

C'était le docteur Moralès, un vieil officier de santé d'origine espagnole que Pierre connaissait et avec lequel il était en très bons termes, qui avait fait l'autopsie. Il eut la complaisance de répondre à toutes les questions de l'ingénieur et finalement il lui fit une déclaration auquel celui-ci était loin de s'attendre.

—Je puis vous parler franchement monsieur Marceaux, dit le vieux médecin en baissant la voix; le coup de couteau qu'a reçu Joë n'a causé qu'une très légère blessure incapable d'entraîner la mort.

—Mais vous avez déclaré le contraire!

—Sans doute, je ne pouvais pas faire autrement. Je suis médecin des mineurs, et ma situation dépend entièrement de M. Gédéon Spardock. J'ai dit tout ce qu'il a voulu.

—Mais entre nous, demanda Pierre, très intéressé, quelle est la vraie cause du décès.

—Je n'en sais absolument rien, je n'ai pas ici les appareils indispensables pour faire une analyse complète du sang. Pourtant, si j'en juge par l'aspect de la face devenue bleuâtre et par la rapide décomposition des liqueurs organiques, Joë est mort victime de quelque poison foudroyant.

—Et sauf le coup de couteau, le cadavre ne portait aucune trace de blessure?

—Aucune.

—C'est peut-être la lame qui était empoisonnée?

—Non, la plaie offrait un aspect très normal. Croyez-moi, cher monsieur, nous nous heurtons à un mystère qu'on n'éclaircira pas de sitôt.

—Vous avez exposé le fait à quel qu'un de vos confrères?

— J'en ai touché quelques mots au docteur Slang, en qui j'ai toute confiance : il partage ma façon de voir, et il croit que la mort a dû être causée par un poison foudroyant.

Pierre n'avait plus rien à demander à Moralès, il lui promit le secret le plus absolu sur ses confidences et tous deux se séparèrent.

Pierre regagna sa demeure ce soir-là dans un état d'énervement et de colère qui ne lui étaient pas habituels. Il constatait avec dépit, que malgré tous ses efforts, il n'était pas plus avancé qu'au premier jour. Le mystère de la rue hantée gardait toute sa sombre et inexplicable horreur.

CHAPITRE IV

Les préliminaires du bonheur

Pierre n'avait pas renoncé à découvrir les invisibles assassins de la rue du Général-Grant, il continuait son enquête dans le plus grand secret, mais en dépit de toute sa patience, de toute son ingéniosité, les éléments essentiels du problème se dérobaient à toutes ses recherches.

D'après les dires du docteur Slang, Pierre savait qu'une dizaine de personnes se vantaient d'avoir aperçu un fantôme enveloppé d'un drap mortuaire; il se mit à la recherche de ces précieux témoins et les interrogea l'un après l'autre.

Ils racontaient tous les faits de la même façon, et à la grande surprise de Pierre, aucun détail ne variait dans les descriptions que chacun d'eux fit du spectre.

L'apparition était d'une taille gigantesque et enveloppée des pieds à la tête dans une pièce d'étoffe noire. Elle se tenait tapie d'ordinaire dans un angle sombre d'où elle sortait

brusquement en avançant par des enjambées énormes.

Personne d'ailleurs ne pouvait se vanter d'avoir vu ses traits.

Tous ceux qui avaient entrevu la hideuse silhouette s'étaient hâtés de prendre la fuite.

Une autre circonstance attira l'attention de Pierre. C'est toujours lorsqu'ils étaient en état d'ivresse complète ou tout au moins de demi-ébrété que les témoins avaient aperçu le fantôme.

Pierre en tira cette conclusion que le rusé bandit qui jouait le rôle du fantôme choisissait habilement ceux auxquels il se laissait voir. Un ivrogne est peu capable de se défendre; en outre les imaginations échauffées par l'alcool sont portées à exagérer la réalité des faits, et ce résultat était sans doute prévu par l'assassin.

En désespoir de cause, l'ingénieur finit par ne plus s'occuper de la rue hantée, du moins provisoirement.

Gédéon Spardock avait fait venir de Chicago plusieurs habiles détectives et ce fait, annoncé dans les journaux locaux, rendit un peu de calme aux esprits surexcités.

Un mois entier s'écoula sans qu'il se produisît aucun meurtre nouveau dans la rue du Général-Grant.

Avec une ténacité digne d'éloges, Pierre avait de nouveau fait réparer les lanternes des bacs de gaz de la rue maudite, et cette fois les vitres demeurèrent intactes. La ruelle sanglante, brillamment illuminée, perdit de son horreur.

Maintenant beaucoup de gens ne craignaient pas, surtout quand ils étaient en nombre, de s'aventurer dans la rue hantée.

L'opinion générale était que les assassins avaient été effrayés par l'ar-

rivée des détectives et se tenaient tranquilles. D'autres supposaient qu'après tant de meurtres fructueux les bandits se reposaient après fortune faite et se trouvaient sans doute assez riches pour ne pas commettre de nouveaux crimes.

Somme toute, par un singulier revirement de l'opinion, les habitants d'Eldorado s'étaient guéris de leurs terreurs; la confiance et la sécurité renaissaient dans tous les coeurs, à la grande satisfaction de Gédéon Spardock.

La ville d'Eldorado prenait de jour en jour plus d'importance, la ligne de chemin de fer était maintenant complètement terminée, et les trains déversaient chaque jour, dans l'immense hall vitré de la nouvelle gare, des flots d'émigrants, de travailleurs et de spéculateurs accourus de tous les coins de l'univers.

Pierre était accablé de travail mais —il est juste de le reconnaître—Gédéon Spardock avait augmenté ses appointements en conséquence et les avait portés au chiffre de deux mille dollars par mois.

Le jeune homme voyait avec joie grossir le pécule qu'il avait déposé à la banque et qui devait un jour lui assurer une existence indépendante.

Au milieu de toutes ces préoccupations il demeurait assidu aux soirées familiales de la villa Goodwin.

Il n'eût pu maintenant demeurer un seul jour sans voir la belle miss Mary, et il avait quelques raisons de croire que la jeune fille n'était pas insensible à ses soins et à ses attentions.

Depuis longtemps, d'ailleurs, sa résolution était prise; il s'était juré à lui-même d'épouser miss Mary, et il n'attendait plus qu'une occasion favorable pour déclarer ses sentiments.

La jeune fille se rendait parfaitement compte de cette situation et souvent elle prenait un malin plaisir à taquiner Pierre en lui lisant les annonces de mariages dont les journaux américains sont encombrés. Mais au moment de faire sa demande l'ingénieur était repris par sa timidité, et il ne se décidait pas à dire ce qu'il avait sur le coeur.

L'occasion tant cherchée finit pour tant par se présenter.

Un soir, en arrivant à l'heure habituelle, il trouva l'excellent M. Goodwin de fort bonne humeur, Miss Mary paraissait aussi plus gaie que de coutume.

—J'ai une grande nouvelle à vous apprendre, dit-elle après avoir serré la main de Pierre, on m'a demandée en mariage.

Pierre ne put s'empêcher de pâlir.

—Qui donc ? balbutia-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

—Un charmant jeune homme.

—Qui se nomme ?

— Pourquoi voulez-vous que je vous dise son nom ?

—Je vous en prie.

M. Goodwin s'interposa.

—Voyons Mary, fit-il, on taquine pas M. Marceaux, c'est très mal ce que tu fais là, on dirait que tu prends plaisir à le tourmenter.

Puis se tournant vers Pierre, il ajouta :

—Il s'agit du jeune Junius Rappall, le fils du propriétaire de la grande fonderie.

—Il est riche ? demanda Pierre le coeur serré.

—Ce n'est pas un milliardaire, mais il sera un jour à la tête de cinq ou six millions de dollars; sous ce rapport, c'est certainement un excellent parti.

—Certainement, bégaya Pierre d'une voix tremblante.

—Ajoutez, répondit miss Mary à laquelle l'émotion de son adorateur n'avait pas échappé, que M. Junius Rampall est un gentleman accompli, champion de la boxe et de la course à pied, lauréat du collège de Harvard, membre de la société de tempérance: en somme un véritable phénix.

Pierre ne se sentait plus une goutte de sang dans les veines, il voyait tout couler autour de lui, ses plus chères espérances étaient anéanties.

—Et... Et... Vous l'avez accepté? murmura-t-il d'une voix à peine intelligible.

—Mais non! s'écria miss Mary en se levant impétueusement.

Et elle ajouta en souriant:

—Je m'étais promis de taquiner un peu M. Pierre avec cette histoire, mais il a l'air si malheureux que je n'ai pas le courage de pousser la palisanderie jusqu'au bout!

—Rassurez-vous donc. J'ai dit à M. Junius Rampall que j'étais très flattée de sa recherche, très honorée de sa démarche, mais que j'avais pris depuis longtemps des engagements et que mon choix était fait.

—Et ce choix? demanda encore Pierre palpitant d'angoisse.

Cette fois la cruelle miss Mary éclata de rire.

—Vous devez être malade, fit-elle en prenant la main du jeune homme comme pour lui tâter le pouls. Votre pénétration habituelle vous fait défaut. Vous n'avez pas deviné? Eh bien tant pis! Ce n'est pourtant pas moi qui vais me jeter à vos pieds pour vous faire une déclaration!

Pierre n'osait comprendre. Après les affres qu'il venait de traverser il demeurait comme en extase incapable

de prononcer une phrase à peu près sensée.

—Chère Mary... serait-il possible... Ce fut tout ce qu'il put dire.

—Vous croyez donc mon ami, dit tendrement la jeune fille dont la main n'avait pas quitté celle de Pierre, que mon père et moi nous ne nous sommes pas aperçus de votre manège? Vous ne savez pas cacher vos impressions. Rien qu'à voir la façon dont vous me couvez des yeux, tout en faisant mine de regarder d'un autre côté, l'homme le moins observateur verrait que vous êtes amoureux.

—Dès le premier jour où je vous ai vue, je vous ai aimée.

—Vous avez attendu bien tard, fit miss Mary en levant l'index en signe de reproche, et encore — c'est honteux de votre part — c'est moi qui ai été obligé de me déclarer la première.

—Je n'osais pas.

—Vous êtes un poltron.

Pierre était ivre de bonheur, il se sentait léger comme un oiseau. Il couvrait de baisers ardents la main de Mary toute rougissante.

Tout à coup Pierre se leva et, s'avancant vers M. Goodwin qui, le cigare aux dents, avait contemplé cette scène d'un air béat:

—Cher Monsieur, dit-il gravement, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle votre fille.

M. Goodwin serra la main de Pierre et dit simplement:

—Embrassez votre fiancée, monsieur Marceaux.

Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Quand Mary s'arracha à cette éterinte elle était rouge, toute décoiffée.

—Vous abusez, Pierre, murmura-t-elle d'un air de tendre reproche. Vous

m'avez embrassée trop fort. Mes cheveux sont tout en désordre. C'est "improper", un véritable gentleman ne doit pas embrasser ainsi sa fiancée. Comment sera-ce donc quand nous serons mariés?

Pierre ne répondit à ce reproche que par un nouveau baiser auquel Mary se soumit sans faire la moindre réclamation.

M. Goodwin se frottait les mains d'un air de jubilation.

—Maintenant, fit-il, il faut songer aux choses sérieuses. Il s'agit de trinquer à la santé des fiancés. Je ne laisserai pas passer une telle solennité sans déboucher une des bouteilles de vieux bourgogne qui me restent en cave.

Le vieux noir, mandé d'urgence disparut avec une célérité inaccoutumée pour revenir bientôt, portant gravement un flacon emmaillotté de toiles d'araignées et couvert d'une vénérable poussière. Miss Mary disposa elle-même sur le guéridon les fins verres de cristal et les biscuits, pendant que M. Goodwin, avec tout le soin dont il était capable, débouchait lui-même le précieux liquide.

Il venait de remplir les verres, en prenant bien garde de ne pas remuer la bouteille, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit.

Les fiancés échangèrent un regard désappointé.

—Quel peut être ce trouble-fête, grommela Pierre avec mauvaise humeur.

—Il n'y a pas à chercher, répondit miss Mary, c'est le docteur Slang, il n'y a que lui qui soit capable de venir nous déranger à pareille heure.

—Que le diable l'emporte! dit M. Goodwin.

—Il va être furieux, ajouta Pierre.

—Tant pis pour lui. J'ai bien le droit de marier ma fille à ma guise. Mary ne lui a jamais promis qu'elle l'épouserait...

A ce moment même la porte s'ouvrait, et M. Slang faisait son entrée dans le salon en saluant cérémonieusement. Mais dès le seuil il eut l'intuition qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

D'un coup d'oeil il embrassa toute la pièce, il vit la bouteille débouchée, les verres pleins, les physionomies à la fois radieuses et contrariées, et il pressentit une partie de la vérité.

—Je les dérange, songea-t-il, c'est visible, mais tant pis, je resterai le plus tard possible et je finirai bien par deviner ce qui se passe...

Mais M. Goodwin lui épargna la peine de se mettre en frais d'ingéniosité et d'observation. Le loyal vieillard en avait horreur toute espèce de mensonge ou de dissimulation.

—Asseyez-vous, docteur, fit-il, vous allez trinquer avec nous, au bonheur de ma chère Mary...

La face basanée de Slang était devenue littéralement verte, ses lèvres épaisses bleuirent tandis que les prunelles jaunes lançaient un éclair, puis s'éteignaient. Il s'écroula sur un siège, plutôt qu'il ne s'assis, comme un homme frappé en pleine poitrine. Il paraissait en proie au plus atroce désespoir.

—Miss Mary est fiancée? demanda-t-il d'une voix pleine d'amertume, et sans doute que c'est M. Marceaux?...

—Oui, dit M. Goodwin, il n'y a pas une heure que la chose a été décidée.

—Je croyais, reprit Slang avec accablement, que le mariage de Miss Mary ne devait être décidé que beaucoup plus tard.

— Sans doute, répondit froidement la jeune fille, mais il s'est produit des circonstances qui ont décidé mon père à modifier ses projets.

C'est alors que Pierre qui, depuis le commencement de cette scène, observait le docteur avec la plus profonde attention, put se rendre compte de l'incroyable pouvoir de dissimulation que possédait celui-ci.

En quelques instants, son visage crispé par la rage et le désappointement, reprit sa placidité habituelle, ses traits se détendirent, un vague sourire se dessina sur ses lèvres, mais si maître qu'il fût de lui-même, il ne put s'empêcher de jeter à Pierre un regard empreint d'une effroyable expression de haine, un regard tel que Pierre s'en sentit atteint comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique. Pierre comprit qu'il s'était fait un ennemi mortel.

— J'ai toujours eu, dit Slang hypocritement, la plus respectueuse affection pour miss Mary, je fais les vœux les plus sincères pour son bonheur...

La physionomie de M. Goodwin avait complètement perdu l'expression de contrainte et de mauvaise humeur qu'elle avait révélée à l'arrivée du docteur.

— Allons, songeait-il, il a pris la chose mieux que je ne l'aurais cru. Ce n'est pas au fond un mauvais diable!

— Au moins, songeait miss Mary de son côté, j'espère que nous voilà débarrassés pour toujours de ce personnage.

Le reste de la soirée se termina sans incident. A la fin, le docteur avait reconquis toute sa gaieté. Au moment du départ, il assista sans sourciller aux adieux de Pierre et de miss Mary et les vit s'embrasser sans que son visage exprimât la moindre contrariété.

En sortant, il se trouva seul avec l'ingénieur et ils marchèrent quelque temps en silence, l'un près de l'autre.

— M. Marceaux, dit tout à coup Slang d'un ton brusque, vous avez dû être surpris sinon choqué de mon attitude quand je suis rentré.

— Je n'y ai fait aucune attention, fit Pierre d'un ton glacial.

— Si, reprit Slang, avec insistance, je me suis parfaitement rendu compte que je faisais là une sotte figure. J'ai éprouvé en ce moment, la plus amère et la plus sanglante des déconvenues. Je vous l'avoue franchement, j'aimais en secret miss Mary depuis longtemps, je croyais que son mariage n'aurait lieu que dans deux ans; quand j'ai appris que mes plus chers espoirs étaient à vau-l'eau, je n'ai pu cacher ce que je ressentais. Je vous fais toutes mes excuses, si mon attitude a pu avoir quelque chose d'offensant pour vous.

— Vous n'avez aucune excuse à me faire. J'aurais peut-être, à votre place, montré moins de bonne grâce et de résignation.

— Votre main, monsieur l'ingénieur, il n'y a pas à revenir sur les événements accomplis, et j'espère que nous n'en serons pas moins bons amis pour cela.

Slang avait parlé sur un tel ton de cordialité et de franchise, que Pierre ajouta entièrement confiance à ses paroles, et tous deux se séparèrent meilleurs amis, à ce qu'il paraissait, qu'ils ne l'avaient jamais été.

Le jeune homme était d'ailleurs dans une de ces dispositions d'esprit où les gens et les choses apparaissent sous l'angle le plus optimiste. Il en venait presque à prendre en pitié le rival dont il avait triomphé.

Il rentra chez lui dans ce favorable état d'âme et se coucha plus heureux qu'un général qui, le soir d'une grande bataille, se couche victorieux sur un lit d'étendards pris à l'ennemi. Même, en dormant, il souriait encore, comme si le doux visage de miss Mary se fût offert à lui, dans un rêve.

Cependant, grâce au docteur, la nouvelle des fiançailles de miss Mary et du directeur de la société d'éclairage, se répandit dès le lendemain dans toute la ville d'Eldorado avec une surprenante rapidité.

Pierre fut accablé d'un déluge de félicitations plus ou moins sincères ; ceux qui avaient inutilement fait la cour à la jeune fille n'étaient pas les derniers à adresser leurs plus emphatiques souhaits de félicité aux fiancés ; c'est ainsi que miss Mary reçut une lettre fort aimable de l'élégant Junius Rampall, ce phénix des prétendants.

Une approbation plus précieuse vint à Pierre de la part de Gédéon Spardock, qui tint à complimenter des premiers son ingénieur de son heureuse chance et promettant pour cadeau de noce un de ces fabuleux bijoux, comme seuls savent en offrir les milliardaires.

Le jeune ingénieur partagé entre les devoirs de son état, les préparatifs de son mariage et ses visites à miss Mary, menait alors une existence extrêmement active et affairée.

Au milieu de ces multiples préoccupations, il ne songeait plus guère à la rue hantée et il avait remis à plus tard la suite de l'enquête qu'il avait commencée. Il y avait de grandes chances qu'une fois marié, il n'eût ni le loisir, ni l'intention de s'en occuper.

Le hasard voulut que les crimes mystérieux de la rue du Général Grant

fussent brusquement rappelés à son souvenir.

Pierre, à la suite d'une formalité relative à son administration, eut un jour besoin de l'acte de décès de l'ingénieur qui, avant lui, avait rempli les fonctions de directeur de la compagnie du gaz.

Il se rendit à la mairie d'Eldorado, qui fonctionnait déjà régulièrement, bien que les bâtiments où étaient logés les employés n'eussent pas encore de toiture.

Il fut reçu par un affable vieillard, qui était peut-être un des plus anciens habitants de la ville. Il était venu dès les débuts à la suite de Gédéon Spardock, dans les solitudes du Nouveau Mexique ; il avait assisté à la pose solennelle de la première pierre d'Eldorado.

Pierre s'entretint quelque temps avec lui, puis avant de se retirer, il parcourut distraitemment l'acte de décès qui venait de lui être remis.

Mais, brusquement, plein de surprise et d'émotion, il interrompit sa lecture et s'adressant au vieil employé :

— Monsieur Cummins, mon prédécesseur, demanda-t-il, est donc mort d'une apoplexie ? voilà qui est au moins singulier pour un homme âgé seulement de trente-cinq ans.

Le vieillard eut un sourire ambigu.

— Il y a bien des sortes d'apoplexie, fit-il sentencieusement.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'êtes donc pas au courant ?

— Ma foi non.

— Je me l'explique, on a sans doute craint de vous effrayer.

— Je ne comprends pas du tout à quoi vous faites allusion.

— Il vaut mieux, après tout, que vous sachiez la vérité ; votre prédéces-

seur, M. Cummins, a été trouvé mort dans la rue du Général-Grant. Je croyais que vous saviez cela. N'êtes-vous pas venu, il y a quelque temps, examiner les actes de décès de toutes les personnes mystérieusement assassinées?

—C'est juste, dit Pierre rappelant ses souvenirs, mais parmi les autres ce nom ne m'avait pas frappé.

—Je vous souhaite de tout mon coeur d'être plu heureux que M. Cummins,

—Espérons-le. Je vous remercie beaucoup du renseignement...

Quoiqu'il eût affecté de n'attacher aucune importance à ce qu'il venait d'apprendre, Pierre en fut vivement impressionné.

Quoiqu'il ne fût guère superstitieux il ne put s'empêcher de voir là un mauvais présage, ou tout au moins un avertissement de la destinée.

Par une association d'idées toute naturelle, l'histoire de la négresse et du cercueil apparus à une jeune fille de Boston dans un rêve prophétique lui revint en mémoire.

Il rentra chez lui tout pensif, avec la sensation très nette que son bonheur était menacé par d'obscures et malfaisantes puissances.

CHAPITRE V

Les cinq réverbères

A mesure que la date fixée pour son mariage se rapprochait, l'impatience de Pierre allait en augmentant.

Il ne tenait plus en place.

Il comptait les jours comme un prisonnier sur le point de terminer sa peine.

Ses travaux habituels souffraient même de cet état d'énervement et l'anxieuse attente. La présence de sa

chère Mary était devenue aussi indispensable à son existence que l'air respirable, le sommeil ou la nourriture.

A tout instant, il courait jusqu'à la maison de miss Goodwin, l'embrassait en hâte et repartait.

Mary elle-même subissait la contagion de cette délicieuse fièvre des fiançailles qu'ont connue avant leur union tous les époux sincèrement épris.

—S'il me fallait maintenant, ma chère Mary, renoncer à votre amour, répétait-il souvent, j'aimerais mieux cent fois mourir, votre affection m'est plus nécessaire que la vie elle-même.

—Pierre, je vous aime encore mieux que cela!

—Alors, venez m'embrasser comme vous m'aimez...

Et c'étaient des baisers, des caresses folles et des rires éclatants comme un chant triomphal.

Le bon M. Goodwin assistait à ces jeux avec une gravité attendrie. A voir ces heureux enfants, il se sentait rajeuni de quelque vingt ans.

Pourtant, il disait quelquefois, effrayé comme le tyran Polycrate, d'un bonheur dont nulle disgrâce, même légère, ne venait troubler la sérénité:

—Cela va trop bien. C'en est presque inquiétant. Pourvu qu'il ne se produise pas quelque anicroche au dernier moment. Je voudrais presque qu'il m'arrivât quelque ennui, pour faire la part de la guigne.

Mais aucun ennui, aucun malheur ne se produisaient.

Bien au contraire: Pierre avait reçu de M. Gédéon Spardock, à titre de gratification, dix actions d'une nouvelle mine d'or, une vraie fortune, si la mine était riche; de plus, le dernier courrier de France avait apporté le consentement de Mme Marceaux au ma-

riage de son fils, en même temps que sa bénédiction aux fiancés.

Quant à M. Goodwin, toutes les valeurs qu'il possédait étaient en hausse et chaque fois qu'il était venu au salon de jeu de l'Eldorado-hôtel, avec la ferme intention de perdre, il avait gagné la forte somme.

C'était là une chance invraisemblable, inquiétante, mais à la fin, Pierre et M. Goodwin lui-même s'y étaient si bien habitués qu'ils avaient fini par ne plus s'en préoccuper.

Le jeune homme prenait maintenant presque tous ses repas à la table de son futur beau-père, aux côtés de sa chère Mary.

Un soir, après le dîner, comme le vieux noir venait d'enlever la desserte et disposait méthodiquement en face des convives les ustensiles et les ingrédients nécessaires à la confection du grog, Mary dit brusquement à Pierre :

—J'ai regret de vous le dire, mon cher ami, mais décidément vous n'êtes pas sérieux, vous n'avez aucune des qualités de l'homme pratique, et, vraiment, c'est bien imprudent de ma part...

—De quoi faire?

—De confier le soin de mon bonheur à un pareil étourdi.

—Je ne vois pas en quoi j'ai mérité cette virulente sortie.

Mary eut un beau rire sonore qui tinta clair comme un frisson de cristal.

—Mais c'est qu'il est de bonne foi! s'écria-t-elle en se tournant vers son père. Il n'y songe pas! Mais mon pauvre Pierre, et ma dot, vous ne m'avez pas encore demandé à combien elle se monte. J'attendais que vous parliez, mais c'est encore moi qui suis forcée de prendre l'initiative, comme

dans certaine autre occasion que je pourrais vous citer.

Pierre eut un haussement d'épaules magnifique.

—La dot, fit-il, je m'en moque! Je n'en ai pas besoin!... Je gagne assez pour nous deux.

—Possible, fit M. Goodwin d'une voix imposante, mais je ne l'entends pas ainsi. J'ai quatre-vingt mille dollars d'économies; mon gendre en aura la moitié. Je l'ai décidé ainsi. Je ne veux pas que ma fille se marie comme une mendicante, n'est-ce pas Mary!

—Il ne faut pas vous dépouiller pour moi, objecta timidement Pierre, vaincu par le ton et les allures despotiques tout à fait inusitées de sa part que venait de prendre son futur beau-père.

—Je n'ai besoin de rien; tout ce que je désire, c'est de voir heureuse ma chère Mary; ce n'est qu'à son intention que j'ai fait des économies.

Devant d'aussi pressantes instances, Pierre dut céder, mais il en voulait un peu à Mary de ne lui avoir pas dit qu'elle était riche.

—On va me prendre pour un coureur de dot, grommela-t-il, on dira que j'ai fait un mariage d'intérêt...

Il eut peut-être continué à récriminer si Mary ne lui eût fermé la bouche d'un baiser. C'était là un argument sans réplique, un véritable argument "ad hominem", dit jovialement M. Goodwin.

—Voilà donc, ajouta-t-il, la question pécuniaire réglée une fois pour toutes. J'irai après-demain à San Antonio, c'est à la banque de cette ville que se trouvent déposés une partie de mes capitaux.

—Ce voyage n'a rien d'urgent, dit Pierre que cet argent soit entre vos mains ou entre les miennes.

—Pardon, je liens à ce que les choses se passent régulièrement. La veille de la cérémonie, je vous remettrai la somme indiquée dans le contrat.

—Eh bien, s'écria Pierre avec insouciance, faites donc ce que vous voudrez! Je ne dis plus rien.

La ville de San Antonio n'est située qu'à trois heures de chemin de fer d'Eldorado. M. Goodwin pouvait donc effectuer son voyage en une seule journée.

Pour disposer de plus de temps, il prit un des trains du matin; miss Mary qui, pour la circonstance, s'était levée bien avant le jour, était venue accompagner son père à la gare. Ils y retrouvèrent Pierre qui les avait devancés.

M. Goodwin était tout ému à la pensée de quitter sa fille, même pour un jour.

—Je te laisse sous la protection de Pierre dit-il en embrassant la jeune fille une dernière fois. Vous allez passer toute la journée en tête à tête. Soyez sages... Mais, c'est curieux, il me semble que j'entreprends un voyage au long cours. Hein, pourtant si j'allais ne pas revenir?

—Tais-toi père, si tu dis de pareilles choses, nous allons passer tout le temps de ton absence dans une inquiétude mortelle.

—Je plaisante, tu sais bien que depuis des années, il ne s'est pas produit un seul accident grave sur cette ligne.

M. Goodwin n'acheva pas. Déjà le train s'ébranlait, et il s'engouffra bientôt dans le couloir de roches qui avait causé à Pierre une si désagréable impression quand il était arrivé à Eldorado.

Le train avait déjà disparu que les deux jeunes gans demeuraient encore à la même place.

—Il me semble que la journée va me paraître interminable en l'absence de papa, murmura miss Mary.

—Ingrate, fit Pierre en feignant d'être vexé, comme ce que vous dites est flatteur pour moi.

—C'est vrai, répliqua-t-elle avec un sourire plein d'innocente coquetterie, je vous avais oublié, je vous fais mes très humbles excuses.

—Tiens, s'écria Pierre, sautant brusquement d'une idée à l'autre, il m'a semblé apercevoir le docteur Slang à la fenêtre d'un compartiment de seconde.

—Cela n'a rien d'étonnant, il va assez souvent à Rio del Sangre.

—Il a quand même interrompu ses visites. Il a compris qu'il était indésirable.

—Il va sans doute se mettre à la recherche d'une autre héritière...

Tout en causant ainsi à bâtons rompus, les fiancés redescendirent lentement vers le centre de la ville. Là ils se séparèrent; l'ingénieur regagna son usine, Mary alla préparer le déjeuner.

A midi précis, Pierre frappait à la porte du cottage; ce fut Mary elle-même qui vint ouvrir; le couvert était mis dans le petit salon sur une nappe bien blanche. Au centre de la table se dressait un gros bouquet de jasmins, de roses et de mimosas apporté la veille par Pierre. Il eut la sensation égoïste et douce de se trouver chez lui. Mais Mary, comme si elle eût deviné sa pensée:

—Ne dirait-on pas, murmura-t-elle en rougissant un peu, qu'il y a des années que nous sommes mariés?

Et elle tendit craintivement front à l'aimé comme pour lui faire comprendre que l'absence du père leur imposait à tous deux une plus grande réserve.

Pour les deux amoureux la journée passa comme un rêve.

Vers six heures du soir ils se trouvaient dans le maigre jardin qui s'étendait derrière la maison, lorsque le vieux noir remit à Mary un télégramme qu'un des boys attachés au post-office venait d'apporter.

—Purvu, murmura la jeune fille qu'il ne soit rien arrivé à mon père.

Elle ouvrit nerveusement l'enveloppe.

Pierre lut par-dessus son épaule :

“San Antonio, 5 heures.—Ne m'attendez pas ce soir.—Suis obligé pour affaires de passer la nuit à San Antonio.—Serai de retour demain à Eldorado pour le déjeuner. Amitiés.”

M. Goodwin.

—Je respire, s'écria Mary ; en voyant le télégramme, j'avais eu l'appréhension d'un malheur ! Il faut vraiment que la présence de mon père soit indispensable là-bas, pour qu'il se soit décidé à passer une nuit loin de sa maison, et loin de sa fille !

—Peut-être a-t-il jugé plus prudent de ne pas voyager la nuit avec la somme considérable qu'il porte sur lui.

—C'est possible, pourtant je suis encore surprise qu'il se soit résigné à ne rentrer que demain. Ce n'est pas dans ses habitudes, il faut qu'il lui soit arrivé quelqu'ennui, quelqu'accident, que sais-je. Malgré ce télégramme qui devrait me rassurer, je ne puis m'empêcher d'être inquiète ! C'est plus fort que moi.

Pierre se taisait, mais il pensait, au fond, exactement comme la jeune fille ; il connaissait assez M. Goodwin pour savoir qu'il avait fallu une circonstance tout à fait extraordinaire

pour qu'il consentit à passer une nuit entière hors de son logis.

En dépit de tout ce qu'ils se disaient pour se rassurer l'un l'autre, les fiancés se sentaient peu à peu gagnés par la fièvre de l'inquiétude.

Quelle n'eût pas été leur anxiété, s'ils avaient pu pressentir la vérité.

En réalité, M. Goodwin n'avait expédié à sa fille aucun télégramme, il n'avait jamais songé à passer la nuit à San Antonio.

Sa fille et son futur gendre le croyaient installé dans quelque hôtel de la petite ville alors que le train—le dernier train du soir—l'emportait à toute vitesse vers Eldorado.

L'architecte avait réglé ses affaires et diné en compagnie de son ami le banquier Pedrillas, qui l'avait accompagné à la gare.

A cause de la somme considérable qu'il portait serrée dans une grande serviette de peau de crocodile, M. Goodwin avait pris place dans un compartiment de première classe.

Impatient de se retrouver près de sa chère Mary, le vieillard comptait les stations et consultait fréquemment son chronomètre ; mais, comme par un fait exprès, le convoi qui comportait un grand nombre de wagons de marchandises n'avancait qu'avec une désespérante lenteur et s'arrêtait longuement à toutes les gares.

Il n'atteignit Eldorado qu'à minuit et demi avec un retard de vingt-cinq minutes.

La gare était à peu près déserte et M. Goodwin éprouva un désappointement qui se changea bientôt en inquiétude en ne voyant ni Pierre ni Mary, qui auraient dû venir à sa rencontre comme il était convenu.

—Qu'est-ce que cela signifie, murmura-t-il en regardant autour de lui

avec angoisse, ma fille serait-elle malade? Pierre aurait-il été victime d'un accident? Une raison très grave, peut seule les avoir empêchés de venir m'attendre!

En proie à toute sorte de perplexités, le vieillard sortit précipitamment de la gare et il se mit en quête d'un taxi.

Il n'en trouva pas.

Ces véhicules, à cause du mauvais état de la voirie, étaient encore en petit nombre, et le train de minuit—qui était surtout un train de marchandises—n'amenait à Eldorado que de rares voyageurs.

Anxieux et mécontent, M. Goodwin se décida à rentrer à pied. Mais alors il éprouva un grand embarras.

Pour rentrer chez lui, il avait le choix entre deux chemins: le premier, très long, contournait les bâtiments de la banque et des usines en suivant une série d'avenues et de rues encore fréquentées par les ouvriers des équipes de nuit; le second, plus court, passait par la rue du Général Grant.

Après beaucoup d'hésitations, M. Goodwin se décida pour le second. L'impatience où il était de connaître les raisons qui avaient empêché les deux jeunes gens de venir à sa rencontre l'emporta sur la prudence. Puis, depuis qu'elle était brillamment éclairée, la rue hantée avait perdu beaucoup de sa sinistre réputation, justifiant ainsi le mot de ce préfet de police qui affirmait qu'un seul bec de gaz vaut six policemen.

Le vieil architecte était brave. Les épisodes aventureux de son existence errante l'avaient familiarisé avec des périls de tout genre, et il était armé d'un excellent browning.

—Dans un quart d'heure, je serai chez moi, se dit-il, cela est préférable.

Puis, enfin, tous ceux qui ont traversé cette fameuse rue hantée n'en sont pas morts.

Et il s'engagea délibérément dans la sinistre venelle.

A vingt pas de l'entrée, il y avait un bec de gaz qu'il dépassa rassuré par l'éblouissante lumière qui rendait visible les aspérités du pavé raboteux et jusqu'aux taches d'humidité des hautes murailles.

Un peu plus loin, la rue faisait un coude; quand M. Goodwin l'eut franchi, il s'aperçut avec un mécontentement mêlé d'appréhension que, soit hasard, soit malveillance, le second bec de gaz était éteint, pour atteindre le troisième il fallait traverser une large zone de ténèbres.

Il s'arrêta, hésitant, vivement tenté de retourner sur ses pas, mais en regardant derrière lui, il constata avec une véritable épouvante que des mains invisibles avaient éteint le bec de gaz placé près de l'entrée.

Pendant il ne perdit pas sa présence d'esprit.

—Mon salut est du côté de la lumière! réfléchit-il avec cette promptitude que donne parfois l'imminence d'un danger.

Le browning au poing et serrant sous son bras gauche sa précieuse serviette, il courut de toute sa vitesse vers le troisième bec de gaz et il traversa sans encombre la zone de ténèbres qui l'en séparait.

Mais quand il y fut parvenu, il vit avec un désespoir et une terreur innarrables, que le quatrième et le cinquième bec avaient été soufflés.

Le visage baigné d'une sueur froide, il s'arrêta et demeura appuyé à la colonne de fonte du dernier bec qui fût encore allumé et qui occupait à peu près le milieu de la rue.

Jamais il n'avait eu si peur, il aurait été certainement beaucoup moins ému s'il s'était trouvé en face d'une douzaine de bandits armés jusqu'aux dents.

Les hautes murailles de brique lui paraissaient couvertes d'une rosée sanglante, et dans l'ombre qui s'étendait à droite et à gauche au delà de l'îlot lumineux dont il occupait le centre, il croyait voir s'agiter des formes monstrueuses, des êtres de cauchemar prêts à s'élancer sur lui quand il serait submergé par la marée montante des ténèbres.

Et il se cramponnait à la colonne de fonte du lampadaire, comme pour empêcher qu'on ne vint éteindre cette dernière lueur qui était sa suprême espérance.

Mais tout à coup, comme en réponse à la phrase qu'il venait de prononcer, il entendit une sorte de sifflement, et la flamme suprême s'éteignit, sombra dans l'océan opaque des ténèbres.

A demi-fou d'épouvante, M. Goodwin, se mit à courir droit devant lui, se cognant aux murs et aux bornes de pierre.

Il eût voulu orler au secours, mais aucun son ne sortait de sa gorge contractée par la peur. A peine pouvait-il émettre de vagues hurlements qui ne ressemblaient à aucune parole humaine.

Il fit ainsi une trentaine de pas, mais il fut bientôt forcé de ralentir sa course; il était haletant, essoufflé, complètement à bout de forces. Puis ses tempes battaient, un douloureux vertige l'envahissait.

Le portefeuille et le browning s'échappèrent en même temps de ses mains défaillantes.

—Mary!... Pauvre Mary! bégaya-t-il en portant la main à son front.

Et il tournoya deux ou trois fois sur lui-même et s'abattit comme une masse.

.

Le jour venait à peine de se lever et Mary reposait encore, plongée dans les limbes de ce demi-sommeil qui précède le réveil, lorsqu'il lui sembla entendre, tout près d'elle, la clameur confuse d'une multitude.

Elle ouvrit les yeux et, tout à fait réveillée, distingua plus nettement le bruit d'une foule de voix; on semblait discuter avec précaution et le bourdonnement des paroles se fondait en une rumeur assourdie comme un murmure d'eau courante.

Très étonnée, vaguement alarmée aussi, elle revêtit en hâte une robe d'intérieur, ouvrit la fenêtre, repoussa les lourds volets de tôle, et regarda.

Elle ne vit d'abord qu'une foule innombrable de travailleurs qui se bousculaient dans l'immense avenue, leurs visages exprimaient une profonde consternation.

Mais à sa vue une clameur déchirante était montée de la foule.

C'est seulement alors que Mary aperçut, en face de la porte, le cadavre étendu sur un brancard que portaient deux robustes compagnons.

Dans le désarroi qui avait suivi la découverte du corps, on n'avait même pas songé à le recouvrir d'une draperie quelconque pour le dérober aux regards.

Quand, à la vue de Mary, un des porteurs voulut couvrir le cadavre de son manteau il était trop tard. La jeune fille avait eu le temps de reconnaître son père, dont le visage bleui et tuméfié reflétait une surhumaine horreur.

Frappée au coeur, Mary poussa un faible gémissement et s'évanouit.

C'étaient des ouvriers qui, en se rendant au travail, avaient trouvé le corps de M. Goodwin. On constata qu'il avait encore son chronomètre, son portemonnaie et son browning, tombé à quelques pas de lui, et encore tout chargé; mais la serviette de peau de crocodile qui contenait la dot de Mary avait disparu.

CHAPITRE VI

Les deux fantômes

Trois semaines s'étaient écoulées depuis le crime qui, une fois encore, venait de terrifier la ville d'Eldorado. La terreur régnait, les habitants ne se risquaient plus à sortir qu'en nombre et bien armés et un grand nombre de familles étaient parties, à la grande colère de Gédéon Spardock.

Une enquête avait été faite sous la direction de Pierre Marceaux lui-même, et avec le concours des plus habiles détectives; mais en dépit de la prime de vingt mille dollars promise par le milliardaire à qui découvrirait les meurtriers, aucune piste sérieuse n'avait été relevée.

Vainement on avait essayé de retrouver l'expéditeur de la dépêche adressée à miss Mary pour l'empêcher d'aller au-devant de son père.

Les soupçons de Pierre s'étaient un instant portés sur le docteur Slang qui avait pris le train en même temps que M. Goodwin, le matin du crime, mais il fut prouvé que le docteur n'avait pas été plus loin que la station de Rio del Sangre et qu'il était de retour à Eldorado dès neuf heures du soir.

Le mystère demeurait entier et d'autant plus angoissant que les cinq becs de gaz de la rue hantée n'ayant pas été brisés et personne ne sachant

qu'ils avaient été éteints, il était impossible de s'expliquer qu'un pareil crime eût pu avoir lieu en pleine lumière.

L'autopsie, très sérieusement faite cette fois, avait révélé un empoisonnement du sang. Il fallait donc en revenir à l'hypothèse d'un assassin en possession d'un poison foudroyant.

A la suite du terrible événement, miss Mary s'était alitée. Pierre l'avait soignée avec dévouement et avait passé plusieurs nuits à son chevet.

Mais au grand chagrin du jeune homme, Mary, à peine remise, lui avait rendu sa bague de fiançailles.

—Je suis ruinée, lui avait-elle dit, je suis trop pauvre maintenant pour me marier. D'ailleurs, j'ai tellement souffert, mon chagrin a été si profond que je m'en ressentirai toujours. Je ne me sens plus capable de faire le bonheur d'un époux.

Tous les raisonnements, toutes les supplications avaient été inutiles. L'orpheline était demeurée inébranlable dans sa résolution.

—Mais qu'allez-vous devenir, ma pauvre amie? lui demanda un jour Pierre que cette terrible épreuve semblait avoir vieilli de dix ans.

—Je n'en sais rien, je vais écrire pour trouver un emploi de dactylographe ou de caissière.

—Pourquoi ne vous adressez-vous pas à M. Spardock?

—Non, je veux quitter Eldorado qui me rappelle de trop doux et de trop affectueux souvenirs.

Pierre se retira désespéré, et sitôt qu'il fut parti, Mary se mit en devoir de rédiger une annonce qu'elle voulait faire insérer dans les journaux de Boston et de la Nouvelle-Orléans.

Cette tâche l'occupa une grande partie de l'après-midi; elle venait de

cacheter la dernière de ses lettres, lorsque le vieux domestique noir lui apporta un télégramme.

Elle le décacheta avec indifférence. Elle ne croyait pas que son malheur pût être encore augmenté, et elle n'attendait aucune heureuse nouvelle.

Pourtant, une certaine émotion se peignit sur son beau visage pâli par la souffrance, quand elle lut ces quelques lignes signées de Pierre Marceaux :

“Chère Amie,

“Faites-moi la grâce de ne prendre aucune résolution d'ici quelques jours. Je pars en voyage, ne décidez rien avant mon retour. Je suis peut-être à la veille de découvrir le meurtrier de votre père et de vous rendre votre fortune.”

Mary demeura longtemps pensive, mais, finalement, elle jeta ses lettres dans un tiroir au lieu de les faire porter au Post-Office. Pour que Pierre lui parlât ainsi, il devait avoir trouvé de sérieux indices. Elle attendrait.

Pierre, en revenant de chez Mary, était retourné à l'usine à gaz où sa besogne quotidienne avait, ces derniers temps, subi un énorme retard.

Il avait laissé s'accumuler sur son bureau épures et dossiers ; il fallait maintenant réparer le temps perdu.

Malgré le chagrin et le découragement qui l'accablaient, il se mit au travail, remplissant sa tâche, machinalement et pour ainsi dire par habitude.

Mais, tout à coup, son attention se porta sur un grand cahier relié qu'il n'avait encore jamais vu, et dont la couverture portait en grosses lettres : “Fuites et déperditions”.

Il le feuilleta, avec un intérêt tout professionnel d'abord, puis avec une surprise croissante.

Il sonna un des employés principaux.

—Asseyez-vous ici, monsieur Holler, lui dit Pierre; comment se fait-il que nous ayons dans une seule journée une déperdition de cinq cents mètres cubes?

—Cela arrive de temps en temps, répondit l'employé, et cela depuis que la compagnie existe. Nous sommes parfois trois semaines, un mois, sans constater aucune perte de gaz, puis, brusquement, c'est une déperdition de quatre ou cinq cents mètres, quelquefois plus, jamais moins.

—A quoi attribuez-vous cela

—Je n'en sais rien, les compteurs et le tuyautage sont tout neufs, en parfait état. Il faudrait admettre, ce qui arrive souvent, qu'un voleur de gaz a branché directement un tuyau sur une des grosses conduites pour s'éclairer sans bourse délier.

—Voilà qui n'explique rien; pour-quoi le voleur de gaz resterait-il des semaines et des mois sans faire usage de son branchement?

—C'est juste, regardez la date: le dix-huit, cinq cents mètres.

Pierre tressaillit.

C'était dans la nuit du dix-huit que M. Goodwin avait été assassiné. Une clarté soudaine se faisait dans son esprit.

—Donnez-moi ce cahier, dit-il févreusement.

Il se souvenait que c'était un vingt — le vingt mai — que Joë le mineur avait été trouvé mort sur son tricycle.

Le vingt mai, le cahier, dressé d'après les indications du compteur central de l'usine, accusait une déperdition de quatre cents mètres cubes.

A chaque assassinat correspondait une fuite de gaz plus ou moins considérable.

Pierre se rappela, en même temps, qu'aucun meurtre n'avait été commis que dans les ténèbres, sauf peut-être celui de M. Goodwin.

Pour le moment, il en savait assez.

Sans plus s'occuper de l'employé qui le considérait avec stupeur, il s'empara du cahier des Fuites et Déperditions, et s'élança hors de l'usine.

Dix minutes après, il entra en coup de vent dans le cabinet de travail de M. Gédéon Spardock.

Tous deux eurent ensemble une longue et mystérieuse conférence; c'est en quittant le milliardaire que Pierre avait envoyé un télégramme à miss Mary.

Deux heures plus tard, l'ingénieur prenait ostensiblement le train pour la Nouvelle-Orléans, en annonçant aux personnes de sa connaissance qu'il serait absent une semaine ou deux; c'était M. Spardock qui l'avait chargé d'une importante acquisition de matériel pour les mines.

Ce déplacement parut à tout le monde très normal, et personne ne songea à épiloguer à ce sujet. D'ailleurs, un autre événement local ne tarda pas à fournir une abondante pâture aux commérages.

Un riche Belge, nommé Maës, fit son apparition dans la ville le lendemain même du départ de Pierre, et par ses façons originales, accapara bientôt l'attention des oisifs.

Il était descendu à l'Eldorado-hôtel qu'il ne tarda pas à mettre en révolution. La face souriante et encadrée de favoris rouges, la bedaine proéminente, M. Maës, toujours flanqué d'une sacoche pleine de bank notes, paraissait le plus prodigue des hommes. Il

se plaignait sans cesse de la cuisine de l'hôtel et réclamait les vins les plus chers et les meilleurs; chaque soir, il jouait gros jeu et perdait avec une désinvolture superbe. Les enfants et les mendiants le suivaient par les rues pour profiter des royales aumônes qu'il leur jetait insoucieusement.

On se renseigna près de Gédéon Spardock, et l'on apprit que M. Maës, plusieurs fois millionnaire, était venu à Eldorado pour acheter des terrains miniers et, dès lors, il bénéficia dans toute la ville d'une immense popularité.

S'il y eût eu des élections à cette époque, et qu'il eût été agréable au Belge d'être membre du Congrès, nul doute qu'il n'eût été élu à une immense majorité.

Pour ne pas mettre en fuite un si généreux client, un mot d'ordre avait été donné à tous les habitués de l'hôtel; il avait été convenu qu'on ne parlerait pas à M. Maës des crimes dont la rue avait été le théâtre.

Mais il y a toujours des indiscrets; oubliant la consigne donnée, quelqu'un mit le Belge au courant des mystérieux assassinats.

Bien loin d'être effrayé, il déclara que de pareils contes ne tenaient pas debout et qu'en Europe, le mystère de la rue du Général-Grant serait éclairé en moins de vingt-quatre heures par le plus ignare des policiers.

Un soir qu'il avait bu quelques coupes de champagne de plus que de coutume, il annonça fièrement qu'il allait, lui, de ce pas et sans quitter sa précieuse sacoche, faire un tour de promenade dans la rue du Général-Grant.

Le docteur Slang, qui se trouvait au bar suivant son habitude, essaya vainement de le chapitrer, et se retira

presque fâché contre l'imprudent millionnaire. Après le docteur, d'autres essayèrent vainement de le retenir.

Rien ne put modifier la résolution de cet entêté qui courait de gaieté de coeur à une mort certaine.

Un peu avant minuit, au milieu de la consternation générale, il prit sa canne et sorti en sifflant, suivi de loin, par quelques-uns des habitués.

Ils le virent disparaître dans la ruelle maudite dont les cinq réverbères—circonstance qu'on ne s'expliqua que plus tard—n'avaient pas été allumés depuis plusieurs jours.

Dès qu'il fut bien sûr qu'on ne pourrait plus le voir, le prétendu Belge, se dissimula dans une encoignure, se débarrassa d'un tour de main de ses favoris, de sa bedaine et de sa perruque, puis il se coiffa d'une sorte de casque qu'il tira de sa sacoche et se drapa dans une grande pièce d'étoffe noire qui, l'instant d'auparavant, lui constituait un ventre postiche.

Pour toute arme, il tenait à la main, une de ces courtes massues de baleine, terminées par deux boules de plomb dont se servent les policemen.

Ces dispositions prises, il demeura immobile et attendit.

Dix minutes s'écoulèrent, personne ne venait.

Alors le fantôme se laissa tomber à terre tout de son long en faisant le plus de bruit possible, puis, se relevant d'un bond, alla reprendre sa place.

Ce stratagème eut un résultat immédiat, des pas précautionneux frôlèrent le pavé de la rue et un autre fantôme exactement pareil au premier se silhouetta confusément dans l'opacité des ténèbres.

Alors le prétendu M. Maës sortit de sa cachette et s'avança lentement.

Le fantôme étendit de grands bras, M. Maës en fit autant; il abaissa les bras, M. Maës baissa les siens, tout en continuant de marcher vers son adversaire dont il entendait les dents claquer de terreur sous son linceul.

Au bout de quelques minutes de cette effrayante pantomime, le faux M. Maës l'emporta.

L'autre fantôme battait maintenant en retraite, mais à reculons, avec la même lenteur solennelle et lugubre.

Il allait atteindre la porte du jardin du docteur Slang, lorsqu'un coup de sifflet retentit, des lampes électriques s'allumèrent, montrant une douzaine de robustes policemen qui avaient sauté sur le fantôme, et le dépouillaient rudement de son suaire et de son masque.

Mais tous demeurèrent béants de surprise en reconnaissant M. Slang.

A ce moment, le faux Belge qui s'était rapidement débarrassé de ses accessoires macabres apparut, montrant la physionomie radieuse de l'ingénieur Pierre Marceaux.

—Liez solidement ce coquin! cria-t-il aux policemen, mais surtout que personne ne pénètre dans la rue avant demain: il y a danger de mort.

Le bruit de l'arrestation s'était promptement répandu. Slang fut conduit à la prison au milieu d'une foule hurlante qui l'accablait de coups et d'injures.

En présence des habitués de l'Eldorado-hôtel au nombre desquels se trouvait ce soir-là, Gédéon Spardock, Pierre expliqua le procédé ingénieux qu'avait mis en usage pendant si longtemps l'assassin.

Sur la conduite principale de gaz qui suivait le parcours de la rue du Général-Grant, il avait pratiqué plusieurs dérivations.

Quand il voulait tuer quelqu'un, il ouvrait en même temps tous ses robinets, et l'atmosphère se trouvait instantanément saturée de ce terrible gaz, l'oxyde de carbone, qui est mortel à la proportion de moins d'un millième. Le masque muni d'un tube à oxygène lui permettait de circuler impunément dans le milieu mortel et d'aller recueillir l'argent des victimes.

Les robinets une fois fermés, l'air se renouvelait lentement pendant la nuit.

L'assassin avait d'autant moins de risques à courir, que l'oxyde de carbone est sans odeur, il devait seulement se défier des lumières pour ne pas provoquer d'explosion, et c'est pourquoi, il n'opérait jamais qu'en pleines ténèbres.

Slang était tombé dans le piège que Pierre lui avait tendu en se déguisant en Belge millionnaire, et l'apparition d'un fantôme, pareil à lui-même, l'avait privé de tous ses moyens défensifs: Il avait été victime de l'épouvan-

tail dont il s'était tant de fois servi envers les autres.

Le drap noir qui cachait le masque était en même temps un thème comode pour les légendes effrayantes que Slang était des premiers à mettre en circulation, en faisant mine d'être lui-même très effrayé.

Plus tard, en repavant la ruelle, on découvrit les cinq robinets de cuivre obéissant à une seule commande, qui donnaient accès au gaz vénéneux.

En perquisitionnant chez Slang, on trouva une somme considérable. La dot de Mary se trouvait encore intacte dans la serviette de peau de crocodile volée à M. Goodwin.

Trois mois après, Pierre épousa miss Mary qu'il emmena en France pour lui faire oublier ces sanglants événements. Quand à Slang, il ne fut même pas jugé. La population enfonça les portes de sa prison et, en vertu de la loi de Lynch, il fut pendu sans autre forme de procès, à l'un des becs de gaz de la rue du Général-Grant.

FIN

DANS NOTRE NUMERO DE SEPTEMBRE NOUS
PUBLIERONS UN ROMAN COMPLET

qui aura pour titre :

“UN COEUR FAROUCHE”

par JEAN DE KERLECO

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO

UN DRAME AU THEATRE

Une danseuse, en exécutant une danse hawaïenne, revêtue d'une jupe en brins, se rapproche en pirouettant d'un feu de gaz et est brûlée vive, avant que son partenaire eût pu la sauver.

Le rideau venait de tomber sur le troisième acte d'une "Nuit à Honolulu". Les spectateurs qui comblaient la salle ovationnèrent les artistes. Tous s'accordaient à dire que jamais, depuis des années, une pièce féérique n'avait été aussi bien rendue. Le dernier acte promettait même d'être plus brillant encore.

La toile était tombée au moment où "Kalama", la fille hawaïenne aux yeux noirs, se retirait des bras de son amoureux en disant: "Quoiqu'il m'arrive, je t'aimerai jusqu'à la mort!", et elle s'était approchée du volcan Kilauea pour oublier son chagrin dans ses flammes, l'amoureux avait répondu: "Qui que tu ne sois, ma bien-aimée, je te sauverai ou je brûlerai avec toi!"

Nul doute qu'ils allaient assister dans quelques instants à une scène d'amour de tout premier ordre, où la femme, se croyant abandonnée allait se jeter dans les flammes du volcan ou tenter de le faire pour être sauvée par

le jeune homme, soudainement épris de ses charmes exotiques.

Mais, tout à coup, un cri qui n'avait rien d'humain, parti de la scène, retentit dans toute la salle qu'elle fit frissonner d'horreur. Que venait-il de se passer? Bientôt, on distingua des sons plus perceptibles, et parmi ceux-là, le nom de l'artiste, tout à l'heure en scène: "Lester! Au secours, Lester!"

Les cris s'assourdirent quelque temps, puis une colonne de fumée se glissa sous la toile et se dispersa au-dessus de l'orchestre. Une panique allait se produire quand une main fiévreuse écarta le rideau. Lester Smith, l'artiste qui jouait tout à l'heure le rôle de l'amoureux apparut et expliqua dans les sanglots que sa partenaire venait d'être cruellement brûlée et que sa vie était en danger.

Il fut impossible à la foule d'en savoir davantage et la soirée s'arrêta là. Comment se déroula cette affreuse tragédie, dans les coulisses? Voilà ce qu'a raconté dans la suite la femme de chambre de cette actrice, nommée Anne Carpentier.

Sitôt le rideau baissé, Anne courut à sa loge pour retoucher sa toilette, une simple jupe flottante en brins ou en paille. Comme la fournaise du thé-



âtre ne chauffait pas, elle fit allumer un petit poêle à gaz qui se trouvait dans un coin de la loge.

Toute heureuse du succès qu'elle avait remporté aux deux premiers actes, elle fit dans la pièce une pirouette folle. Le gaz, comme attisé par le coup de vent, flamba. "Prenez garde, dit la femme de chambre, votre robe de paille pourrait vite prendre en feu!"

Une minute passa. Elle se retourna sur elle-même et cria: "Vous aviez raison, on dirait que ma robe brûle."

Une langue de feu bleu avait touché le tutu de paille et bientôt de petites flammes gagnèrent sa ceinture.

"Ne bougez pas, lui dit la femme de chambre, ne bougez pas"

Et courant dans la pièce voisine, elle en rapporta une grande serviette de bain qu'elle jeta sur sa maîtresse. Mais les flammes montaient toujours et gagnaient rapidement ses bras et sa poitrine. La douleur surrexaltant ses nerfs, elle bondit de sa loge et se mit à courir dans les couloirs. Le vent qui entra par la porte d'arrière, laissée ouverte, attisa davantage les flammes.

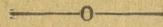
A ce moment, son amoureux, Lester attiré par ses cris, l'aperçut. Il s'élança sur elle et l'étreignit dans ses bras pour étouffer le feu qui la dévorait. Sa chemise prit feu à son tour; ses mains étaient noires et sa figure. Mais peu lui importait. Il voulait lutter jusqu'à la mort contre le pire des éléments. Là, les machinistes recouvrirent leur sang-froid et rapportèrent des couvertures qu'ils jetèrent sur la malheureuse. Ils l'enroulèrent dedans et la sauvèrent ainsi. Le feu s'éteignit et la danseuse tomba sans connaissance.

Un médecin arriva et fit transporter immédiatement la victime à l'hôpital,

escortée par son partenaire. "Je vais mourir," lui dit-elle, comme la voiture approchait de l'hôpital.

Mais Lester ne pouvait pas le croire. Il l'endormit de paroles consolatrice et retourna chez lui en proie au plus profond désespoir.

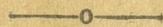
Quand, le lendemain, de bonne heure, il se présenta à l'hôpital pour prendre des nouvelles de son amie, le médecin en chef lui apprit avec beaucoup de ménagements que Anne avait passé dans la nuit.



LE NORMAND

Détaché d'un article de M. Louis Madelin, dans le "Salut public" de Lyon:

"Peu de provinces me séduisent plus que la Normandie précisément parce que je suis provincialiste" et que, comme notre Lorraine, la province entière a conscience de sa solidarité. En vain on a créé des départements. Les "départements" normands n'existent guère. De Caen à Evreux et du Havre à Alençon, règne l'esprit normand. Issus lointainement des "Vikings" venus du Nord, que les Normands en gardent le pur type! Mon maître Albert Sorel avec sa forte et haute taille, ses yeux clairs et sa moustache ardente en était un — et Flaubert, et bien d'autres. Le type est si fort qu'il subsiste au Canada où il m'est arrivé de "deviner" le Normand à l'origine de telle famille qui m'hébergeait, et de tomber juste."



Lorsque, dans un gouvernement, en parlant de la chose publique, chacun dit: "Que m'importe?" la chose publique est perdue.

Les horreurs de la prochaine guerre

S'il faut en croire les chimistes experts, qui se sont occupés à des expériences multiples depuis la fin de la guerre, le prochain conflit qui se produira dans le monde sera le plus terrible holocauste qui se soit jamais vu.

Il est connu que des experts se sont employés depuis la fin des hostilités en Europe à expérimenter des drogues, des gaz, des poisons et des engins de guerre de toute espèce dans l'air, aussi bien que sur mer et sur terre et on en conclut que la prochaine guerre lorsqu'elle se produira, sera si destructrice pour l'esprit et pour le corps que bien peu des combattants y survivront. Les gaz, les vapeurs, les liquides empoisonnés, asphyxiants ou inflammés, lancés à une altitude considérable et semant par conséquent la mort à des milles de distance, par la contamination de l'atmosphère, seront les principaux moyens de destruction dont se serviront les nations soi-disant chrétiennes lorsqu'elles entreprendront de s'entre-déchirer de nouveau. Avec ces agents de destruction terrifiants, il deviendra extrêmement facile de faire mourir des milliers d'hommes, incapables de se soustraire à l'atteinte mortelle d'une pluie de feu, dont on aura bientôt fait d'affliger toute une région.

Les experts croient même que la prochaine guerre commencera sans aucune déclaration de guerre de la part de l'un ou l'autre des pays en conflit. La nouvelle de son déclenchement sera une longue liste, non pas de noms de tués et de blessés, mais de villes et

de villages détruits ou brûlés. Les experts anglais croient que la première attaque viendra de l'air, accompagnée de gaz empoisonnés qui sèmeront la mort de part et d'autre, et les capitales des pays en guerre seront naturellement choisies de préférence par les ennemis pour l'exécution de ces attaques.

Et ce premier moyen épouvantable auquel on aura recours pour se détruire mutuellement, ne sera que le préliminaire des offensives qui se feront dans l'air, et sous terre, et sur mer, avec les engrais guerriers sans nombre que l'on s'emploie à inventer et à perfectionner depuis la conclusion de ce que l'on est convenu d'appeler la paix.

Quand le prochain conflit éclatera, on ne verra pas la marche des armées rivales en territoire ennemi, comme l'Allemagne l'a fait en 1914. Les troupes seront placées dans des avions monstres et transportées en quelques heures sur les points les plus avantageux du territoire convoité. Sous la protection de murailles de fumée, les hommes pourront prendre place dans des chars d'assaut géant, qui ont déjà un fait accompli, et qui rampant le long des lits des rivières, surgiront subitement en face des villes ennemies pour y lancer des bombes remplies de gaz empoisonnés ou inflammés et toutes sortes d'autres projectiles qui porteront la mort dans tous les foyers où tout le monde dormira paisiblement. Il deviendra futile de faire des retranchements comme ceux

que l'on a vus pendant la dernière guerre, disent les experts, car les explosifs formidables dont disposeront les ennemis pourront détruire et lancer en atômes dans les airs tout un bataillon ainsi caché sous terre, par la simple pression d'un bouton ou un simple avertissement par téléphone.

Les uniformes des soldats seront aussi entièrement changés. Les hommes porteront d'énormes boucliers qui les protégeront des pieds à la tête contre les balles et des masques pour détourner les effets des gaz empoisonnés.

Beaucoup d'experts sont d'avis qu'avec des combattants ainsi armés, la prochaine guerre ne saurait durer plus qu'une semaine ou deux. Une ou deux explosions formidables, disent-ils, et tout sera fini.

* * *

Ces fameux experts sont tous les mêmes! Les plus savants stratégestes français, entre autres le lieutenant-colonel Rousset, écrivaient avant 1914 qu'avec les instruments de destruction dont disposaient les peuples, la prochaine guerre ne pourrait durer plus que quelques semaines. Et cependant, nous en avons attendu la fin pendant quatre années et demie!

—o—

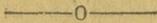
LA MENAGERIE DU SULTAN ABDUL-HAMID

Un des hommes qui ont le plus regretté le régime d'Abdoul-Hamid est certainement le docteur Heinrich Schoefer, qui tenait à Yldiz Kiosk l'emploi de vétérinaire. C'est aussi un des hommes qui l'ont le mieux connu, car ses fonctions l'amenaient à le voir

tous les jours. On sait, en effet, que le Sultan détrôné entretenait une ménagerie, et qu'il s'en occupait avec une sollicitude qu'auraient pu envier beaucoup de ses sujets. On y voyait huit lions, dix tigres, quatre hyènes, quarante singes, huit muscs, deux orangs-outaïngs, six cents daims, soixante rennes, quarante loups, quatre bouquetins, deux girafes, huit loutres, cent soixante buffles, deux cents serpents et quatre cents autres animaux sauvages. Mais la faune domestique n'était pas moins variée et le sultan, qui aimait toujours la vie intime, lui accordait toutes ses préférences. Les étables abritaient quarante taureaux et quatre cents vaches des plus belles espèces. Les écuries contenaient trois mille cinq cents chevaux, dix-huit zèbres, deux cents mules égyptiennes et quatre-vingts chameaux qu'il prêtait chaque année à la caravane de la Mecque: on le tenait informé de leur santé et de leurs performances. Il nourrissait quinze cents chats, dont deux cents angoras, et douze persans, les plus beaux du monde. Il élevait par centaines des lièvres et des lapins. Ces lapins et ces chats faisaient le désespoir des hauts fonctionnaires qu'il récompensait en leur donnant des petits pour leurs propres enfants. Les pachas se sentaient un peu ridicules quand ils sortaient de Yldiz avec une de ces bêtes cachée sous leur manteau. Ils l'eussent volontiers jetée dans le Bosphore; mais, la police ayant des yeux partout, le crime eût été vite connu. D'ailleurs, Abdul-Hamid se souvenait de ses bienfaits et ne manquait jamais d'en demander des nouvelles: "Combien ma chatte vous a-t-elle donné de petits? De quelle couleur sont-ils? Vous me les apporterez pour que je les voie."

Dans ses volières, le sultan avait deux cents flamants, cinquante geais, cinquante cygnes, trente pélicans, six cents poules, cent faisans, six mille pigeons, cent cinquante canaries et deux cents perroquets si parfaitement instruits que l'un d'eux savait par cœur toute la partition du "Trouvère". Quant aux chiens, il n'eût jamais permis qu'on fit mourir de faim, dans un îlot désert, ceux de Constantinople.

On le voit, la Nouvelle Turquie a changé bien des choses; le pittoresque à coup sûr y perdra si du moins le régime politique s'améliore.



LES MANGEURS DE LIVRES

Lorsque l'on veut caractériser le puissant intérêt que présente un livre à la lecture, on dit volontiers:

—Je ne l'ai pas lu, je l'ai dévoré!

Il n'est pas venu à notre connaissance scientifique que ce cas de "bibliophagie" se soit produit dans la réalité des choses. Mais, ce que les humains ne peuvent pas faire, les insectes, les infiniment petits, se chargent de le faire, avec un appétit désastreux.

M. Reinick, directeur d'une importante bibliothèque de Philadelphie, vient d'en faire une étude qui comporte quelques enseignements pratiques. En voici le résumé:

Les insectes mangeurs de papier se trouvent particulièrement dans les papiers fabriqués avec de la pâte de bois et dans les papiers colorés: c'est le "cimex lectularius" qui domine parmi ces destructeurs.

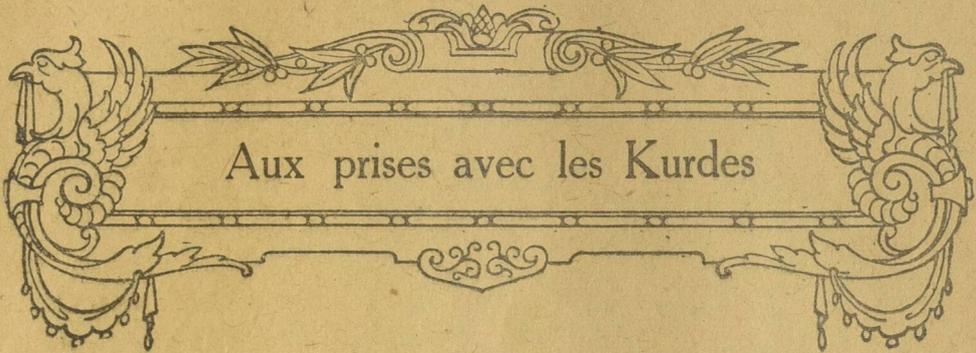
Dans les papiers très chargés de "clarges minérales", on trouve des

termes, ou fourmis blanches, redoutables. Les livres conservés dans des endroits très secs leur échappent; mais, s'ils se trouvent emmagasinés dans des locaux humides, les termites, trouvant à boire et à manger, s'en donnent à cœur joie.

Les reliures sont un terrain d'élection pour les insectes dévorants. Ils y trouvent de la colle de pâte, à base de farine, dans laquelle se développent des scarabées, munis de redoutables outils de destruction. Dans les reliures en parchemin animal, il y a de la graisse qui attire les microbes et qui leur est fort agréable; la gélatine des reliures en cuir les allèche aussi dès qu'il y a un peu d'humidité: le cuir, par lui-même, en raison de son origine de matière organique, contient une profusion néfaste de graine de microbes.

Pour soustraire les livres à l'humidité, on les met parfois dans les parties supérieures des bibliothèques, emplacements que l'on suppose, à juste titre, moins humides que les rayons du bas. Malheureusement, ils y trouvent les insectes amis de la sécheresse et de la chaleur, dont la graine semble apportée par la poussière qui voltige dans l'air: il y a, notamment, la "sidratepa panachée", qui est omnivore et qui se contente de n'importe quel papier et de n'importe quelle reliure.

En somme, on peut dire du livre, broché ou relié, ce que disait le poète des humains: "Finis ab origine pendet". Le livre neuf, si joli, si bien relié, contient en lui tous les germes de son inévitable destruction, et le repos dans les casiers de la bibliothèque lui est aussi fatal que la lecture intensive.



Aux prises avec les Kurdes

Quelques tribus de Kurdes, ces fameux bandits qui exterminèrent pendant la guerre la nation arménienne, attaquent une mission en Perse, tuent le révérend qui la dirigeait, molestent ses filles et massacrèrent un millier de personnes.

La nouvelle nous est parvenue tout dernièrement de récentes atrocités commises sur des missionnaires européens et américains, en Perse. Les détails que nous avons obtenus sur ces nouveaux massacres des bandes Kurdes portent surtout sur l'incursion dirigée contre la Mission luthérienne, établie à Soujbulak, dans le Kurdistan, pays de l'Asie antérieure, partagé entre la Perse et la Turquie d'Asie.

Donnons, avant de poursuivre plus avant, les éclaircissements nécessaires sur les Kurdes, auteurs de ces récents massacres comme de tous ceux qui réduisirent la population arménienne à sa plus simple expression. Les Kurdes, habitants nés au Kurdistan ou qui habitent ce pays, présentent les traits des races blanches.

Après avoir été pendant un siècle sujets de la Perse, les Kurdes se révoltèrent et se soumirent en majorité à la Turquie, au XVII^e siècle. Ils ont adopté un costume analogue à celui des Turcs. Ils se divisent en nombreu-

ses tribus, parmi lesquelles il en est qui se livrent à l'agriculture. Les autres font l'élevage et vivent sous des tentes. Leur occupation favorite est le "pillage à main armée". Ils se montrent, cependant, hospitaliers. A l'heure actuelle, ils sont mahométans, mais on retrouve dans leurs croyances des traces des religions les plus diverses.

Au cours du raid de ces tribus Kurdes contre la Mission luthérienne, trois missionnaires américaines furent malmenées, un révérend fut tué ainsi que 500 soldats persans qui tentèrent de défendre la mission contre ses assaillants. Ces derniers, de ces Kurdes sauvages qui vivent de pillage à main armée, retournèrent sous leurs tentes, ramenant dans les chaînes, toutes les femmes et tous les enfants qui se trouvaient dans cette mission pour les vendre sur le marché aux esclaves.

Soujbulak, où se déroule ce drame, est une petite ville située à peu près au centre du Kurdistan. Au nord, l'horizon est bordé par des pics montagneux au milieu desquels se cachent des tribus de Kurdes, de l'espèce la plus sauvage et la plus sanguinaire.

La rumeur était parvenue à la Mission que les Kurdes organisaient un coup de main contre Soujbulak. Les autorités de Tabriz envoyèrent des gendarmes, au nombre de mille. Plu-



sieurs femmes et envoyés furent envoyés à l'intérieur. Mais, comme l'attaque contre la Mission tardait à se déclencher, les gendarmes relâchèrent leur surveillance et les femmes revinrent au village avec leurs enfants.

Or, à quelques jours de là, tous furent réveillés au petit jour par le cri d'alarme : "Les Kurdes! les Kurdes!"

Le révérend Bachimont, chef de la

Mission, monta sur le toit de sa maison et vit les bandes de barbares dévaler des collines dans la plaine. Leurs sabres et leurs piques brillaient des premiers reflets du soleil levant. Les Kurdes s'avançaient, au galop de leurs chevaux, si pressés les uns contre les autres, qu'ils donnaient l'illusion de former une horde effroyable. Le cœur du missionnaire se serra. D'en bas, il entendait monter vers lui les cris de

détresse, de désespoir, les appels au secours de ses malheureuses ouailles.

Il vit en même temps les gendarmes se grouper et organiser la défense et en comparant leur nombre à celui des barbares qui approchaient, il se rendit compte tout de suite que la résistance était impossible, qu'elle ne ferait que retarder un massacre général. Il tourna alors ses regards dans la direction opposée. Horreur! de là aussi, du nord, du sud, de l'est comme de l'ouest surgissaient les Kurdes. Le village était cerné et les quelques centaines d'habitants qui, à l'approche des premiers avaient cherché le salut dans la fuite, étaient ramenés au coeur du village par ses derniers, à coups de fouet et de plat de sabre.

A la faveur de la nuit, de faibles détachements s'étaient groupés tout à l'entour du village, attendant l'arrivée du gros de l'expédition pour foncer à leur tour sur la population, incapable ainsi de se sauver.

Les longues colonnes de ces massacreurs attitrés des anciennes autorités turques encerclaient vivement la place et seraient dans la mission même en quelques minutes. Le missionnaire quitta son poste d'observation; (il en avait, hélas! assez vu comme cela) et descendit rejoindre sa femme et ses trois filles qui attendaient son retour avec anxiété.

—C'est fini, dit sa femme, nous allons mourir.

—Oui, c'est bien fini, lui répondit d'une voix grave, l'héroïque vieillard; la mort à laquelle si souvent nous avons pensé nous est réservée. Résignons-nous et sachons mourir courageusement. Dieu reçoive nos âmes en Paradis!

La fusillade commençait à crépiter au dehors. Des hurlements sauvages y

répondaient. Les gendarmes tentaient de repousser ce torrent, avec l'énergie du désespoir, conscients de leur infériorité et certains qu'après quelques minutes de lutte il leur faudrait céder au nombre.

Bientôt, en effet, les gendarmes persans furent acculés aux murs. Leurs fusils crachaient leurs dernières cartouches. Les Kurdes envahissaient la cour intérieure de la Mission. Les soldats persans ne formaient plus qu'un petit carré encerclé par les assaillants.

—Rendez-vous! crièrent les assiégeants et vous aurez la vie sauve.

Les officiers de la gendarmerie tinrent conseil et décidèrent d'accepter cette offre.

A peine avaient-ils déposé leurs armes que les Kurdes leur lièrent les bras derrière de dos et les massacrèrent en bloc sous les yeux terrifiés des habitants de la Mission.

Le révérend Bach nous essaya, mais en vain, d'empêcher cette tuerie. Les hommes s'en emparèrent et le ligotèrent solidement. Puis ils firent irruption dans la maison.

Les trois jeunes filles du missionnaire se tenaient devant leur troupeau croyant les protéger de leurs corps. Les Kurdes les attirèrent dans la cour et leur arrachèrent leurs vêtements, les laissant honteuses et meurtries dans la cour.

Comme le missionnaire implorait leur grâce, ils le ruèrent de coups, puis le percèrent de leurs épées. Il mourut sous les yeux de ses filles.

Quant à elles, les Kurdes les épargnèrent et les laissèrent seules dans la Mission, après avoir emmené en captivité tous les habitants qui n'avaient pas été massacrés.

LES MEMOIRES DE L'EX-KRONPRINZ

Si le gouvernement hollandais, géôlier obligeant de l'ancien kaiser d'Allemagne et de son fils, l'ex-kronprinz, interdit à ses hôtes—prisonniers, pour leur plus grand bien, de livrer des communiqués à la presse ou de tourner devant des opérateurs de prise de vues, il leur laisse, par contre, toute liberté de publier leurs mémoires. L'ex-kaiser a un gros volume sous presse et l'ex-kronprinz vient de donner à un journal hollandais (c'était bien dû) la primeur de ses Mémoires, qu'un journal américain a reproduits dernièrement.

L'ex-kronprinz commence par rappeler les vertus de l'ex-impératrice défunte qui avait pour lui, son fils aîné, une prédilection particulière.

“Dans les nombreuses difficultés qui, pendant de longues années, s'élevèrent entre mon père et moi, dit-il, elle s'efforça de remplir le rôle de médiatrice, de parler en ma faveur et d'arriver à une entente.”

Les relations de l'auteur avec son père étaient tout autres. Quoique toujours affable, l'ex-empereur n'avait que peu de temps à consacrer à ses enfants. Ses pensées étaient souvent ailleurs.

L'ex-kronprinz raconte que, par sa méthode d'éducation, son père s'aliénait l'amitié de ses enfants. C'est ainsi que ceux-ci apprenaient que par leurs gouverneurs ou leurs précepteur si Sa Majesté était contente d'eux ou non.

“Souvent, dit-il, ce système du tiers, amena de la tension, et je me

souviens qu'à une de ces époques, ce fut pour moi presque un soulagement quand je fus condamné d'aller en uniforme voir mon père pour être tancé par lui vertement, mais au moins directement.”

Puis il cite cet exemple où, tout jeune, il avait pris part à une course de chevaux malgré la défense de son père. Celui-ci l'appela, le tança, puis lui demanda :

—As-tu gagné, au moins ?

—Hélas ! non. Le comte Kosnigsmark m'a battu d'une tête.

—Voilà qui est bête : décampe !

Traitant de la bataille de la Marne, l'ex-kronprinz exprime la conviction que l'ordre de retraite était inutile. Il est dû à l'insuffisance du général von Moltke et à l'influence néfaste d'un officier de liaison, le lieutenant-colonel Hentsch. Par la retraite de la Marne, le plan de Schlieffen s'effondrait, car l'écrasement rapide de la France en était la condition préalable.

L'ex-kronprinz explique comment il refusa malgré l'ordre de von Moltke, de retirer aussi brusquement son armée, avant le transport en lieu sûr de tous ses blessés.

Von Moltke était complètement abattu.

Suivant le fils de Guillaume, le retrait de son armée sur les nouvelles positions s'opéra entre le 12 et le 14 septembre, en ordre parfait, et avec le sentiment d'une forte supériorité sur l'ennemi.

Après avoir décrit les batailles, les mouvements de troupes, les victoires,

les défaites, les périodes d'espoir et de découragement de l'armée allemande et de son état-major, l'ex-kronprinz arrive aux événements qui se sont déroulés à Spa, en 1918, le 9 novembre.

C'est l'abdication de Guillaume II, jugée nécessaire à la suite de la défaite irrémédiable des armées allemandes, et du mouvement révolutionnaire qui éclata en Allemagne.

L'ex-kronprinz explique que l'Empereur lui avait ordonné de se rendre à Spa et remarque qu'au moment décisif, et alors qu'il cherchait un appui dans son entourage, son père se trouva complètement isolé.

"Je n'oublierai jamais, écrit l'ex-kronprinz, cette demi-douzaine de personnes en uniforme gris devant ce parterre de fleurs et coloré à l'automne. Profondément ému, l'Empereur parlait à ceux qui l'entouraient avec des mouvements de la main droite. Courbé, accablé, comme ne voyant aucune issue, la plupart de ces personnes semblaient comme pétrifiées en un long silence pendant que l'Empereur parlait seul. En ce moment, il m'aperçut et alla au devant de moi. Son visage tremblait et s'agitait. Il s'adressa à moi avec un flot de paroles. Il dévidait sans arrêt une série de faits et me répétait bien des choses qu'on venait de me raconter et il me semblait voir une catastrophe menaçante résultant de l'effondrement et de la dispersion de la volonté et des forces. C'est ainsi que j'appris que Groener lui avait déconseillé de rentrer en Allemagne et d'essayer la percée vers l'intérieur. Des masses en révolte étaient en route vers Verviers et Spa, et il n'y avait plus de troupes sur lesquelles on pouvait compter.

"Si mon père devait abdiquer comme empereur, il lui fallait à tout prix rester roi de Prusse. Naturellement, me dit-il. Je fis reconnaître aussi la nécessité qu'il restât à la tête de l'armée, et je proposai qu'il vint auprès de mon groupe d'armées et qu'il rentrât dans la batterie à sa tête. A ce moment, le colonel Heyem fit son rapport disant qu'en cas de guerre civile on ne pourrait pas compter sur les troupes.

"Après ce rapport, l'Empereur resta seul, plus un seul homme du quartier général autour de nous.

"Alors que seule une volonté de fer aurait dû bondir et s'imposer à tous les degrés du commandement, alors que toutes les forces restées saines auraient dû s'unir pour une forte action afin de s'imposer, il ne se manifestait rien. Maintenant, dominait le général Groener.

"La voix de mon père avait un accent étrange et pour ainsi dire irréal lorsqu'il chargea Hintze de téléphoner au chancelier qu'il était prêt à abdiquer, mais qu'il demeurerait roi de Prusse et qu'il ne quitterait pas l'armée."

L'ex-kronprinz raconte son voyage en Hollande:

"La route de Fresnoye passe par Andelles, en territoire belge. Partout, dans la ville, flotte le drapeau tricolore. La population exulte. L'aspect de nos gens aussi change à mesure que nous avançons. Des bandes d'hommes qui autrefois étaient des soldats marchent maintenant en désordre. Nous dépassons un troupeau de boeufs conduit par des territoriaux. Un vieux territorial, qui brandit un drapeau rouge, nous injurie au passage. "Les officiers, dit-il, sont cause de tout. Ils ont fait bombance pendant que nous

mourions de faim. Cela dépasse les bornes." Je réplique au territorial d'une telle façon que tremblant et pâle de frayeur, il me fait saluts sur saluts.

"Nous devons nous rendre provisoirement à Maestricht et attendre dans le palais du gouverneur de Limbourg. Notre arrivée a causé la plus vive surprise au gouvernement hollandais. Enfin, à minuit, nous sommes fixés : nous devons loger jusqu'à nouvel ordre dans le château du comte Metternich."

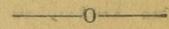
L'ex-kronprinz et sa suite passent dix jours dans le château. Le dixième, l'ex-kronprinz apprend que le gouvernement hollandais lui a désigné Wieringen comme résidence. Dans la localité où il s'embarque pour l'île de Wieringen, la population lui fait un très mauvais accueil, résultant de la propagande de l'Entente, pense l'ex-kronprinz.

Une voiture démodée le conduit à Oostervalde, où il est également fort mal reçu par la population.

Le 12 décembre, le secrétaire de légation von Pannwitz vient, au nom du gouvernement allemand, solliciter du kronprinz une renonciation formelle.

"Quiconque, dit l'ex-kronprinz, dans un moment de grande détresse, renonce, dans l'intérêt de la collectivité, à un droit garanti par des actes authentiques, sacrifie quelque chose d'un autre droit plus élevé, celui de répondre à l'appel que lui adresse spontanément la majorité. La renonciation à laquelle j'ai consenti par amour de la patrie ne peut pas être une souillure pour moi; c'est seulement la preuve que dans une heure décisive ou en présence de la situation intérieure et des ennemis il ne pouvait s'agir que de préserver à tout

prix la patrie de nouvelles épreuves. J'ai compris les exigences qui pouvaient lui être utiles."



PAPIER A JOURNAL

D'après les statistiques publiées par le gouvernement de Washington, les Etats-Unis ont importé pendant le mois de janvier dernier 82,482 tonnes de papier à journal.

Voici les principaux pays de provenance, avec les quantités fournies:

	Tonnes
Canada	70,212
Suède	5,452
Finlande	839
Allemagne	3,476
Norvège	2,376
Autres pays	127
	82,482

On constate par ce tableau que le Canada a fourni à la République Américaine plus des 3/4 du papier qu'elle a importé.

D'autre part, les Etats-Unis ont exporté pendant la même période 2,537 tonnes de papier vers les pays suivants:

	Tonnes
Cuba	631
Philippines	67
Argentine	1,327
Autres pays	512
	2,537

Ajoutons que la production du papier à journal aux Etats-Unis a été de 97,736 tonnes pendant le mois de février.

CYCLONES, TROMBES ET TEMPÊTES

Il n'est pas du tout nécessaire de faire une ascension pour assister parfois à des baisses considérables du baromètre. Quelle est la signification de ce phénomène; l'épaisseur de la couche atmosphérique diminuerait-elle par endroits?

Il est bien évident qu'une telle hypothèse est tout à fait inadmissible, un vide dans l'océan aérien serait comblé immédiatement par l'air environnant.

Il faut donc chercher une autre explication, et trouver une cause qui tende à déléster le mercure et à agir en sens inverse de la pesanteur.

Une aspiration de l'air au-dessus du baromètre produirait le résultat cherché et c'est bien, en effet, ce qui se passe, ou à peu près, dans certaines circonstances.

Imaginons, par exemple, une large surface humide chauffée par les rayons solaires. Immédiatement l'équilibre sera rompu; un courant ascendant transportera l'air devenu plus léger dans les régions supérieures plus froides où la vapeur se condensera. Mais cette condensation ne peut avoir lieu sans que la vapeur rende sa chaleur latente à l'air environnant qu'elle échauffera encore; et ainsi apparaîtront de nouvelles conditions pour la continuation de la marche ascendante de la colonne chaude.

De tous les points de l'horizon, au niveau du sol, accourront des masses d'air qui se précipiteront à leur tour dans cette cheminée d'appel et délésteront les baromètres situés dans la

région. C'est pourquoi l'ensemble du phénomène caractérisé par cette baisse de la colonne mercurielle, a été appelé assez improprement d'ailleurs, "dépression atmosphérique".

A s'en tenir à un examen superficiel du phénomène, on pourrait croire que les vents doivent comme des rayons converger vers les centres de dépression; en fait cependant, les choses ne se passent pas ainsi.



En vertu de la rotation de la Terre, les cyclones de l'hémisphère Sud tournent dans le sens des aiguilles d'une montre. Le mouvement contraire a lieu dans nos régions.

Le calcul montre qu'en vertu de la rotation de la terre, la direction de ces vents gagnant le centre s'oriente suivant des mouvements en forme de spirales, et le phénomène n'est pas sans analogie avec celui qui se passe dans les rivières où des filets d'eau animés de vitesses différentes, donnent naissance à un tourbillon.

Cette influence de la rotation terrestre est si marquée que toutes les dépressions atmosphériques tournent dans le sens des aiguilles d'une montre, dans l'hémisphère sud et dans un sens contraire lorsqu'elles ont lieu dans nos régions boréales, conformément à la théorie mathématique du phénomène.

Enfin pour peu que les impulsions de la masse centrale ne se contrebalancent pas d'une façon rigoureuse, tout le tourbillon aérien sera animé d'une vitesse de translation bien déterminée.

Telle est l'origine de ces grands mouvements cycloniques qui prennent naissance vers les calmes tropicaux et gagnent peu à peu les latitudes plus élevées.

Les effets des cyclones dépassent tout ce qu'on peut imaginer, et c'est surtout dans les Antilles, les côtes orientales de l'Amérique du Nord, l'océan Indien, les mers de Chine, qu'ils développent toute leur fureur.

Les villes sur leur passage sont souvent renversées, les villages entièrement rasés. On a vu des planches emportées par le vent avec une vitesse telle que plusieurs ont percé des murailles, traversé des troncs d'arbres ; des meubles transportés d'une île dans une autre, à une distance de 50 milles ; les vagues lancées à l'assaut des falaises, modifier en un clin d'oeil l'aspect des côtes ; la mer démontée envahir d'immenses régions, transportant les navires à une grande distance sur les terres où elle les abandonnait en se retirant.

Certains cyclones sont restés célèbres dans l'histoire, celui du 10 octobre 1780 qui ravagea les Antilles, fit périr 9,000 personnes à la Martinique. A Saint-Pierre, les vagues enlevèrent

d'un seul coup 150 habitations construites sur la plage. A Port-Royal, la cathédrale, les églises et 1,400 maisons furent renversées.

Il est impossible, racontent des témoins, de décrire les scènes d'horreur qui eurent lieu à la Barbade.

Dans les Iles-sous-le-vent, l'ouragan dépalça des pièces de canon avec leur affût.

Le 10 août 1831, la même région, visitée plusieurs fois depuis 1780 par de terribles cyclones, fut de nouveau complètement ravagée.

"Rien, nous dit Reid, ne peut donner une idée de la force destructive du fléau. Pendant toute la durée de l'ouragan, on ne put un seul instant distinguer nettement le bruit du tonnerre.

Le rugissement et les sifflements du vent, les bruits de l'océan, dont les vagues effroyables menaçaient d'engloutir tout ce que l'ouragan laissait debout, le choc des tuiles, la chute des toits et des murs et mille autres bruits confus formaient un fracas horrible, épouvantable.

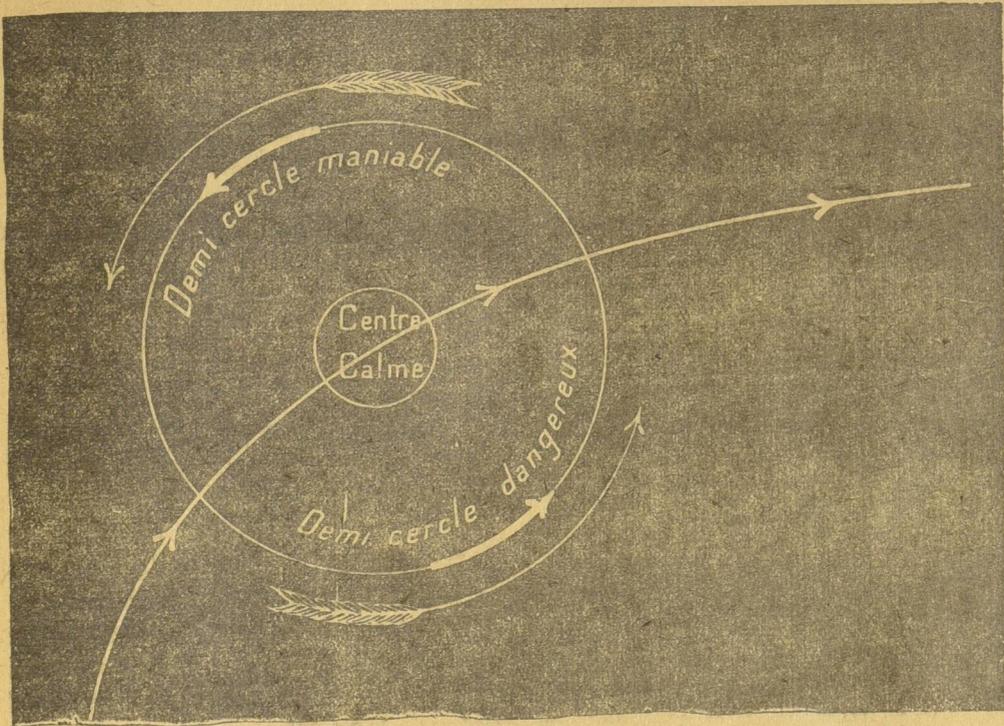
Ceux qui n'ont pas assisté à de pareilles scènes d'horreur ne peuvent se faire une idée de l'effroi et du découragement qui saisissent l'homme en présence d'une telle rage de destruction.

Le lendemain, dès que le jour parut, on put apercevoir l'étendue des dégâts. Partout l'on ne découvrait que des ruines, des amoncellements informes de matériaux. Toute trace de végétation avait disparu ; les quelques arbres restés debout, dépouillés de leurs branches et de leur feuillage, avaient le même aspect qu'en hiver. La terre semblait avoir été parcourue par une immense trombe de feu."

En avril 1899, au moment du passage d'un ouragan à Kirksville, dans le Missouri, on put voir les portes, les volets et les toitures des habitations enlevés. La roue d'une voiture et deux personnes furent transportées à une altitude prodigieuse, une maison tout entière fut soulevée à 30 pas et là, elle parut éclater en mille morceaux qui s'envolèrent tourbillonnant au milieu

Mais le plus épouvantable cyclone qui ait été observé de mémoire d'homme est celui qui a dévasté les îles voisines du delta du Gange, le 31 octobre 1876.

A partir de onze heures du soir, trois vagues, véritables raz de marée, balayèrent successivement une surface de 200,000 acres, noyant les deux tiers des habitants surpris dans leur



Outre leur mouvement tournant les cyclones ont une vitesse de translation. Cette dernière crée ainsi un bord dangereux et un bord maniable.

des autres débris. Trois personnes se sont senties emportées par la tempête qui les déposa indemnes sur le sol après un voyage de 400 pas; de gros arbres furent également "transplantés" à des distances analogues, cependant qu'un cheval, soulevé par la rafale parcourut deux milles sans mettre pied à terre.

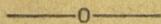
premier sommeil. Aucune habitation ne demeura debout, il n'y eut de sauvées que les personnes qui purent se réfugier sur quelques arbres.

En moins d'une heure 115,000 insulaires périrent ainsi.

Rien n'avait annoncé l'approche du terrible météore

Les jours suivants, le choléra, développé par les exhalaisons des cadavres, puis la famine, augmentèrent encore dans de fortes proportions les premiers ravages, et d'après les documents les plus modérés, le chiffre des victimes atteignit au moins 250,000.

Enfin il y a un point capital sur lequel insistent presque tous les narrateurs: c'est le tremblement de terre consécutif aux cyclones et aux ouragans violents.



L'ÎLE MAURICE

De tous les pays ayant quelque connexité avec le nôtre, c'est assurément l'île Maurice qui peut le plus intéresser les Canadiens-français, pour cette excellente raison que la situation ethnographique des franco-canadiens et des Mauriciens est exactement identique.

Comme nous, les Mauriciens sont d'anciens colons français, perdus à jamais pour la France et qui ont gardé, en dépit de l'éloignement de la mère-patrie, leur langue et leur foi.

L'île Maurice est une petite colonie anglaise, située en plein océan Indien, aux antipodes de Montréal. Du nord au sud, ce pays à dix lieues de longueur, et de l'ouest à l'est, environ sept lieues.

Pendant longtemps, l'île Maurice appartient à la France, mais en 1810, c'est-à-dire cinquante ans après la cession du Canada à l'Angleterre, les Anciens s'en emparèrent, à la suite d'un combat fameux qui rappelle celui des Plaines d'Abraham, et qui eut lieu sur mer, au large de Mahebourg, petite ville sur la côte sud de la colonie.

Après cent dix ans, les Mauriciens sont restés comme nous aussi Français qu'aux premiers jours.

Bien qu'un patois, appelé le "créole", se soit introduit chez le peuple, on y parle encore dans la classe instruite, la belle langue des classiques.

La population est d'environ 340,000 habitants et se compose de créoles, descendant d'Européens alliés aux Africaines, d'Hindous, de Musulmans, de Chinois et d'un faible nombre de blancs.

La capitale de l'île est Port-Louis, ville d'à peu près 30,000 habitants. Il reste dans cette île un élément assez fort, composé des descendants d'esclaves libérés, qui, ne voulant pas s'adonner à la culture, cherchent à s'engager comme cochers, comme débardeurs ou domestiques. Ils sont paresseux, voleurs, menteurs et insolents. Ces noirs, pour la plupart, s'arrogent les plus beaux noms de la noblesse française.

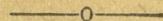
Tel cuisinier s'appelle Jean de la Rochejaquelin et tel cocher, Raoul de Talleyrand.

C'est dans cette île célèbre que s'est déroulé le roman de Bernardin de Saint-Pierre, "Paul et Virginie".

Les femmes mauriciennes sont de gentilles et jolies brunettes aux yeux noirs, à la taille élégante, très attachées à leur sol.

Bien peu parlent anglais; elles ne tiennent même pas à apprendre cette langue.

L'île Maurice a produit un nombre relativement grand de poètes.



Voter, ce n'est pas seulement un droit qu'on exerce; c'est un grand devoir qu'on remplit.

LES FLIRTS DE VILLEGIATURE

Les fréquentations de villégiature, bien que toutes divertissantes, peuvent être excessivement dangereuses. Les jeunes filles et jeunes gens se connaissent là plus facilement qu'à la ville, dans une atmosphère spéciale. L'enchantement de l'été amollit les résistances. Telle jeune personne très réservée à son ordinaire, très difficile sur le choix de ses connaissances, acceptera à la campagne, comme la chose la plus simple du monde, les hommages d'un jeune homme qui vient de lui être présenté. Que sait-elle de lui? Rien, pas même son nom, puisqu'on ne comprend jamais le nom de la personne qui nous est présentée et que si on l'entend bien, il est oublié cinq minutes plus tard. L'été a le don d'émousser les résistances, d'effacer les distances, de relâcher la surveillance des parents, de ramener au naturel tous les citadins, état dangereux, d'abolir les distinctions sociales d'après lesquelles la même jeune fille qui se laisse courtiser par ce monsieur en pantalon blanc et en chemise "Fifi, ne voudrait pas le recevoir, l'hiver, dans la moindre de ses réunions, dans le plus intime de ses nombreux "parties". Il en est de la campagne comme d'une traversée en mer. Pendant quelques jours, quelques semaines, tous vivent ensemble comme s'ils s'étaient toujours connus dans la plus grande intimité — puis se quittent pour ne jamais plus se revoir.

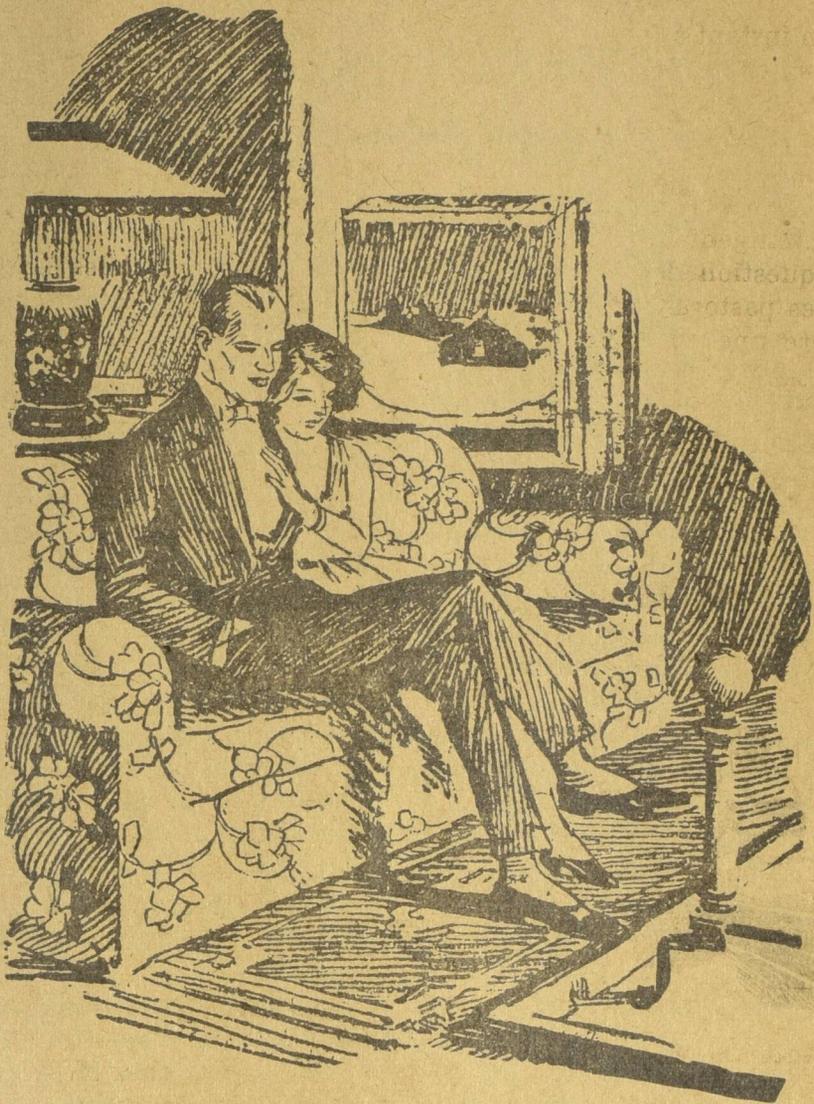
Or donc, jeunes filles, ne prenez pas feu tout de suite pour ce jeune homme qui, tout de blanc vêtu, semble in-

carner votre rêve! attendez pour lui donner votre cœur de le mieux connaître, de le voir dans ses habits de tous les jours, dans un salon, dans une salle à manger; attendez l'hiver pour vous prononcer sur sa valeur!

A la campagne, voyez-vous, si peu que son pantalon crème tombe joliment sur ses chaussettes et souliers blancs, si peu que sa chemise échan-crée lui donne l'allure d'un poète romantique, tout jeune homme est désirable! Mais, méfiez-vous!

Ce même jeune dieu, si agréable, si attrayant l'été, peut devenir, l'hiver, l'être le plus exécration de votre connaissance. L'été, dans ces soirs au clair de lune, l'amour est dans l'air. Vous, êtes mollement couchée sur un lit de coussins moelleux que sa main amoureuse a disposés pour que vous fussiez étendue là comme une belle du sérail sur sa couche somptueuse; vous écoutez les mille voix de la nuit qui vous parlent d'amour et vous laissez votre main mignonne s'emprisonner dans la sienne. Lui ne parle pas; il vous regarde, il écoute battre votre cœur. Il ne parle pas et s'il parlait, il dirait un tas de bêtises qui vous dégoûteraient de sa personne, à tout jamais! C'est très heureux pour lui qu'il ne parle pas, et vous l'aimez ainsi parce qu'en ces beaux soirs d'été, il semble que le son de la parole humaine briserait l'harmonie des voix de la nature!

Le jour, ce cher jeune homme que vous aimez, ne parle pas davantage. Il nage, il rame, il danse, il joue très ha-



Les longues soirées d'hiver, devant la cheminée qui flambe.

billement au tennis! mon Dieu, c'est tout ce que vous attendez de lui.

Mais l'hiver, malheureuse jeune fille! Que feras-tu de ce jeune homme dans ton salon, au théâtre? Que vous direz-vous durant ces longues soirées d'hiver, devant la cheminée?

Il ouvre la bouche, le pauvre jeune homme, et le charme est rompu!

L'été, il est seul, il triomphe. Mais l'hiver, vous le comparez à d'autres,

vous l'examinez de près, vous le jugez. C'est fini, plus d'amour!

Or, vous vous quittez.—C'est très bien, parce que vous n'aviez pris encore aucun engagement. Mais, si l'un de vous avait fait la grande promesse; si, cet été-là, subjuguée par son éloquent silence, par le pli impeccable de son pantalon blanc, par ses tours d'adresse au tennis, vous l'aviez laissé passer à votre doigt l'anneau des fiançailles!

Songez un instant à ce qu'eût été votre vie, aux côtés de ce faux pêcheur de lune; aux côtés de ce rêveur à la pose dont le silence eût été éternel, l'été comme l'hiver, parce que jamais il n'aurait pu trouver dans sa cervelle un mot intelligent à dire!

Cette question des amours champêtres, des pastorales de villégiature; en suggère une autre. Pourquoi ne pas l'étudier?

Combien de temps doit durer la "fréquentation" d'un jeune homme et d'une jeune fille avant les fiançailles?



L'amour flotte dans l'air embaumé.

La réponse donnée, nous pourrions ajouter: Combien de jours, de semaines et de mois doivent s'écouler entre les fiançailles et le mariage?

La cour que tout homme "sérieux", c'est-à-dire décidé à se marier, fait nécessairement à une jeune fille avant de l'épouser, doit durer au moins six mois. Il doit la courtiser pendant six mois au moins. Alors seulement il demande sa main. Mais les deux extrêmes sont également périlleux et si tel prétendant est coupable de trop précipiter les choses, tel autre a tort tout

aussi bien de les éterniser. Il ne faut pas que la fréquentation dure cent ans, et pas où est le nouveau, l'imprévu?

D'ailleurs, nous pourrions aussi bien dire qu'au lieu de six mois, la fréquentation devrait durer un an ou deux. Cela dépend des parties en cause. Selon l'âge, l'état financier, le consentement des tuteurs ou parents, l'habilité à juger le caractère de l'un ou de l'autre, les amoureux se feront plus ou moins vite la promesse de "s'aimer éternellement".

Mais, en principe général, quand une jeune fille a vingt-quatre ou vingt-cinq ans d'âge et qu'un jeune homme la fréquente assidûment depuis un an, elle doit exiger une déclaration d'amour définitive ou éconduire son amoureux. Donc, six mois ou un an représentent des fréquentations suffisantes.

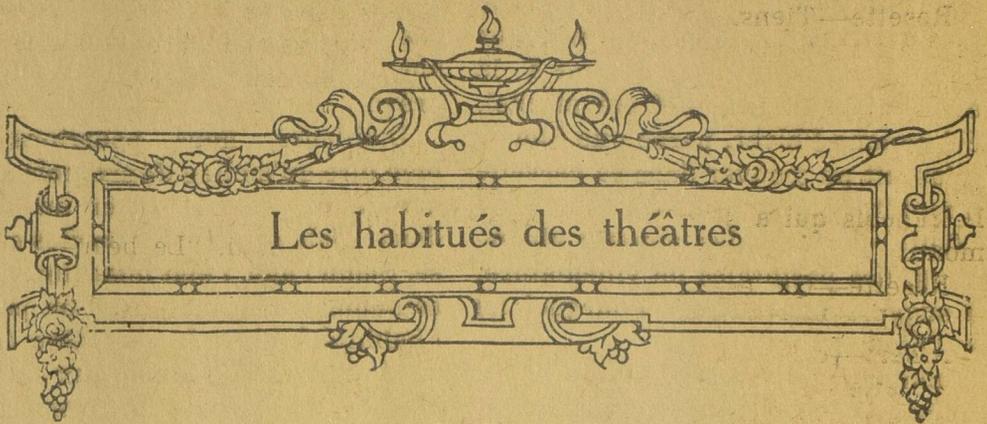
Maintenant, à moins de circonstances extraordinaires, le jour du mariage doit être le plus rapproché possible de celui des fiançailles.

MUSIQUE ET NOUVEAU RICHE

Une soirée chez M. X., dont l'hôtel et les collections sont célèbres. On exécute, au piano, un morceau à quatre mains.

Posté dans l'embrasure d'une porte, un gros homme écoute, goguenard. Le morceau terminé, il se tourne vers son compagnon:

—Je ne suis pas M.X. et ma fortune date de la guerre, c'est entendu, déclare-t-il, mais, tout de même, quand je donnerai une soirée chez moi, je saurai mieux faire les choses. N'avoir qu'un piano pour deux!... Moi, s'il le faut, j'aurai deux pianos.



(Nouvelle dialoguée par Paul Coutlée)

PERSONNAGES

Albert
Rosette

(La scène représente une loge au théâtre X, à Montréal. On donne une soirée théâtrale au bénéfice d'un artiste. Tous les artistes de Montréal prêtent gracieusement leurs concours. Albert et Rosette occupent deux fauteuils de la première loge de droite, l'auteur de cet article (moi) est assis sur un siège derrière les deux fauteuils; le dialogue suivant s'engage entre Albert et Rosette pendant que je tire mon calepin et prend les notes que je vous communique ici même.)

Albert—C'est Dauriac qui joue. Il joue bien. C'est un jeune artiste qui fait son chemin; il paraît qu'il va bientôt épouser la petite Giroux.

Rosette—Germaine?

Albert—Non, Antoinette. Tiens, voilà Barry; que je l'aime donc comme artiste, tu te rappelles lorsqu'il a joué dans "Le XVIII Brumaire", c'est bien simple, c'est ni Juliette Béliveau ni Jean Nel qui pouvaient l'approcher.

Rosette—Comment appelles-tu celui qui donne la réplique à Barry?

Albert—C'est de Max, voilà une actrice que j'aime, si tu l'avais vue dans la Frochard, des "Deux Orphelines", elle aurait fait pleurer une pierre dans sa grande scène tragique de l'épluchette de patates.

Rosette—Je me rappelle, c'est Charles Emile Gauthier qui jouait le rôle de Pierre; il est bon Gauthier.

Albert—Oui, mais il ne vaut pas Hamel dans "Le Bossu" lorsqu'il disait: "deux torcheurs de portes ne feraient pas mal ici".

Rosette—Te rappelles-tu de Ver-teuil dans le rôle de la consomptive de "La porteuse de Pain."

Albert—Oui, je me la rappelle comme si c'était hier. C'est Jacmin qui faisait le petit amoureux, qu'il était beau dans ce rôle.

Rosette—Mais non, tu confonds avec Durand, Pierre.

Albert—Ah oui, je me rappelle maintenant.

Rosette—Tiens, voilà madame Tremblay qui entre en scène avec Schauten.

Albert—Ce grand sec, mais ce n'est pas Schauten, c'est Léo. Tu te rappelles Léo, celui qui a épousé Bella Ouel-

lette, la nièce de Boissonnière et la tante de Vallée?

Rosette—Tiens, moi qui pensais qu'il était marié avec Simone Roberval.

Albert—Mais non, Simone Roberval est mariée avec Lombard, je le sais, j'ai assisté à leur mariage. C'est Lefrançois qui a servi de père à Simone.

Rosette—Qui est-ce qui servait de père à Lombard?

Albert—C'est Julien Daoust.

Rosette—Ah!

Albert—Tu sais que Gury travaille une nouvelle pièce?

Rosette—Une nouvelle pièce. Oh! que ça va donc être beau.

Albert—Oui, c'est Cercy qui tiendra le premier rôle, un jeune premier, Hervé doit jouer un jeune frais de la rue Ste-Catherine et Nozières doit jouer une ingénue.

Rosette—Est-ce que Marthe Thiéry sera de la distribution?

Albert—Oui, elle jouera une mère noble.

Rosette—Que je l'aime donc dans les mères nobles.

Albert—Il me semble qu'il y a longtemps que nous n'avons vu Préville?

Rosette—Préville est à Québec; il prépare son voyage annuel à l'île aux Noix. Il doit jouer l'an prochain une grande pièce de Leclair, Armand, avec Castel, Girardin, Filion, Germain et Desmarteaux, les piliers du théâtre à Montréal.

Albert—Les piliers sont solides.

Rosette—As-tu entendu parler de Laura Lussier?

Albert—Mais oui, elle est à New-York où elle joue avec Boldoni, l'ancienne femme de Fleury.

Rosette—Elle jouait bien, Laura Lussier.

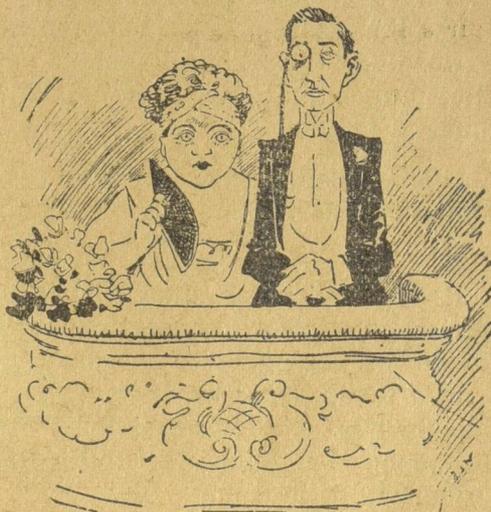
Albert—Je te crois. Je l'ai vue dans "La Fausse Adultère" lorsqu'elle s'écriait dans un grand coup de scène: "Je suis sa femme et je mourrai son mari". C'était sublime.

Rosette—Est-ce vrai que Palmiéri doit monter une grande pièce l'an prochain, une pièce d'un illustre inconnu?

Albert—Oui, "Le beau petit jeune homme", il jouera le rôle-titre.

Rosette—Nous irons le voir, n'est-ce pas?

Albert—C'est promis.



Rosette—Tiens, Jeanne Renout qui entre en scène. Il paraît qu'elle doit se marier avec Dubuisson.

Albert—Mais non, tu sais bien qu'elle est fiancée à Dauvilliers.

Rosette—Ah. Je ne le savais pas. Comment appelles-tu ce beau garçon à l'air poétique qui lui parle à l'oreille?

Albert—Lui? C'est Legrand, surnommé "Le passeur du Printemps" parce qu'il possède un bac à l'île Perrot.

Rosette—J'ai appris que Duquesne avait vendu son auto à Aurore Alys.

Albert—Non, pourquoi?

Rosette—Parce que la petite Prégent ne voulait plus qu'il sorte avec Nohcor.

Albert—Pourquoi cela?

Rosette—Parce que ça faisait trop de peine à Simone De Varennes, l'enfant Martyr.

Albert—Pauvre enfant martyr.

Rosette—Et Pelletier, ou joue-t-il donc maintenant?

Albert—Il est au Mont-Royal où il joue les ingénuités masculines avec Rey Duzil.

Rosette—Et Juliany?

Albert—Il joue avec Demons et Valeur à l'Alcazar.

Rosette—C'est bien de valeur pour elle, parce que Sargel aimait bien jouer avec elle.

Albert—Bah, Sargel se console avec Simone Rivière, ils jouent ensemble au Laurier.

Rosette—Il paraît que Pellerin organise une saison d'opérette pour la saison prochaine avec Godeau qui jouera les duègnes en traverti, Miral qui chantera les ténors et Petit Jean qui jouera les rondeurs; Rollin fera aussi parti de la troupe.

Albert—Ça promet beaucoup.

Rosette—Valhubert monte une saison d'opéra comique, son premier opéra sera "Le tramway électrique", il aura comme partenaire, Vhéry, Robert, Dhavrol et madame Gauthier.

Albert—Nous achèterons nos billets dès qu'ils seront en vente.

Rosette—Tiens, l'acte est fini.

Albert—C'était bien joué, n'est-ce pas?

Rosette—Oui, très bien, surtout la fin.

LE FRANÇAIS, LANGUE DIPLOMATIQUE

La conférence de Gênes, tenue au mois de mai dernier, bien que tristement terminée, eut tout de même comme conséquence d'affirmer une fois de plus les droits du français comme langue diplomatique.

Véritable tour de Babel, le Palazzo Real, siège de la conférence, de même que la Casa della Stampa, lieu de réunion des commissions et l'abergodei journaliste, rendez-vous des journalistes, ont été certes, le réceptacle de toutes les races, de toutes les nationalités et on y parlait à peu près toutes les langues.

Cependant, en dépit, ou à cause peut-être de la présence d'innombrables Allemands, le français dominait incontestablement. On avait l'impression que malgré tout, notre idiome était demeuré universel et que rien ne pourrait jamais détrôner "Sa Majesté la langue Française".

A la séance d'ouverture de la conférence, le délégué japonais lui-même s'est exprimé en français. Tchitcherine a lu son discours en français d'abord, en anglais ensuite? Pendant toute la conférence il n'a parlé que le français.

Les Italiens se sont exprimés tantôt en français, tantôt en italien.

Dans toutes les réceptions les allocutions ont été prononcées en français.

Voilà qui démontre bien qu'on aura peine à supplanter le français comme langue universelle.

—o—
Une des principales occupations des hommes, c'est de deviner les femmes

LES CUISINES D'UN TRANSATLANTIQUE

Le "Majestic" nourrit pendant une semaine 10,200 passagers.—Comme personnel, dans les cuisines, on compte 60 cuisiniers, 20 boulangers et 14 bouchers, lesquels manipulent plus de 200 tonneaux de viandes, poissons, légumes, fruits, et oeufs.

Le plus grand des paquebots du monde entier, le désormais fameux "Majestic", de la compagnie White Star, qui fit son premier voyage sur l'Atlantique, au mois de mai dernier. C'est un paquebot d'un tonnage titannique: 56,000 tonneaux. Sa population est de 10,200 âmes. Il faut donc à ce paquebot de quoi nourrir pendant une semaine toute une ville. On n'avait jamais tant embarqué de vivres sur un transat. Chaque fois que le "Majestic" lève l'ancre de Southampton, à destination des Etats-Unis, il doit contenir son ravitaillement complet pour l'aller et le retour.

L'approvisionnement en viande est contenu dans soixante-quinze tonneaux. Le reste comprend dix tonneaux de lard fumé et de jambon; vingt-huit tonneaux de poissons et dix-huit de volailles. On compte aussi mille pluviers, cailles, bécassines et faisans; 750 perdrix et coqs de bruyère et 500 canards sauvages, faisant un joli gibier de 6,000 individus.

Pour ce qui est des légumes, calculons trente tonneaux de pommes de terre, sept tonneaux de carottes et raves et dix tonneaux de laitue ainsi qu'un tas d'autres légumes de toutes

sortes, comme par exemple, 1,600 livres de tomates, etc.

Des fruits! Il est presque impossible de les compter. Ils s'élèvent en pyramides colossales. Ici, on voit 600 caisses d'oranges; là, 400 autres caisses de pommes et de pamplemousses. Pour les petits déjeuners, le grand chef du "Majestic" tient en plus à la disposition de ses nombreux clients des centaines de caisses de prunes, pêches, poires, bananes, etc.

Puis viennent trente-cinq tonneaux de farine pour le pain et la pâtisserie. Chaque traversée représente huit tonneaux de sucre et cinq tonneaux de beurre; trois de thé et café; 80,000 oeufs et 500 gallons de lait.

Des desserts, tels que crèmes glacées, marmelades et confitures, prennent deux autres tonneaux.

Pour ceux qui aiment en voyageant à s'humecter le gosier, il y a à leur service 80,000 bouteilles de bière, 1000 pintes et 1,600 chopines de champagne; 1,000 pintes et 1,600 chopines d'autres vins. En plus, 4,000 bouteilles de whiskey, brandy et gin et 300 bouteilles de liqueurs fines.

Ceux qui fument n'ont aucune excuse pour demander continuellement à leurs voisins: "Avez-vous une cigarette?", sous prétexte "qu'il n'en reste plus à bord", car le "Majestic" en transporte une cargaison de 250,000 ainsi que 2,240 livres de tabac.

Dans les cuisines, salles à manger et chambres à coucher, il y a assez de vaisselles, de serviettes et de linge-

ries de toutes sortes pour garnir dix milliers de foyers.

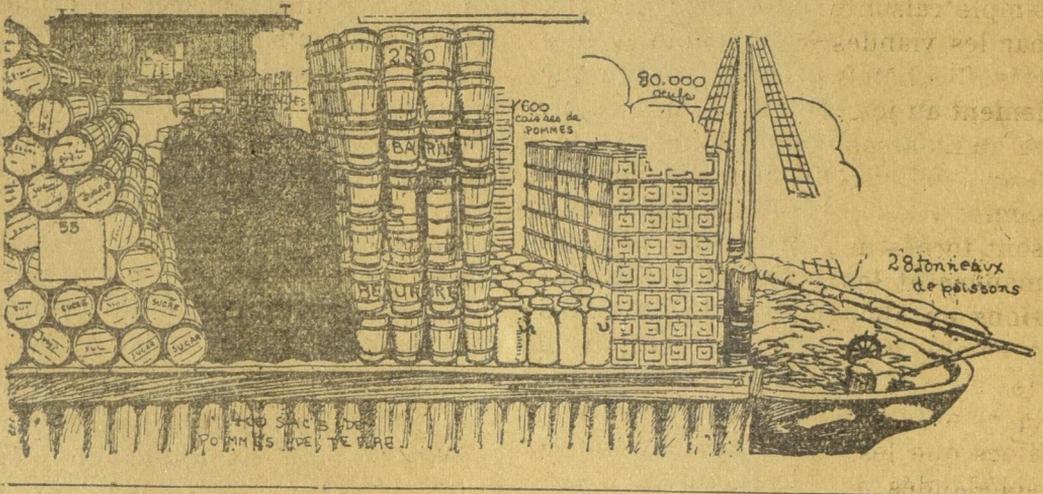
La faïence comprend 80,000 morceaux, dont 30,000 assiettes, 16,000 tasses, 13,000 soucoupes, 10,000 morceaux de vaisselle de cuisine, 2,700 cruches, seaux et pots d'autres sortes et 2,400 théières et cafetières.

Les assiettes seules couvriraient six milles en longueur et un quart de mille en hauteur.

La verrerie comprend 29,000 morceaux, dont 8,000 grands verres à boi-

taies d'oreiller et draps, c'est-à-dire dans le détail 77,000 serviettes de toilette, 13,000 taies, 8,000 couvertures de lit, 11,000 draps, 10,500 autres couvertures et 600 courtpointes.

Avant de terminer cette histoire sur ce Titan des mers, ajoutons que le "Majestic" a à peine 3,000 tonnes de moins que la redoutable Armada tout entière, cette fameuse flotte espagnole qui traversa la Manche en 1588 dans le but de ravir à l'Angleterre sa suprématie des mers.



re, 7,000 verres à vin et à liqueurs, 7,000 salières, poivriers et moutardières et 1,600 carafes.

L'argenterie et la coutellerie pour la salle à manger et le restaurant français comprennent en plus 55,000 morceaux. Sur cela, 10,000 couteaux et fourchettes.

Pour les cabines, il y a à bord du "Majestic" dix-sept tonnes de couvertures, 3,000 matelas, 2,700 oreillers et 1,500 traversins.

La lingerie se totalise à 190,000 morceaux, comprenant serviettes,

Cette flotte formidable consistait en 132 vaisseaux d'un tonnage combiné de 59,000 tonnes.

Quant à sa longueur, disons que le "Majestic" a 164 pieds de plus que le Woolworth Building, cet immeuble fameux de 56 étages; 476 pieds de plus que la plus haute des pyramides d'Egypte.

Un mariage sans enfant, c'est le monde sans soleil.

Quel est le pays où l'on mange le mieux ?

Les hôtels canadiens et américains sont indiscutablement les premiers du monde entier pour le confort, le fini et l'importance. Mais, c'est dans les hôtels européens qu'il faut aller chercher la bonne cuisine.

La cuisine des grandes hôtelleries d'Europe est la meilleure, pour cette simple raison qu'elle n'est pas gênée par les viandes et les légumes frigorifiés. Ces hôtels achètent leur ravitaillement au jour le jour, ce qui veut dire qu'ils ne servent que des "plats du jour", des viandes fraîches et des légumes frais. Nos grands restaurants sont forcés de tenir dans leur garde-manger et leurs glacières des provisions en abondance. On calcule, par exemple, que les plus grands hôtels de New-York ont à la main dans leurs offices des vivres pour \$25,000, alors que les établissements les plus achalandés de France en tiennent à peine pour un millier de dollars.

C'est en vain que les gérants de nos hôtels canadiens ou américains font venir de France les chefs les plus fameux. Ils n'arrivent à rien, si les matières premières qu'on leur fournit ne sont pas aussi fraîches que celles que manipulent les grands maîtres-queux européens.

Ce qui explique en plus l'excellence de la cuisine française, la première du monde, c'est la délicatesse du palais des Français et l'usage du beurre. Les Français s'y entendent en bonne nourriture et la réclament. Ils la réclament souvent avec violence. Si la sole est trop cuite et le ragoût trop

trempe, ils crieront au scandale et accuseront le maître d'hôtel de servir de la saleté à ses clients. En France, chaque cuisinier a conscience de servir un artiste.

C'est tout le contraire qui existe en Canada comme aux Etats-Unis, pays où les cuisiniers ne se font pas pour un sou de bile, sachant pertinement que les clients ne sont pas difficiles. On peut dire, en effet, sans froisser personne, que le consommateur canadien "n'est pas difficile sur le rapport de la nourriture", que, dans les restaurants, il se résigne à manger n'importe quoi. La vogue des restaurants chinois, syriens, grecs et nègres en est la preuve indiscutable. Même dans les hôtels de premier ordre, le client ne rouspète jamais contre ce qu'on lui sert. Il paye sa note sans la vérifier et s'en va digérer son repas dans les vapeurs d'un cigare. Le repas est pris; tout est dit. On ne vit pas pour manger; on mange pour vivre.

Les maîtres d'hôtel, intendants, gérants et propriétaires, ainsi que les cuisiniers, auraient tort de faire des frais pour des clients si commodes et si bons enfants. De là, l'infériorité de nos cuisines vis-à-vis de celles des hôtelleries européennes.

Si, comme nous l'avons dit au début, nos hôtels sont, en général, plus confortables, les grands hôtels européens ne font pas pitié sous ce rapport. Peut-être sont-ils moins abondamment pourvus de salles de bains et de radiateurs, c'est tout. Mais les

chambres sont plus agréables et infiniment mieux meublées.

Quant à l'architecture, nous en avons à apprendre. Nos architectes ne se foulent pas les méninges et ils seraient stupéfaits de constater l'importance qu'on attache, de l'autre côté, à la partie architectonique de ces établissements. Revenons même sur les salles de bains et disons que les baignoires de l'hôtel Continental, à Paris, par exemple, peuvent être comparées très avantageusement à toutes celles des plus luxueux hôtels de notre continent.

Le but de nos hôteliers est de faire de l'argent uniquement. Le but des



hôteliers européens est aussi de faire de l'argent—aucun doute là-dessus—mais aussi d'avantager le client, de flatter son oeil et son palais.

Il est vrai que les hôtelleries de France ont, pour les dédommager, des fortes dépenses que leur imposent les soins de la cuisine, un bordereau de paye beaucoup moins élevé que celui des établissements canadiens. Il existe en effet en Europe une sale coutume qui consiste à ne pas donner de salaires aux commi d'hôtel et à obliger les clients à leurs payer ces salaires sous forme de pourboires. Les garçons d'hôtel payent leurs services à l'intendant et ils se remboursent en

salaires. Il n'existe peut-être pas de pays où le pourboire soit plus à la mode qu'en France. C'en est exaspérant! Et, malgré le peu de frais que représente aux propriétaires le service de leurs employés, l'hébergement est très coûteux, plus coûteux que chez nous, malgré la dépréciation générale de la monnaie européenne.

Mais quels que soient les ennuis et les inconvénients des hôtelleries françaises, disons qu'on y mange et qu'on y boit comme nulle part ailleurs.

LA FAUNE ANTEDILUVIENNE

On pensait disparue à jamais toute la faune antédiluvienne. Aussi était-on tenté de rire des dépêches qui nous sont parvenues d'Argentine annonçant que des explorateurs avaient découvert, dans les marais déserts de la Patagonie, un animal fabuleux, ressemblant fort au plésiosaure préhistorique. Or, des colons ayant vécu dans cette région, affirment avoir vu le monstre en question et le directeur du Jardin zoologique de Buenos-Ayres vient d'organiser une expédition pour le retrouver et, si possible, le capturer.

Réussira-t-elle? Il serait hasardeux de l'affirmer.

Le plésiosaure est un reptile aquatique de la période jurassique. On en a retrouvé des fossiles longs de dix pieds, mais il est probable que sa grandeur habituelle atteignait 45 pieds. Il ressemblait à un serpent énorme muni de quatre pattes très courtes. Sa tête, allongée, se rapprochait de celle du crocodile. Il était à la fois herbivore et ichtyovore.



LA BERNACHE COMMUNE DE LA CÔTE DE L'ATLANTIQUE

La Bernache commune de l'est est un oiseau qui a fait le sujet de bien des controverses, entre les amateurs de sports aussi bien qu'entre les ornithologistes. Cela est dû surtout à ce que les endroits où elle niche sont très éloignés, car elle ne couve qu'au nord du cercle Arctique, dans le Groënland, et probablement aussi dans l'est de l'île Melville, où il en a été capturé en été. Là elle rencontre la Bernache noire, dans les endroits qu'elle fréquente en cette saison.

Le "Victoria Memorial Museum", d'Ottawa, possède des spécimens de ces deux espèces, pris en 1909, au havre Winter, île Melville, par Frank Hennessey. Le nom scientifique de la Bernache commune (*Branta bernicla glaucogastra*) indique qu'elle a les parties inférieures blanchâtres ou de couleur pâle, différente en cela de la Bernache noire (*Branta nigricans*) qui couve dans les régions arctiques ouest et dont la migration est restreinte à la côte du Pacifique.

Les bernaches sont des oiseaux d'eau salée qui viennent très rarement dans l'intérieur. Elles étaient autrefois une des plus nombreuses espèces d'oiseaux de mer, et les vieilles annales historiques nous parlent des nuées qui se voyaient sur les côtes de l'At-

lantique, se réfugiant dans toutes les baies et anses où croissent en abondance les herbes marines (eel-grass) dont elles se nourrissent. Elles arrivent sur la côte de la Nouvelle-Angleterre en octobre et novembre pour s'étendre ensuite sur tout le littoral de l'Atlantique jusqu'aux Carolines.

M. E. H. Forbush, ornithologiste de l'Etat du Massachusetts, dans son livre "Game Birds, Wild-Fowls and Shore Birds" (Gibiers à plume, Oiseaux Sauvages et Oiseaux de Grève), publié en 1912, a réuni les anciens rapports afin de démontrer que la Bernache commune, qui était autrefois parmi les plus nombreuses espèces d'oiseaux aquatiques, a diminué d'une manière sensible dans les cinq dernières années. Ses données semblent indiquer que la Bernache commune, jadis si abondante qu'il lui fallait se disperser sur toute la côte afin de trouver assez de nourriture pour suffire à ses besoins, est maintenant si réduite en nombre que quelques localités isolées peuvent amplement accommoder ce qui en reste, et comme, pratiquement, toutes les Bernaches communes de l'Amérique du Nord visitent ces endroits dans leur migration, elles les couvrent d'une manière si compacte que cela donne l'impression, là, qu'elles n'ont pas diminué, mais plutôt augmenté. Cet état de chose ressemble à celui de 1888 au sujet des pi-

geons voyageurs qui paraissent s'être tous rassemblés dans quelques localités du Michigan, où, à cette époque, ils parurent plus nombreux que jamais; et cependant, l'espèce, croiton, est maintenant éteint.

Le professeur Wells W. Cooke, dans son livre, 'Distribution and Migration of North American Ducks, Geese and Swans' (Distribution et Migration des Canards, Oies et Cygnes de l'Amérique du Nord), publié en 1906, dit qu'il ne semble pas y avoir d'indications que la Bernache existait sur la côte Arctique de la terre ferme, entre la baie de Franklin et la péninsule de Boothia—près de mille milles. Des observations subséquentes faites par l'auteur de cette brochure (Dr Anderson), en 1911, et pendant l'Expédition canadienne arctique, en 1914-1916, montrent que la bernache de l'ouest couve aussi loin dans l'est que la partie ouest du golfe Coronation, ce qui réduirait d'environ trois cent milles le territoire où on ne trouve pas de bernache. La Bernache commune de la côte de l'Atlantique, apparemment, couve presque toujours dans le nord-est de l'archipel arctique de l'Amérique septentrionale.

Elles arrivent tard en mai, ou de bonne heure en juin, sur la côte nord-ouest du Groënland, et couvent vers le nord, probablement aussi loin que la terre s'étend. Quand les glaciers apparaissent, en septembre, elles s'en vont vers le sud, traversant la péninsule de Boothia jusqu'à la côte ouest de la baie d'Hudson, d'où, en apparence, elles traversent la péninsule du Labrador jusqu'au golfe Saint-Laurent. Si elles viennent sur la côte est du Labrador ou le côté est de Terre-Neuve, cela est très rare. Atteignant les bords du golfe Saint-Laurent en

automne, elles retournent vers l'est, se dirigeant vers Anticosti ou l'île du Prince-Edouard. Elles continuent alors leur migration, passent l'isthme de la Nouvelle-Ecosse, traversent la baie de Fundy et vont droit vers la côte extérieure du cap Cod. Elles sont quelques fois détournées de leur voie par le vent, qui les pousse sur la côte du Massachusetts, mais ordinairement elles contournent le cap Cod et passent Nantucket; ne faisant que toucher aux points intermédiaires, elles arrivent à la Virginie ou à la Caroline du Nord, où la plupart hivernent, bien que plusieurs passent l'hiver plus au nord, et quelques-unes dans les eaux du Massachusetts. Le professeur Cooke, se basant pour tirer ses conclusions sur les rapports de plusieurs observateurs qui couvrent une période de plusieurs années, dit qu'elles retournent en février au détroit de Long-Island. A la fin de mars, l'avant-garde a atteint le nord de la Nouvelle-Ecosse, et passe le mois suivant autour du golfe Saint-Laurent.

Tous les observateurs s'accordent à dire que la Bernache commune ne fréquente pas la côte est de Terre-Neuve, au printemps, mais qu'elle se dirige droit au nord en traversant la péninsule du Labrador. Le 23 mars est, en moyenne, la date où elles atteignent la latitude 46° dans le golfe Saint-Laurent, et ce n'est pas avant le 30 mai que les premières arrivées ont été remarquées dans la latitude 79°, ce qui donne une vitesse moyenne de 34 milles par jour. Les observations, à propos de l'île du Prince-Edouard, montrent que la Bernache commune arrive à l'île au printemps, presque toujours pendant la nuit, et que les dates de départ des grandes bandes du cap Cod coïncident avec celle de leur

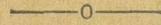
arrivée à l'Île du Prince-Edouard. Vers le 1er juin, ce que M. Forbush croit être le gros de la volée de la côte de l'Atlantique, s'assemble en dehors du port de Charlottetown, en grandes bandes qui bientôt traversent le golfe Saint-Laurent dans la direction du Nord. On ne les voit jamais au printemps sur la côte ouest de la baie d'Hudson, d'après les observateurs, bien qu'elles y viennent en automne.

Le fait que leur migration s'opère sur un nombre limité de routes semble expliquer pourquoi les Bernaches communes paraissent être encore très nombreuses. Pratiquement, tous ces oiseaux disséminés sur une vaste étendue au delà du cercle Arctique s'assemblent sur un point donné pour s'envoler le long de la côte de l'Atlantique. De cette manière, pris individuellement, ils paraîtront, ainsi réunis, naturellement très nombreux, jusqu'au jour où l'espèce sera à peu près éteinte, et, à plus forte raison, si elle est chassée de presque tous les endroits où croît la nourriture nécessaire à son développement.

Les Bernaches sont bien protégées en été parce que les endroits où elles ont leurs nids sont très éloignés. Cependant, elles ont là un été court et de sérieuses tempêtes hors de saison, qui détruisent probablement le plus grand nombre des petits de l'année; car il arrive quelquefois que lorsque ces oiseaux commencent leur migration il n'y a pour ainsi dire pas de jeunes parmi eux.

Si la chasse n'est pas restreinte, la Bernache commune, tout comme le courlis du nord, pourrait bien disparaître avant que nous nous soyons aperçus du danger qui menace son existence.

La Loi de la Convention des oiseaux migrateurs protège ces oiseaux au printemps; et, comme une protection semblable leur est donnée aux Etats-Unis, il faut espérer que leur nombre augmentera dans quelques années.



ENVOLEE DE HALIFAX A GRAND'MERE

Surveillance des forêts du bassin du St-Maurice par machines volantes

On expérimente cet été la surveillance et la localisation des feux de forêts, au Canada et aux Etats-Unis, au moyen de machines volantes.

Au Canada les expériences sont effectuées par la St Maurice Forest Protective Association, qui protège une superficie de 13,000 milles carrés dans le bassin du St-Maurice, province de Québec.

Le gouvernement de cette province contribue au travail par une subvention monétaire. Grâce à la généreuse coopération du ministère de la Marine, deux hydroplanes, appartenant au gouvernement fédéral ont été mis à la disposition de l'Association. Un aviateur expérimenté a été engagé; il est assisté de mécaniciens et d'un personnel nécessaire.

Grand'mère sera le siège de l'entreprise. On espère que le lieut. Stuart-Graham, l'aviateur, effectuera une patrouille quotidienne et parcourra l'étendue du territoire de l'Association tous les deux jours. Cette patrouille complètera la surveillance des gardes-incendies réguliers, qui continueront leur travail par canots, motocyclettes, automobiles, lorits, ou à pied, suivant l'ancienne mode.

Le lieut. Graham a lui-même fait le voyage avec les deux machines, de Halifax à Grand'mère; c'est le premier trajet du genre entrepris au Canada.

C'est une expérience nouvelle. que l'application de machines volantes à la protection des forêts, et l'on portera naturellement un grand intérêt, à une telle entreprise. On se propose aussi de photographier en passant en l'air les coupes de bois, en vue de se procurer des données sur le drainage, le genre de forêts, etc., y compris les endroits brûlés, déboisés et la reproduction des jeunes forêts, qui feront un contraste avec la forêt vierge.

Il faut en féliciter la St. Maurice Forest Protective Association, le gouvernement provincial de Québec et le gouvernement fédéral, pour avoir entrepris une telle expérience cet été.

Aux Etats-Unis on a fait des arrangements pour établir une étroite coopération entre le département de la Guerre et le Service des forêts. Des routes définies ont été tracées pour la surveillance des forêts nationales, surtout dans les états de l'Ouest. On sert aussi de ballons observatoires, et l'on a déjà par ce moyen découvert un feu au pied des montagnes Sierra Madre. Sept minutes après la découverte du feu, des hommes engagés étaient déjà sur les lieux avec les appareils nécessaires à l'extinction et un incendie fut évité. Les machines volantes sont pourvues d'appareils de télégraphie sans fil et maintiennent des communications. On a ménagé des atterrissages éventuels.

Si les expériences entreprises maintenant au Canada et aux Etats-Unis réussissent, et que les dépenses ne soient pas trop onéreuses, on peut

s'attendre à une surveillance et protection efficaces des forêts au moyen de machines volantes.

— o —

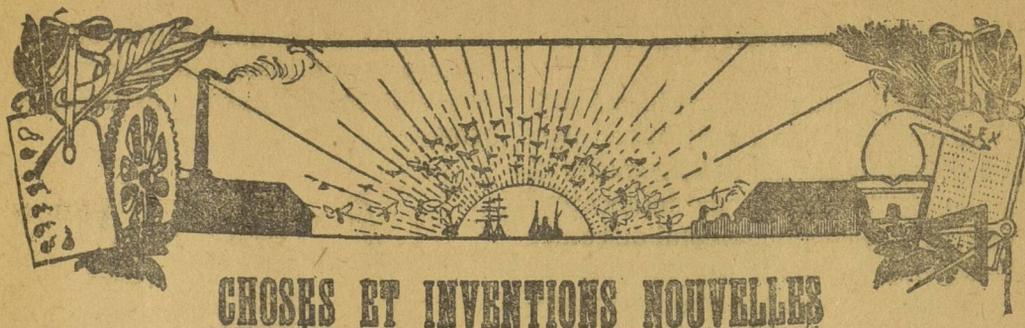
LE SECRET DE LA ROSEEBONY

Une Américaine, Mme Sewell Jones, vient de découvrir une matière plus rare que le diamant, qu'elle a nommée la roseebony. Elle seule en connaît la composition, et le secret est bien gardé. D'ailleurs la production de la roseebony est chose si difficile que, pendant toute son existence, Mme Sewell Jones n'a produit que cinquante pièces. D'abord, qu'est-ce que la roseebony? C'est un jais noir aussi dur que le diamant, fait d'une substance dont les pétales de rose sont la base. Dès son plus jeune âge, Mme Sewell Jones fit preuve de dons réels pour la sculpture; il lui vint un jour l'idée de se servir des pétales de roses comme base d'une composition nouvelle et ses expériences commencèrent.

Se servant de matériaux qu'elle tient secrets, elle introduit les pétales de rose dans une composition plastique qu'elle fait fondre pour la travailler à sa fantaisie. Ensuite elle la fait durcir et, au bout de trois semaines, la roseebony est dure comme une pierre. Elle achève son oeuvre avec le ciseau.

Et il en résulte un bijou qui a la fraîche beauté d'une rose et l'éclat du diamant. Les milliardaires américaines veulent toutes porter la roseebony, parce que c'est un bijou rare et cher.

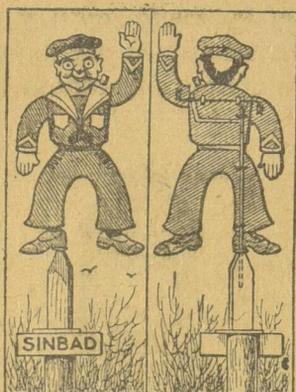
Connaîtrons-nous jamais le secret de la roseebony?



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

LE MÂTELOT-GIROUETTE

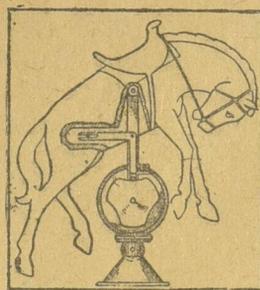
Un matelot en bois qui, par le mouvement de ses bras, indique la direction du vent, est quelque chose d'infinitement plus nouveau que la conventionnelle girouette. Le personnage est taillé à même une planche de pin ou de quelque autre bois tendre. Les bras sont fabriqués à part et ajustés au corps au moyen de fils de fer que l'on



fait passer dans un écrou ou deux, fixés dans le dos du marin. Ce matelot que nous appellerons Sinbad pour les besoins de la cause est retenu dans un poteau par une tige de fer. Le marin est juste assez solide pour résister à une bourrasque et assez souple et mobile pour tourner avec le vent.

LA LEÇON D'EQUITATION

Les chevaux de manège, comme on en voit au Parc Dominion, ne sont propres qu'à l'amusement des enfants. Il est bien inutile de croire qu'on puisse apprendre sur ces petites bêtes tranquilles à monter un cheval tant soit peu rétif. Pour cette fin, nous connaissons un petit branco de bois, dont vous avez la vignette sous les yeux, qui peut dresser un excellent cavalier. Le moteur électrique lui imprime un violent mouvement de bas en haut,



au lieu de le faire aller au petit trot. Il se cabre et fait des plongeons brusques, tout comme s'il tournait autour d'un cercle. Il faudrait donc pour faire des citadins de véritables "cow-boys" que les cirques et les parcs d'amusement eussent deux manèges ou carroussels: l'un pour les enfants et l'autre, muni de chevaux fringants, pour les adultes.

ECHELLE ROULANTE ET FIXE

Les échelles roulantes qui font partie du matériel que l'on trouve dans les arrière-boutiques des magasins et des dépôts de marchands de gros ont un énorme désavantage, celui de rouler au mauvais moment, surtout lorsque la personne qui est montée à son dernier échelon se penche trop d'un côté. Pour obvier à cet inconvénient, un inventeur vient d'imaginer l'échelle



roulante indiquée dans notre vignette ci-contre. Les roues sont fixées au bout de deux bras recourbés, adaptés à un tasseau posé sur le dernier échelon. Quand l'échelle est libre, les ressorts ramènent les deux roues au centre et élèvent l'échelle, mais sitôt que quelqu'un y monte, son poids détend les ressorts qui font sortir les roues et posent l'échelle à plat sur le plancher.

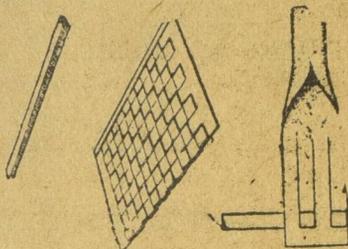
AVEC LES VIEUX TUBES D'AUTO-MOBILES

Voici un nouvel usage pour les vieux tubes des automobiles.

Un tube n'est jamais gâté assez complètement pour ne pas pouvoir servir à d'autres usages.

Par exemple on peut toujours l'employer pour faire des carpettes pour les automobiles.

En effet on n'a qu'à tailler le tube en lanière et à croiser ces lanières comme on le faisait jadis pour les catalogues.



L'effet produit est splendide et ce genre de carquette est inusable dans les autos.

DES BASES EN CIMENT POUR LES FANAUX

Les fanaux dont se servent les tracteurs ou les municipalités pour prévenir le trafic qu'il y a danger sont souvent éteints par le vent ou les courants d'air qui viennent du bas du fanal.



Si on construit une base en ciment sur laquelle viendra se poser le fanal, ces courants d'air n'existeront plus et le fanal ne s'éteindra plus sous la force du vent.

De plus, il n'y aura plus à craindre que les fanaux se renversent car ils seront maintenus solidement.

POUR EMPECHER LES PIPES DE TOMBER SUR LE BUREAU

Tous les fumeurs savent comme il est ennuyeux de voir les cendres choir sur le bureau lorsqu'ils déposent leurs pipes.

Ceci est surtout ennuyeux pour les personnes qui travaillent sur un bureau, car à la fin de la journée le bureau est littéralement couvert de cendres.



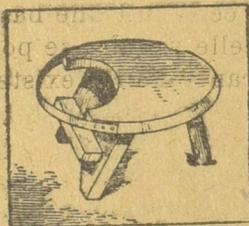
Souvent même des documents précieux sont fâchés par les cendres.

Pour éviter cela on n'a qu'à se servir d'une simple pièce de métal qui sert à tenir deux ou plusieurs feuilles de papier ensemble, et à la passer autour de la pipe.

Ceci est assez fort pour faire tenir la pipe debout.

POUR LES FERMIS AYANT DES VACHES

Voici un petit banc original pour traire les vaches et qui est d'une très grande utilité sur une ferme.



Ce petit banc possède un espace libre encerclé d'une bande de fer pour

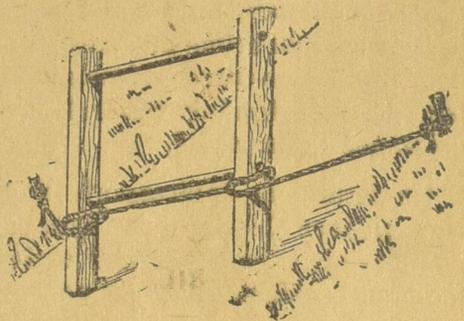
recevoir le seau pendant que l'on traite la vache.

La personne est très bien assise sur le banc et le seau peut s'ajuster à volonté grâce à la bande de fer qui est mobile et peut se placer à la grandeur désirée.

POUR TENIR UNE ECHELLE EN PLACE

Souvent il nous faut placer une échelle devant la maison pour monter sur la couverture ou pour faire tout autre travail.

Lorsque cette échelle est placée sur le trottoir en ciment il est très dangereux qu'elle glisse, car le ciment ou l'asphalte sont très glissants. Pour cela, on place dans la terre, de chaque



côté, deux piquets et l'on passe une corde solide dans le bas de l'échelle et on attache les deux bouts aux deux piquets.

De cette manière il est impossible que l'échelle glisse, et celui qui y monte peut être tranquille, il n'arrivera aucun accident.

LE CADI OU JUGE DU CAIRE

Les juges de l'Orient n'ont pas à leur disposition tout l'appareil solennel dont dispose la loi en Europe. Pas de tribunaux, pas de codes, pas d'avocats; le cadi ou juge du quartier, assis sur des coussins empilés sous la véranda de sa cour, fait comparaître devant lui les accusés. Il écoute les dépositions des témoins et la défense des prévenus et il juge selon sa conscience, d'une manière définitive et sans appel.

Certes, une pareille façon de procéder offre peu de garanties : ce juge tout-puissant que rien ne contrôle, a dans les mains un pouvoir bien dangereux et dont il est bien peu d'hommes, dans ces pays de sombre despotisme, qui sachent user modérément. Cependant les annales orientales sont remplies de traits, qui montrent que les juges musulmans ont su amener dans la poursuite du crime une adresse, une douceur, une sagacité témoignant de leur désir profond d'arriver à la connaissance de la vérité.

On ferait un intéressant volume rien qu'avec les curieux expédients employés par les cadis pour arriver à leur but et découvrir le crime.

En voici deux exemples tout empreints du cachet des moeurs orientales.

Un meurtre avait été commis au Caire dans des circonstances ténébreuses: un juif riche et avare, vivant seul dans une maison du Grand Bazar, avait été assassiné pendant la nuit. Le coupable avait disparu sans laisser

aucune trace, en enlevant le trésor de l'avare.

La police avait fait des perquisitions chez les voisins du juif, qui étaient pour la plupart de pauvres portefaix du Bazar, mais ces recherches n'avaient amené la découverte d'aucun indice propre à mettre sur la trace du coupable.

Le vieux cadi du quartier, malgré les déclarations de ses agents, était persuadé que le crime avait dû être commis par quelqu'un des gens sans aveu qui habitaient près de la maison du juif. Il fit donc mander devant lui tous les habitants de la rue et les interrogea successivement sans pouvoir obtenir d'éclaircissement.

S'étant recueilli un instant, il donna à voix basse des instructions à ses gens, qui revinrent quelques instants après, apportant une boîte, dans laquelle avait été enfermé un coq préalablement enduit d'une épaisse couche de suie. Une ouverture pratiquée dans le couvercle permettait d'y passer la main.

"Chacun de vous, dit le cadi, en s'adressant aux hommes, va mettre la main dans la caisse et serrer le cou du coq qui s'y trouve enfermé: celui qui le fera crier sera coupable et comme tel pendu!"

L'épreuve commence. A mesure que chaque homme retirait la main de la caisse, le cadi l'appelait et la lui examinait. Au quatrième:

"Voilà le coupable, s'écria le vieux juge; c'est lui qui a tué le juif; regardez sa main. Voyez; elle est blan-

che. Il n'a pas osé toucher le cou du coq; sa mauvaise conscience l'a trahi. Qu'on le pendel!"

Dans une autre circonstance, le même juge se trouvait avoir devant lui quatre personnes, qui étaient accusées du même crime. Aucune ne voulait avouer.

Voyant cela, il les fit ranger devant lui et les regardant fixement, il leur intima tout à coup l'ordre de sortir de la salle. Les accusés s'empressent d'obéir.

Après quelques minutes, il ordonna qu'on les fasse rentrer. Quatre ou cinq fois, il exécute cette même manoeuvre. Enfin au moment où les accusés rentrent dans la salle, pour la dernière fois, le vieux juge appelle l'un d'eux:

"C'est toi le coupable, n'est-ce pas? lui dit-il, avoue, car je sais que c'est toi."

Le malheureux se prosterne et avoue qu'il est bien le coupable.

"En voyant les accusés sortir et rentrer, dit alors le cadí, j'ai remarqué que celui-ci était toujours le premier à sortir et le dernier à rentrer. Mon regard lui pesait; il cherchait à s'y dérober, cet indice, vous le voyez, ne m'a pas trompé."

—o—

HISTOIRES DE VAMPIRES

Le vampirisme est un dérivé du spiritisme. Les morts viennent en chair tracasser les vivants, ils viennent s'en repaître: dame! puisque, selon la doctrine spirite, les morts continuent de vivre, il faut bien qu'ils se nourrissent! Seulement, vous pensez qu'un mort ne se nourrit pas comme un vivant! évolué et évoluant, habitant un peu les diverses planètes, il a, forcé-

ment, des goûts plus compliqués, plus spéciaux.

Que cela ne semble pas trop étrange: il n'est pas en Bretagne un seul cimetière dans lequel les pierres tombales ne présentent pas une légère excavation destinée à recevoir le lait qui nourrit les trépassés.

Le vampirisme, c'est la transfusion du sang entre un mort et un vivant.

Vous savez qu'il arrive en certains villages—et en certaines villes—que des personnes dépérissent, maigrissent, pâlisent sans raison. Un beau jour, un homme hardi va dans le cimetière, ouvre une tombe dont l'état depuis quelque temps, ne lui semble pas naturel, soulève le couvercle d'un cercueil, découvre un cadavre dont les joues sont trop rouges, et lui plonge un pieu dans l'estomac: dès lors, les personnes malades reviennent à la santé.

Au siècle dernier, mourut au village de Kisilova, à trois lieues de Gradisca, en Esclavanie, un vieillard âgé de soixante-deux ans. Trois jours après avoir été enterré, il apparut, la nuit, à son fils, et lui demanda à manger; celui-ci l'ayant servi, il mangea et disparut. Le lendemain, le fils raconta à ses voisins ce qui était arrivé; le spectre ne se montra pas ce jour-là. Mais, la troisième nuit, il se fit voir et demanda encore à manger. On ne sait si son fils lui en donna ou non; mais on trouva le lendemain celui-ci mort dans son lit. Le même jour, cinq ou six personnes tombèrent subitement malades dans le village, et moururent l'une après l'autre, peu de jours après.

Le bailli du lieu, informé de ce qui était arrivé, envoya une relation au tribunal de Belgrade, qui chargea deux de ses officiers d'aller à ce vil-

lage avec un bourreau pour examiner l'affaire.

L'officier impérial, dont on tient cette relation, s'y rendit de Gradisca pour être témoin d'un fait dont il avait souvent entendu parler. On ouvrit tous les tombeaux de ceux qui étaient morts depuis six semaines; quand on vint à celui du vieillard, on le trouva les yeux ouverts, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, cependant immobile et mort; d'où l'on conclut qu'il était un signalé vampire. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le coeur. On fit un bûcher, et l'on réduisit en cendres le cadavre. On ne trouva aucune marque de vampirisme, ni dans le corps du fils, ni dans les autres.

Autre histoire: quelques années après, un soldat des frontières qui demeurait à Haïdamac, raconta à son régiment qu'étant, un jour, à table avec son hôte, il avait vu entrer un inconnu qui était venu s'asseoir avec eux; que son hôte avait été très effrayé et qu'il était mort le lendemain; qu'il avait appris, ensuite, que cet étranger, mort il y avait déjà dix ans, était le père de son hôte lui-même, et que celui-ci lui avait donné la mort. Le comte Cabrera commandant du régiment, fut chargé d'examiner l'affaire, et se rendit au lieu et place avec d'autres officiers, l'auditeur et le chirurgien. Il interrogea les personnes de la maison, et comme leur témoignage fut confirmé par celui des autres habitants du lieu, il fit exhumer le cadavre que l'on trouva parfaitement conservé, avec le regard vif. On lui coupa la tête, et l'on remit ensuite le corps dans le tombeau.

TOUT POUR LES TENORS...

On vient de terminer seulement la liquidation de l'héritage de Caruso. Il s'élève à plus de trente millions de lires...

Banville, dans une de ses fantaisies célèbres, nous montre un ténor auquel on demande de chanter pour rien et qui répond: "Je veux deux cents dollars par minute!"

Eh bien, des deux cents dollars par minute, Caruso les a eus, et au delà, du jour où il fut parvenu à la célébrité... Noté, qui vient de mourir, ne laisse aux siens qu'une modeste aisance. Il n'a jamais connu les énormes cachets. Et pourtant la voix de Noté, comme baryton, valait bien celle de Caruso comme ténor. Qui expliquera les raisons de cette différence? Elles tiennent évidemment à ce fait que la voix du ténor est une voix anormale. Le ténor, c'est le phénomène. Et, de tout temps, l'homme a attaché moins de prix aux oeuvres réussies de la nature qu'à ses monstruosité.

—o—

ELLES DEVRONT PAYER

La Roumanie doit un montant de vingt millions et demi de dollars au Canada depuis 1919, sur lequel elle n'a payé jusqu'ici aucun intérêt.

Le gouvernement canadien fait des démarches en ce moment pour se faire payer.

D'autre part, la Grèce doit sept millions et demi de dollars au Canada depuis 1919 et n'a jamais versé un sou d'intérêt.

Les Grecs devront également trouver les fonds pour rembourser le Dominion.



Bien que notre Revue ne soit pas une agence matrimoniale, que nous n'ayons jamais essayé de faire des mariages, entre nos lecteurs et lectrices, nous allons déroger pour une fois à la coutume en annonçant à toutes les personnes intéressées qu'un jeune homme, riche et très intéressant, connu à Montréal, se cherche actuellement une épouse.

Ce jeune homme à marier est le célèbre violoniste Mischa Elman et la femme qu'il recherche doit avoir les traits, la ressemblance parfaite, du modèle qui servit au peintre Greuze pour faire ses tableaux renommés. Il est facile de se procurer une reproduction des oeuvres de Greuze. Pour celles qui ne les connaissent pas, disons que la femme que peignait Greuze aurait exactement aujourd'hui la silhouette de l'exquise petite bonne femme de notre dessin.

En effet, Mischa Elman est amoureux d'une peinture. Comme il ne peut épouser la beauté qui posa naguère devant le célèbre peintre français, celle-ci étant malheureusement morte depuis une centaine d'années, il cherche de par le monde son "doublet", quelqu'un qui lui ressemblât au physique et au moral.

"Elle est quelque part sur la terre, dit-il; un jour, elle entendra parler le coeur de mon violon et répondra à son appel."

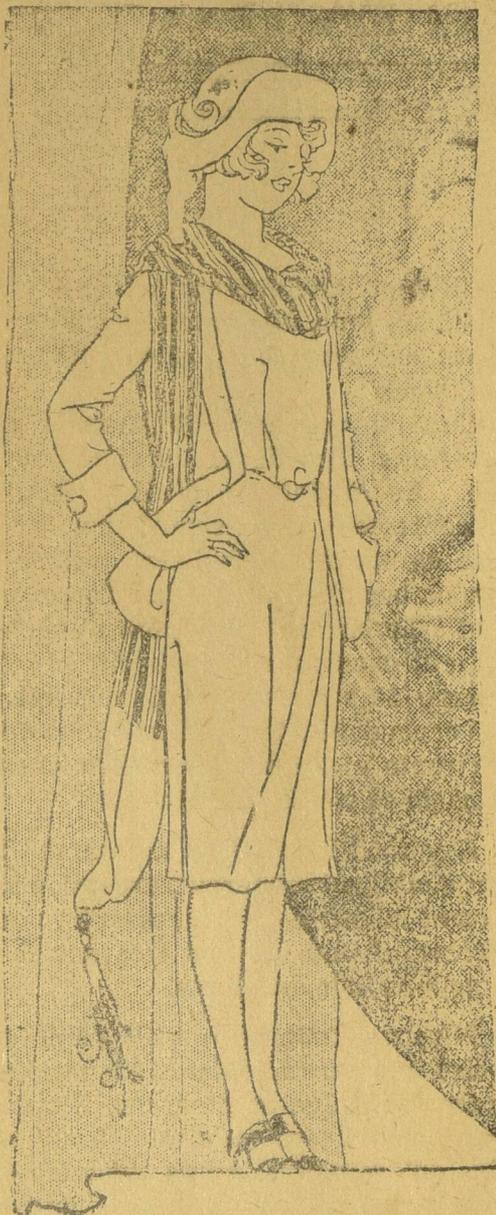
C'est en vain qu'il la chercha en Amérique, lors de sa dernière tournée. En Angleterre, où il se trouve présentement, il ne semble pas avoir plus de succès. Parmi les soixante jeunes beautés blondes qui l'assiégèrent à Londres, il n'en trouva aucune qui eût exactement les traits de la femme de ses rêves. Il ne désespère pas cependant, bien qu'il soit déjà âgé de trente et un ans et profondément lassé de sa vie de célibataire.

Et quand il trouvera la femme de son choix, cet amoureux exceptionnel pourra lui offrir—la richesse, un nom célèbre et une position très enviable dans le monde artistique.

Mischa Elman est depuis l'âge de treize ans un violoniste de premier ordre. Dès l'âge de cinq ans, il montrait pour la musique des dispositions plus qu'ordinaires. Après avoir étudié sous le maître Auer, il fit ses débuts à Saint-Petersbourg en 1904. Son premier récital fut toute une sensation et il entreprit une tournée européenne qui ne fit que porter sa gloire plus

haut. Il est aujourd'hui l'un des six premiers violonistes du monde.

La peinture que Elman a enchâssée pour ainsi dire dans ses rêves et qui



synthétise à ses yeux toute la féminité est le chef-d'oeuvre du maître français, Jean-Baptiste Greuze, qui vivait aux jours de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Cette peinture est exposée

au Louvre; elle porte sur son cartouche doré le nom du peintre et le titre du tableau: "La Cruche Brisée".

Cet amour que porte Elman à une peinture trouve son explication dans un flirt de jeunesse, alors qu'il s'éprit à Londres d'une jeune Anglaise dont il garda toujours le portrait sur son coeur. Se trouvant beaucoup plus tard à Paris, il fut frappé par la ressemblance entre le modèle de Greuze et l'objet de son premier amour, alors perdu à jamais.

Il voulut à tout prix connaître l'histoire de la femme qui posa pour Greuze. C'est à la Bibliothèque Nationale qu'il trouva tous les documents relatifs à la vie et aux oeuvres du peintre du dix-huitième siècle.

En parcourant ainsi de nombreux in-folio, il apprit que cette belle jeune fille avait été la propre femme du peintre. Ce dernier seul aurait pu renseigner exactement Mischa Elman sur le caractère d'une femme aussi jolie. Mais il n'écrivit, malheureusement, pas ses mémoires.

Cependant, nous savons, par certains chroniqueurs de l'époque, que Greuze était très épris de sa femme et fut raisonnablement heureux avec elle. Il fallait qu'il l'aimât réellement pour l'adopter comme compagne de sa vie en même temps que comme unique modèle.

Il fallait aussi que sa femme l'inspirât profondément, parce que toutes les oeuvres qu'il a essayées sans elle furent ratées. Ses tableaux épiques et historiques sont des modèles de mauvais goût. Il y a par exemple sa toile de Sévère et Caracalla, toujours au Louvre, qui peut servir de repoussoir aux jeunes peintres et leur enseigner "comment il ne faut pas peindre".

Si le peintre Greuze adora sa femme, celle-ci lui rendit son amour par un attachement qui ne se démentit jamais et par beaucoup d'admiration. Greuze était maître dans sa maison. On le tient de Diderot, le célèbre encyclopédiste, lequel vivait dans son intimité et qui nous rapporte indiscrettement que Greuze était "un modèle de vanité et d'impertinence" et voulait être écouté.

Ce que l'on sait encore de "Madame Greuze", c'est qu'elle était mauvaise maîtresse de maison et ne s'entendait pas plus que son mari à faire des économies. La preuve en est que Greuze mourut dans la pauvreté.

On dit communément que les figures reflètent le caractère ou la personnalité, que les yeux sont le miroir ou les fenêtres de l'âme. Qui eut pu dire toutes ces choses sur le modèle de Greuze, en ne connaissant d'elle que son image?

Mais les traits du modèle de Greuze n'ont pas toujours été communément admirés. Il s'est trouvé des critiques d'art, et entre autres, le peintre anglais Walter Pate, dont le type de la beauté féminine est la Mona Lisa de Léonard de Vinci, pour trouver que Madame Greuze suggérait l'idée, non pas d'une femme, mais d'une enfant — opinion très juste d'ailleurs.

Un autre dit: "Ce sont là les traits, la physionomie, l'expression d'une très belle enfant, mais d'une enfant sans cervelle, dont la bonté est faite d'innocence enfantine et d'ignorance, alors que la bonté que reflètent d'autres visages connus est inspirée par l'intelligence et la force de caractère."

Mais toutes ces études, favorables ou défavorables sur le type de la femme aimée, ne changent en rien les

idées préconçues qu'en Mischa Elman. Il ne sera heureux dans la vie que lorsqu'il aura trouvé "la copie conforme" du modèle et de la femme du peintre Greuze.

Mesdemoiselles, à vous maintenant de savoir si vous avez le type de la femme que recherche ce grand violoniste et d'agir en conséquence...

—o—

SCENE D'INTERIEUR

A neuf heures du soir. Maison d'ouvriers. On attend le père qui ne rentre pas. Il y a un silence triste. Les estomacs sont vides, le dîner chantonne, cuit et recuit, depuis des heures qu'il est sur le petit poêle... Voilà le troisième jour que c'est ainsi dans la maison.

La mère dit au plus jeune fils:

—Lis donc tout haut ton livre d'école; tu sais? Celui où l'on parle d'histoire naturelle... des plantes... des bêtes... ce sera pour nous distraire.

Il lit. La mélodie lente de sa petite voix de flûte, ânonnate un peu à quelque chose de douloureux dans le silence morne... Tout à coup passe cette phrase:

—...Le chameau... peut travailler... huit jours... sans... boire...

Et la mère amèrement:

—C'est le contraire de ton père qui, lui, reste huit jours à boire sans travailler!

Et du coup, la lecture prit fin. Les cœurs des tout petits eux-mêmes sont trop gros.

—o—

Il n'y a aucun plaisir pour une femme de dire un secret à une autre femme lorsqu'elle sait que celle-ci le gardera pour elle.

ASTRONOMIE

LES ASTRES BIZARRES

Un monde de nuages.—Un monde de poussières

Avant même d'avoir conquis la Terre et d'en avoir fait le tour, ses habitants songèrent à voyager sur les autres mondes, et, se laissant emporter sur l'aile légère et fantaisiste de leur imagination, les romanciers de tous les temps, nous ont dépeint des paysages solaires, lunaires ou stellaires sous les couleurs les plus variées, mais généralement les moins véridiques.

Loin de diminuer le goût des traversées et des expéditions ultra-terrestres, les progrès de l'astronomie n'ont fait que le corser en nous révélant des merveilles insoupçonnées, et les écrivains sont partis en campagne céleste avec plus d'ardeur que jamais, d'autant plus que notre humble boule tournante a été battue en tous sens par les explorateurs et que la multiplicité et la rapidité des moyens de transport nous font paraître le globe terrestre de plus en plus petit. D'autre part, la civilisation s'impose de plus en plus dans les contrées naguère encore sauvages, et amoindrit d'autant les pittoresques aventures des folles équipées.

Ainsi donc, les grands voyages sur la Terre deviennent tout à fait vieux jeu; il faut aller toujours plus loin, toujours plus haut, s'évader, en un mot, de notre machine ronde. Mais le

plus amusant de tous ces romans astronomiques, c'est que leurs auteurs, malgré l'extravagance de leur imagination, restent encore au-dessous de la simple réalité. Ils créent dans leurs livres des mondes fantastiques, en comparaison de celui que nous habitons, mais moins extraordinaires que ceux que les astronomes voient au bout de leurs grands télescopes.

Ainsi, en dehors même des observatoires, on peut contempler le soir, une étoile éclatante, qui n'a de stellaire que l'apparence, car c'est, en vérité, une planète, une soeur de la Terre, la plus grande de tout le système solaire, un globe gigantesque bercé dans la même attraction, dans le même rayonnement que notre propre sphère et vivifié par les mêmes effluves du Soleil: c'est Jupiter, le géant des mondes, douze fois plus large que la terre, et treize cents fois plus volumineux qu'elle. Si formidables que soient les dimensions de cet astre dédié au souverain de l'Olympe, les 400 millions de milles qui nous en séparent en moyenne le réduisent à nos yeux à l'exiguité d'un éclatant point lumineux; mais les télescopes agrandissent son disque et permettent d'en distinguer les principaux caractères.

Or, on n'y voit pas le partage des continents et des mers comme ici-bas et sur Mars, mais on y constate la présence d'une immense enveloppe nuageuse, formée de couches superposées, tournant avec des vitesses

différentes de l'équateur aux pôles. Dans la région équatoriale, la rotation diurne est de 9 h. 60 m. 30 secondes, tandis que sous les tropiques elle est de 9 h. 55 m. 40 secondes. C'est comme si au Congo les jours duraient 5 minutes de moins qu'au Sénégal; il en résulterait que l'année serait là plus courte qu'ici et que pareilles variations se répétant sur l'ensemble de la Terre compliqueraient singulièrement le calendrier.

Cette particularité jointe à la rapidité des jours joviens, presque deux fois et demie plus courts que les nôtres, est déjà très frappante. Il y a mieux encore.

Depuis une cinquantaine d'années, on observe à la surface si mobile de Jupiter, une tache très vaste dont la persistance, au milieu de l'extraordinaire chaos de cette planète, intrigue fort les astronomes. Plusieurs savants sont même arrivés à penser qu'il s'agit là d'un premier continent en formation, ou plutôt d'une île flottante portée sur les vagues de l'océan jovien qui couvre presque toute sa surface, car cette tache, tout en gardant la même latitude, change de longitude. Relativement au globe de Jupiter, elle est aussi grande que l'Australie par rapport à la Terre. Son déplacement est donc comparable à ce qui se produirait si, par suite d'un cataclysme géologique invraisemblable, toute l'Australie se déracinait du fond de l'Océan et s'en allait à la dérive, tel un gigantesque radeau, sur les flots du Pacifique.

Toutefois, ici, se pose un point d'interrogation: est-ce bien là une solidification de la surface de Jupiter, un premier fragment de croûte dû à un refroidissement graduel? Est-ce vraiment le premier morceau de l'écorce

jovienne, destinée à remplacer peu à peu en partie les mers sans bornes?

Certains observateurs le nient. Ils voient en Jupiter un monde non liquide, mais dans un état plus primordial encore, c'est-à-dire gazeux, et supposent que cette célèbre tache, jadis rouge, aujourd'hui blanche, est une simple condensation gazeuse, un nuage plus dense au milieu d'un océan de vapeurs, une région plus chaude que les parties avoisinantes. Ils ajoutent que Jupiter, ancien soleil déchu de son antique puissance, n'est pas encore entré dans la période planétaire proprement dite et qu'il se trouve en un état intermédiaire assez difficile à définir. En résumé, ce serait un monde de nuages et de gaz, à moins qu'il ne soit liquide; mais, en tout cas, certainement fluide dans son ensemble.

A l'originalité de ce monde de vapeurs, on peut en joindre une autre.

Il tourne autour du Soleil comme un grand seigneur escorté de ses humbles vassaux, au nombre de huit, qui s'échelonnent à toutes les distances de sa surface. Les quatre principaux de ces satellites ont été découverts par Galilée et Simon Marius, au mois de janvier 1610. Le premier, de dimensions analogues à celles de notre Lune, et qui se trouve à peu près à la même distance de Jupiter que celle-là l'est de la Terre, est, par conséquent, observé télescopiquement depuis plus de trois siècles. Pendant fort longtemps, on ne lui a rien trouvé de remarquable. Mais, il y a une quarantaine d'années, un astronome américain ne s'avisait-il pas de découvrir que le disque de ce satellite est ovale au lieu d'être rond! Et, depuis cette époque, d'autres astronomes ont confirmé sa découverte, y ajoutant chaque fois une précision de plus, et la

nouvelle qui nous est parvenue ces temps-ci d'Amérique, et qui n'est pas un canard, est encore plus forte.

Non seulement cette étrange lune du système de Jupiter est elliptique, mais encore elle varie de forme: tantôt elle ressemble à un globe parfaitement rond, tantôt à un foot-ball, c'est-à-dire à un oeuf énorme, à un ballon allongé!

D'après M. W. H. Pickering, ces changements qui présentent une certaine périodicité, parfois très rapide, avec des oscillations secondaires, ne peuvent s'expliquer que par les formidables marées que Jupiter exerce sur cet astre de faible gravité spécifique, et il en conclut qu'il s'agit probablement d'un essaim météorique globulaire, c'est-à-dire d'un satellite constitué comme les anneaux de Saturne, dont l'arche majestueuse se compose d'une infinité de corpuscules tournant autour du globe saturnien avec des vitesses différentes, selon leurs distances respectives. En d'autres termes, ce serait là un "monde de poussières", un Sahara sans bornes, sans eau, sans végétation, boule tournoyante de particules cosmiques agglomérées et plus ou moins condensées.

Si cette hypothèse se confirme, les parrains de cette lune jovienne ont été mal inspirés en lui donnant le nom de "Io", fille du fleuve Inachus, dans la mythologie, et dont Ovide a poétiquement narré les malheurs, lorsque Jupiter, pour la dissimuler aux regards courroucés de Junon, la métamorphosa en génisse, placée sous la surveillance d'Argus aux cent yeux.

Les princes de la science astronomique moderne remplacent aujourd'hui le prince argien aux yeux multiples, et leurs regards qui épient Io dans les cieux, secondés par l'oeil for-

midable du télescope, finiront bien par déchirer le voile mystérieux dont s'enveloppe ce satellite énigmatique.

Une fois de plus l'astronomie nous montre que l'histoire de la nature est plus captivante encore que les romans les plus fantastiques des mondes imaginaires.

— o —

L'ECLIPSE DE SOLEIL A REPETITION

Vers la fin du XVIII^e siècle, il y eut une éclipse de soleil en partie visible à Paris. Le phénomène ayant été annoncé d'avance, on se prépara à en noter les phases à l'Observatoire.

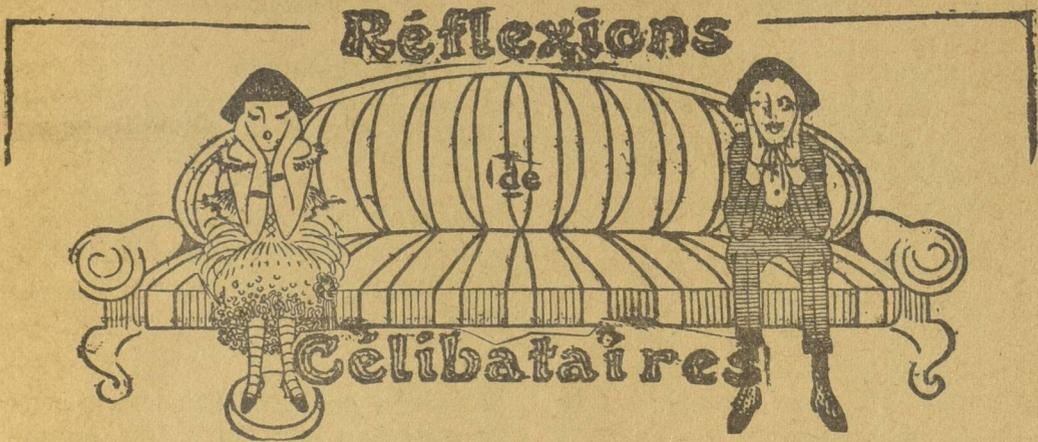
Un pimpant marquis, qui connaissait le directeur, vint le trouver et le pria de lui donner des cartes d'entrée pour lui et quelques dames, de ses amies, qui étaient très curieuses de voir l'éclipse.

L'astronome y consentit et promit de leur prêter une lunette afin qu'ils pussent voir et suivre, à leur aise, les phases du phénomène. Le jeune marquis convint avec les dames qu'il viendrait les prendre dans son carrosse.

A l'heure dite, il se présenta; mais ces dames n'avaient pas terminé leur toilette; ensuite, on voulut prendre une collation; bref quand on arriva à l'Observatoire, l'heure fixée était déjà dépassée depuis longtemps.

Le marquis, néanmoins, présenta ses cartes d'entrée au portier. "C'est inutile, Monsieur, lui répondit celui-ci; il est trop tard, tout est terminé.— Prévenez toujours le directeur que c'est moi."

"Mais, Monsieur, puisque c'est fini... Faites ce que je vous dis. Le directeur est de mes amis; s'il sait que c'est moi qui suis là avec des dames, je suis sûr qu'il recommencera."



FEMMES

La femme découvre l'amour qu'un célibataire peut avoir pour elle avant même que cet homme se soit aperçu de l'amour qui l'enflamme.

* * *

La beauté est la raison d'être de la femme, une femme qui ne veut pas être belle n'a rien à faire sur la terre.

* * *

Les mariages seraient plus heureux si les jeunes filles mettaient quelques tabliers dans leur trousseau.

* * *

La femme ne doit pas oublier qu'elle a toujours trente ans jusqu'à quarante.

* * *

Statistiques—On peindrait trente-trois granges avec la peinture employée durant la vie d'une jolie femme de trente-cinq ans.

* * *

Les femmes ne comprendront jamais qu'il est inutile de dire du mal de la femme qu'un célibataire aime, même si cette femme est son mauvais génie.

HOMMES

La fin de l'amour est le commencement de la sagesse.

* * *

Il est plus facile à un célibataire d'oublier un amour malheureux que de se rappeler un amour heureux.

* * *

L'homme est une poire qui cherche à aimer la femme, qui, elle, est une pêche.

* * *

Les matériaux sont trop chers de nos jours pour que les amoureux continuent à construire des châteaux en Espagne.

* * *

L'amour est aveugle, mais le mariage est un bon oculiste.

* * *

Il existe différents genres d'amour mais ils sont tous dispendieux.

* * *

Aimer, c'est être heureux et malheureux à la fois.

* * *

Les pêches qui ont les plus belles peaux ne sont pas toujours les plus douces.

FEMMES

Les femmes de jadis montraient leurs oreilles et cachaien leurs mollets. celles d'aujourd'hui cachent leurs oreilles et font voir leurs mollets. Quelle est la différence?

* * *

Pour qu'une femme soit heureuse il faut qu'elle soit enviée.

* * *

Lorsqu'une jeune fille se demande si elle aime un jeune homme, c'est qu'elle ne l'aime pas.

* * *

Qui sait? Peut-être que la femme qui n'aura pas appris à faire la cuisine, n'aura peut-être pas la peine de la faire.

* * *

Lorsqu'une jeune fille est en amour elle s'imagine que toutes ses amies veulent lui voler son cavalier.

* * *

Dalila a coupé les cheveux de Samson afin de l'avoir en son pouvoir, aujourd'hui les jeunes filles coupent leurs cheveux dans le même but.

* * *

Il n'existe que deux catégories de femmes, celles qui ont aimé et le regrettent, et celles qui n'ont pas aimé et le regrettent aussi.

* * *

Toutes les femmes seraient heureuses si la jalousie et les vampires n'existaient pas.

* * *

Il existe des jeunes filles qui ne savent pas quelle contenance avoir devant un jeune homme qui ne les embrasse pas.

* * *

Un tout petit peu d'amour est une chose dangereuse.

HOMMES

Lorsqu'un homme est couvert d'argent une femme y regarde à deux fois avant de le changer pour un plus beau.

* * *

Il faut du nerf à un célibataire assis dans un tramway pour flirter avec une jeune fille qui est debout devant lui.

* * *

N'oubliez pas que l'amoureuse pensive peut très bien faire une femme "expensive".

* * *

Un célibataire en amour avec une jolie cheville commet souvent l'erreur d'épouser toute la jeune fille.

* * *

Les célibataires sont plus souvent les victimes d'une femme que l'homme marié.

* * *

Comment se fait-il que notre dactylo soit toujours mieux habillée que notre femme?

* * *

Le petit garçon arrache les ailes du papillon qu'il attrape; le grand garçon arrache les illusions du papillon qu'il épouse.

Le célibataire qui tombe en amour est le seul animal qui ne se débat pas lorsqu'il est pris au piège.

* * *

C'est quand on est deux qu'on apprécie enfin le bonheur... d'être seul.



Le duc de Croy, d'origine française, ayant combattu pendant la dernière guerre dans les rangs de l'armée allemande, est dépossédé de ses châteaux et de ses titres en France. — Sa femme, une américaine, devient une sans patrie.

Il faudra encore bien des années avant que l'ordre normal, perturbé par la guerre, soit parfaitement rétabli, dans les Etats et dans les familles. Les frontières des pays qui prirent part à la guerre, vainqueurs ou vaincus, ne sont pas encore définitivement remarquées, en dépit des nombreuses conférences qui tentèrent de définir exactement les conditions économiques et géographiques de chaque peuple.

Dans les sociétés et particulièrement dans les familles, mêmes bouleversements. A la suite de la guerre, des particuliers en grand nombre furent dépouillés de leur patrimoine ou de leurs titres; des épouses se trouvèrent sans patrie et sans biens.

C'est ainsi que la duchesse de Croy, d'origine américaine, est, depuis quelques semaines, de par un jugement des tribunaux français, une femme sans patrie. Légalement, elle n'est plus ni américaine, ni canadienne, ni

française, ni belge, ni suisse, ni espagnole; elle n'est rien du tout. Et cela, bien que né en Amérique et bien que marié, avant la guerre, à un gentilhomme, né en Belgique, et propriétaire de châteaux et de titres de noblesse, en Allemagne, en France, en Belgique et en Espagne.

Drôle de situation, direz-vous? En voici l'explication:

Cette décision d'un tribunal qui fait d'elle "une femme sans patrie" vient à la suite d'un long procès qu'intenta son mari, le duc de Croy, au gouvernement français, pour recouvrer ses propriétés du nord de la France, séquestrées par ce gouvernement. Il en demandait la nue propriété, alléguant qu'il est de descendance française, et plus encore, francophile. Les plus anciens titres du duc lui ont été en effet décernés par la France, mais il tient les plus importants de l'Allemagne.

Né en Belgique, il reçut son éducation en Allemagne et servit pendant la dernière guerre dans l'armée allemande. En dépit de son conduite très discutée à l'égard de la France, il réclame maintenant son patrimoine français, en protestant de ses sympathies et de son entier dévouement pour la France.



Ce patrimoine fut confisqué, dès 1914, par le gouvernement français, qui le détient encore et entend se l'approprier.

Le duc de Croy réclame, entre autres propriétés, le splendide château de Bonsecours, situé dans le nord de la France. C'est le fameux maréchal duc de Croy qui l'acheta au dix-huitième siècle, lequel duc était incontestablement français, de vieille souche.

Sur cette propriété, se trouvent une mine de charbon, une métallurgie, une filature de coton, et autres usines. Elle souffrit beaucoup de la guerre, étant située dans une région qu'occupèrent alternativement, pendant quatre années, les armées allemandes et françaises.

La raison de la situation très particulière dans laquelle se trouve le duc dont nous parlons, est qu'il appartient à une famille dont les ramifications s'étendaient, avant la guerre, sur toute la noblesse européenne.

Le premier Croy de quelque qualité était un baron français qui épousa la fille d'un roi de Hongrie, au dix-septième siècle. Depuis cette époque les Croys ont acquis toutes sortes de titres de noblesse, autant en France qu'en Espagne, en Belgique, en Allemagne, en Autriche et en Hongrie.

Après la révolution française, le chef de la famille, représentée aujourd'hui par le présent duc de Croy, s'établit en Allemagne. Il acheta dans ce pays le château de Dulmen, en Westphalie, que possède encore la famille, ce qui fait de lui un pur noble allemand.

Dans son procès, le duc fit remarquer que, d'après ses ancêtres, il était français et tous ses ascendants de marque s'étaient signalés dans les rangs des armées françaises. Son pro-

pre ancêtre qui acquit le château de Bonsecours reçut le titre de maréchal pour avoir bien défendu son pays, la France, contre les Allemands.

Sans doute, cette recommandation était excellente, mais le tribunal se préoccupa plutôt de la conduite du duc actuel que de celle de tous ses ancêtres.

"Vos ancêtres ont combattu pour la France, il y a deux cents ans, répliqua, sarcastique, le procureur de la République, mais nous avons la preuve que vous et vos frères ont combattu pour le Kaiser contre la France en 1914."

En effet, les preuves de la part active prise par le duc et ses frères, les princes Antoine et Engelbert de Croy, dans la dernière guerre, abondent. Le duc servit comme officier supérieur dans la garde du Kaiser et fut ensuite versé dans un régiment de réserve, après son mariage.

En réponse au procureur qui accusait l'un de ses frères d'avoir participé à la démolition d'un village français, le duc répliqua que ses propriétés en France n'avaient pas été épargnées par l'armée allemande, et qu'elles l'auraient été, s'il avait été considéré comme un prince allemand. En effet, a-t-il dit, les propriétés appartenant en France à des allemands furent épargnées.

Le duc voulut démontrer plus tard ses sympathies en disant qu'il avait des cousins nombreux en France et aux Etats-Unis. On lui répondit que "le fait d'avoir des cousins français ou américains ne l'excusait pas d'avoir tiré sur des soldats français, pendant la guerre."

Il lui fut répondu en sus de cela qu'il était entré volontairement dans la garde d'honneur du Kaiser, qu'il

avait été l'ami intime du Kaiser et que rien ne l'obligeait à combattre contre contrè la France, dans les rangs de l'armée allemande.

Quant à la duchesse, son mariage avec le duc de Croy fut très mal vu en Allemagne, mais le Kaiser et son fils ne lui en tinrent pas rancune et les requèrent souvent tous les deux.

Lors de l'entrée en guerre des Américains, de peur de se compromettre en Allemagne, elle se réfugia en Suisse avec ses deux enfants.

Quand elle voulut rentrer dans son château de Bonsecours, elle s'en vit interdire l'accès par des gendarmes français, le tribunal ayant déclaré qu'elle était dorénavant "une femme sans patrie".

Quant au duc de Croy, son procès l'a placé dans une très mauvaise posture, autant en France qu'en Allemagne. Il est même plus mal vu en Allemagne, pour avoir déclaré dans sa déposition qu'il avait été forcé de servir dans l'armée du Kaiser et que tous ses sympathies allaient à la France.

Il est peu probable que les autorités allemandes lui confisquent ses propriétés, mais tout nous incline à croire qu'elles trouveront un moyen de lui faire expier "sa trahison".

Il s'en suit de ce procès que la duchesse de Croy devient une "femme sans patrie" et que le duc est considéré comme un traître, autant par l'Allemagne que par la France.

—o—

Notre siècle est malade de trop lire et de lire mal... Sans une réaction volontaire du lecteur sur les pensées de l'auteur, la lecture est un mal plutôt qu'un bien. Avaler n'est rien si l'on ne digère. Lisez, mais pensez, et ne lisez pas si vous ne voulez pas penser en lisant et penser après avoir lu.

L'ETERNEL MARI

Ducorneau sort rarement de chez lui depuis qu'il est marié et ses amis demandent pourquoi il ne vient plus au cercle, lui qui était un des plus assidus clients. Enfin, un jour, un de ses amis le rencontre, et lui demande comment ça va depuis qu'il est marié.

Ami.—Eh, ce bon Ducorneau, comment ça va?

Ducorneau.—Très bien!... très bien!

Ami.—Mais tu as l'air triste... y aurait-il quelque chose qui n'irait pas dans ton ménage.

Ducorneau.—Oh, mon cher ami, tu ne saurais croire combien ma femme m'est dévouée... Elle ne vit que pour moi, et elle ne peut pas souffrir de me voir loin d'elle.

Ami.—C'est pour ça que tes amis du cercle se plaignent de ne plus te voir; tu te trouves bien choyé, bien dorlotté.

Ducorneau.—C'est justement pour ça que je ne suis pas heureux.

Ami.—Comment tu as une femme, elle t'adore et tu n'es pas content? N'a-t-elle donc pas bien soin de toi?

Ducorneau.—Si elle a soin de moi? certainement, même trop! Figure-toi, mon cher, qu'elle va jusqu'à m'enlever mes chaussures des pieds quand...

Ami.—Ça c'est gentil tout plein. En voilà une perle comme je voudrais que la mienne soit.

Ducorneau, (énervé).—Laisse-moi donc finir ma phrase, je te disais donc qu'elle m'enlève mes chaussures des pieds quand je me prépare à sortir pour faire une promenade.

Ami, (s'esclaffant).—Oh, alors! je ne souhaite plus que ma femme lui ressemble et je te plains. Au revoir.

Une grève chez les égyptiens, il y a 3000 ans

Une traduction récente d'un ancien document égyptien — caractères hiéroglyphiques inscrits sur des tablettes enfouies à Thèbes, il y a plus de 3000 ans — contient les détails les plus curieux d'une grève qui se déclancha dans l'ancienne capitale où des centaines d'ouvriers déclarèrent un beau jour à leurs patrons qu'ils ne recevaient pas suffisamment de maïs et de poissons pour leur travail, que la journée était trop longue et que les payes supplémentaires étaient insuffisantes.

En étant venus à cette conclusion après plusieurs entrevues entre les ouvriers et leurs meneurs, ils avisèrent leurs employeurs les "grands princes" de leur résolution, à savoir qu'ils avaient décidé de ne plus travailler à moins que leurs salaires ne fussent augmentés.

Ces tablettes, extraites de fouilles entreprises dans la Thèbes antique, ont une valeur inestimable. Elles jettent sur la vie économique de l'antiquité une lumière précieuse. Comment eussions-nous connu autrement les conditions de travail de la main-d'œuvre égyptienne? qui nous eût appris la situation spéciale du tiers état, 1200 ans avant le Christ?

Cette traduction confirme d'autre part certaines connaissances que nous avions de la vieille Egypte: que les ouvriers, par exemple, y étaient en nombre considérable. La construction des pyramides et des nécropoles en fait foi; l'Ancien Testament nous apprenant par surcroît que la nation juive fournit à l'Egypte des millions d'ou-

vriers. Les "compagnies" (aujourd'hui, syndicats) groupaient les métallurgistes, les charpentiers, les menuisiers et tous autres artisans. A leur tête, ces ouvriers avaient un chef ou contremaître qui tenait la feuille de présence. Sur ces feuilles de présence étaient inscrites la durée du travail de chacun ainsi que les raisons apportées par ceux que des raisons particulières — les mêmes qu'aujourd'hui — avaient retenus à la maison: maladie, paresse, funérailles d'une belle-mère, etc.

La compagnie d'ouvriers dont il est question sur ces tablettes hiéroglyphiques (espèce d'écriture employée par les anciens prêtres égyptiens, et qui exprimait toute une série d'idées par la représentation d'objets visibles) travaillait à la construction de la Cité des Morts, élevée à Thèbes sous le règne de Ramsès IX.

Les employeurs avaient fait aux manoeuvres des promesses innombrables dont aucune n'avait été tenue, de sorte que ceux-ci crevaient de faim.

Le ravitaillement de maïs était attendu le 28ème jour de chaque mois; or au mois de Phamenothis, ce ravitaillement arriva un jour en retard et le mois suivant (en Phamouthi), il n'arriva pas du tout. Ne voulant pas se mettre "la belle ceinture" que leurs patrons leur destinaient, pas plus que manger "avec les chevaux de bois", les Egyptiens se mirent en grève ou plutôt, selon l'expression du temps, "restèrent à la maison", c'est-à-dire, selon l'expression moderne, firent "la grève des bras croisés", et n'écou-

rent aucune des suppliques que leur servirent les scribes et les prêtres.

Le 28ème jour de Pachon, le maïs fut distribué aux hommes, mais d'un autre côté c'est à peine si en tout 100 morceaux de bois furent répartis entre les centaines d'ouvriers. Leur patience était à bout; ils prirent avec eux leurs femmes et leurs enfants, se formèrent en procession et se présentèrent ainsi à Thèbes devant les "grands princes" et les "prophètes d'Ammon" et firent dans la capitale un potin infernal.

Les meneurs firent leurs revendications aux ministres du Pharaon et deux jours plus tard, ils furent largement dédommagés.

Les conditions des ouvriers de la nécropole étaient tout aussi déplorable dans l'an vingt-neuf du règne de Ramsès III. Cette fois ils quittèrent leur chantier et se placèrent derrière le temple de Thoutmôsis II. On fit auprès d'eux les démarches les plus pressantes; rien n'y fit et les ouvriers répondirent qu'ils ne retourneraient au travail que le jour où leurs demandes auraient été écoutées.

Devant une résistance aussi opiniâtre, les autorités cédèrent de nouveau et toutes les "compagnies" d'ouvriers reçurent leurs distributions en nature.

LES GRANDS MARCHEURS

De temps en temps on nous parle d'un marcheur intrépide qui, la canne à la main, s'en va faire son petit tour du monde à pied. L'un d'entre eux vient de se lancer, une fois de plus, dans cette originale entreprise. Il est permis de lui souhaiter bon voyage. Il ne sera ni le premier ni le dernier.

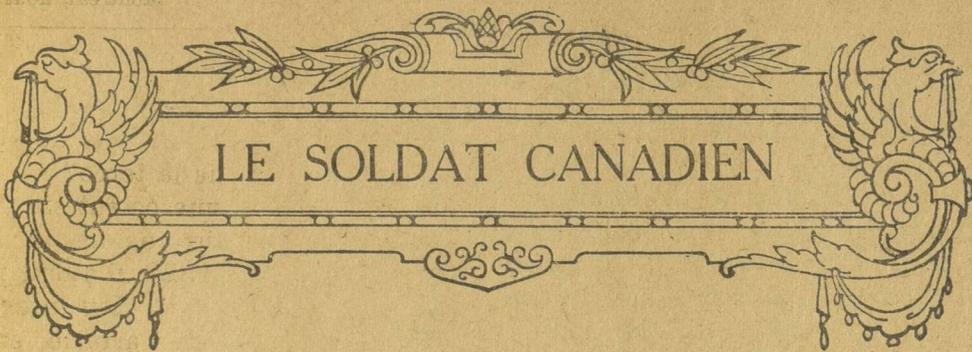
Mais, à propos, quel put être ce premier? Oui, quel est l'original qui eut l'idée pour la première fois de voyager ainsi au tour de la terre?

Il semble bien que ce fut sir John Mandeville, écrivain anglais du XIV^e siècle. Le 12 juin 1322, il partit pour visiter de lointain pays. Son intention était d'aller jusqu'en Tartarie, et au Cathay. C'est ainsi qu'on appelait la Chine à cette époque! Un jour l'idée lui vint que l'on avait peut-être la possibilité de revenir chez soi en faisant le tour du monde. Il essaya et il réussit. Son voyage dura trente-quatre ans.

Il est vrai qu'il dut muser un peu le long des routes. Les mémoires que nous avons de lui rapportent que près de Damas, il visita la caverne où vécut Adam et Eve. A Jérusalem, il vit les marques du pied de l'âne que Jésus-Christ chevauchait lorsqu'il entra dans la ville le dimanche des Rameaux. Dans une certaine île enfin, qu'il ne nomme pas, malheureusement, il rencontra "moult diverses femmes et cruelles, qui ont pierres précieuses dedans les yeux et ont telle vue que si elles regardent un homme par dépit, elles le tuent seulement du regard comme fait un coq basilic".

Peste! Les voyages étaient dangereux, dans ce temps-là!

Mais, si les chiffres vous plaisent, en voici quelques-uns qui ne sont pas moins de circonstance. Pour faire de tour du monde, un homme marchant à pied, jour et nuit, sans aucun repos, mettrait 428 jours. Un train express, 40 jours. Le son, à la température moyenne, 32 heures et demie. Un boulet de canon, 21 heures, et la lumière, la plus rapide de toutes les forces, un dixième de seconde environ.



M. Trillac était un propriétaire d'Eauze, vieille cité de l'Armagnac. Né de parents sans fortune, grâce à son travail et à la bonne gestion de ses terres, il se trouvait aujourd'hui un des riches habitants de sa petite province. Sa femme était morte, le laissant avec un fils unique, Henri, sur lequel M. Trillac avait reporté toute l'affection dont il enveloppait autrefois sa compagne.

Henri avait vingt ans aujourd'hui: c'était un garçon intelligent, plein d'activité, mais la monotone vie campagnarde ne lui plaisait guère et les multiples travaux de la propriété ne le séduisaient pas. Il aimait cependant son pays, auquel de fortes racines l'attachaient, car sa famille était une des plus anciennes de la région. Les pittoresques ruines qui dominaient la plaine, sur le roc de Tacoussac, étaient celles d'un vieux château ayant appartenu jadis à ses ancêtres qui se nommaient alors Trillac de Tacoussac; les guerres de religion, qui désolèrent le pays, avaient détruit le château et ruiné la famille.

M. Trillac rêvait d'agrandir ses terres, d'augmenter sa fortune, de reconstruire un jour le manoir des Tacoussac, et comptait sur son fils pour ses desseins, car ses soixante-cinq ans

ne lui permettaient pas de projets à trop longue portée.

Le jeune homme aurait préféré quitter le pays pour mener une vie d'action: il aurait voulu être un navigateur, un soldat de régions inexplorées comme cet ancêtre, cet arrière-grand-oncle, Guillaume de Tacoussac qui, après la ruine de la famille, était parti avec Champlain à la conquête du Canada. Dans cette belle vie d'aventures à travers l'inconnu, l'aïeul avait dû mener une existence mouvementée, passionnante, et fonder une famille plus intéressante que celle restée en Armagnac, réduite à végéter pauvrement jusqu'à ces dernières années. Mais l'enfant aimait son père, aussi s'était-il résigné, et il se préparait à s'occuper des questions viticoles lorsque la guerre de 1914 éclata.

Henri partit avec enthousiasme; non seulement il aurait la joie de servir sa patrie, mais il mènerait la vie d'action qu'il rêvait d'accomplir.

La séparation fut dure et, resté seul, le vieillard devint triste; il songeait que son enfant pouvait être tué; que deviendrait alors son existence sans lui, que deviendraient ses projets?

Et le malheur voulut que le jeune homme fût une des premières victimes de cette épouvantable guerre: il

perdit la vie au marais de Saint-Gond, en faisant bravement son devoir, il tomba face à l'ennemi en tête de sa section.

La douleur du père fut immense ; il était désormais seul sur cette terre, car, fils unique lui aussi, il n'avait aucun parent, aucun frère pour le consoler.

Maintenant, sa fortune ne l'intéressait plus, ses rêves ne l'enthousiasmaient plus. A quoi bon restaurer le



château des Tacoussac? Il n'avait plus d'héritier pour son argent et pour ses terres; il se jugeait inutile en ce monde.

Alors l'idée lui vint de s'engager : il était vert pour son âge, car ses muscles assouplis par la chasse fatigante, dans son pays vallonné, lui donnaient encore la force de l'âge mûr. Il se sentait capable de faire campagne; et puis il pourrait venger la mort de son fils, en tout cas oublier, dans les combats, la tristesse de sa vie et peut-être y trouver le repos définitif.

Il signa son engagement à Auch et fut peu après envoyé sur le front, vers l'Yser. Les troupes étaient là en pleine fournaise et dans tous les engagements on voyait le soldat Trillac au premier rang, mais la Mort semblait respecter ses cheveux blancs; il revenait toujours indemne de tous les combats et sa tristesse paraissait plus grande. D'ailleurs, il parlait peu, s'isolant toujours, tout à ses pensées amères, déplorant tous les jours de se voir encore vivant. Ses camarades, ses officiers respectaient sa douleur, admirant, malgré tout, ce vieillard intrépide.

Un jour, à l'attaque d'une position par nos troupes et celles des Anglais, Trillac se trouva seul à lutter contre plusieurs Allemands qui cherchaient à l'atteindre derrière un mur. Le vieux soldat eût dû se retirer, chercher en arrière un abri plus sûr, car, seul dans sa position, il devait succomber; mais, sans doute, voulait-il en finir, car il restait là, se protégeant à peine.

Les Alliés n'étant pas en nombre avaient dû reculer, seul Trillac demeurait pour un sacrifice inutile. Blessé, sentant ses forces décliner, il attendait le coup mortel sans crainte et sans regret, lorsque, tout à coup, parut devant lui un homme qui, avec une agilité surprenante, une furie extraordinaire, à coups de crosse, à coups de baïonnette dispersa le troupeau boche.

C'était un jeune soldat de l'armée canadienne qui, en battant en retraite, avait eu honte de voir ce vieux soldat abandonné sur ce point dangereux.

—Vous voulez donc vous faire tuer? dit-il en éclatant de rire et, prenant gaiement Trillac sous le bras, il l'entraîna vers l'arrière. Le vieillard se

laissa faire, se livrant à la Fatalité : ce n'était pas son jour de mourir. Et puis, ce grand diable de soldat, avec sa belle humeur, son exubérance plutôt méridionale, lui remontait insensiblement le moral. Dire que son fils devait être comme ça sous le feu!



De retour dans nos lignes, les deux hommes se quittèrent, après s'être nommés l'un à l'autre. Trillac ne retint que le prénom du soldat: Jean ; l'autre nom ne resta pas dans l'oreille du Gascon.

—Vous m'avez sauvé la vie, dit le vieillard, comment vous remercier?

—Ça ne compte pas, fit l'autre, vous ne vouliez plus de cette vie.

Et il s'éloigna dans une pirouette.

Depuis, l'existence sembla plus intéressante à Trillac: le souvenir de ce soldat canadien le poursuivait, ce jeune homme lui rappelait son fils, son cher Henri. Aussi voulut-il revoir son sauveur. Les troupes des deux nations voisinaient toujours. Profitant d'un jour de repos en seconde ligne, le vieux soldat partit à la recherche de Jean. Il avait négligé de demander à quel régiment appartenait le jeune homme, mais, grâce aux indications qu'il put donner sur l'uniforme, il finit

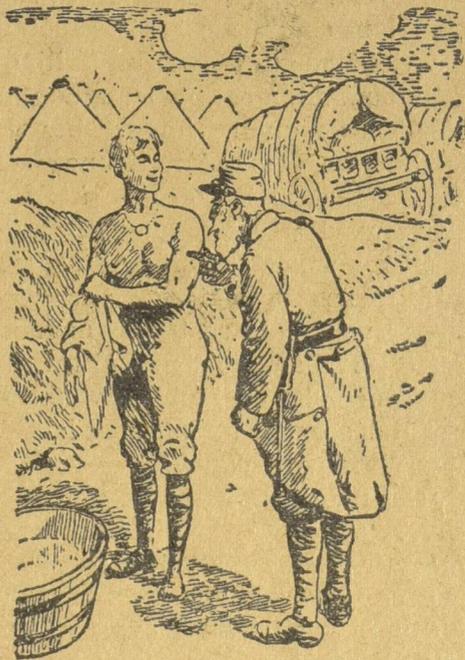
par apprendre qu'il faisait partie d'un corps canadien.

Le Français se dirigeait vers l'emplacement de ce corps lorsqu'au détour d'un chemin, un grand diable, le torse nu jusqu'à la ceinture, sortant la tête d'un baquet où il se lavait, s'écria, les bras au ciel:

—Eh! bonjour, monsieur Trillac!

C'était Jean.

Le vieillard devint radieux; il laissait le jeune homme s'éponger, lorsque ses yeux tombèrent sur la plaque d'identité suspendue au cou de Jean. Le nom gravé l'attira, il le lut et eut un cri de surprise:



—Vous vous nommez Jean Tacous-sac? Mais c'est un nom français!

—La plupart des Canadiens sont dans le même cas, répondit l'étranger, mais, pour ma part, je sais que ma famille est originaire de l'Armagnac, nous sommes presque compatriotes, cher monsieur Trillac!

—Plus que compatriotes probablement, car vous portez le nom de la branche de ma famille qui quitta la Gascogne en 1608.

—Je ne sais si le nom patronymique des miens était Trillac, j'ai été orphelin de bonne heure, et, depuis longtemps, nos papiers, s'il en existait, ont été dispersés au hasard des expéditions de mes pères; je n'en ai, par curiosité, conservé qu'un seul, une vieille gravure représentant le château de Tacoussac. Je l'ai apportée puisque je venais pour la première fois en France.

Et dans la gravure, M. Trillac reconnut le château des environs d'Eauze, tel qu'il devait être avant sa ruine.

—Nous sommes parents, répétait le bon vieillard, vous êtes un Trillac!

On donnait, à cette époque, des permissions de quatre jours. Les deux hommes en demandèrent une et le vieux soldat emmena Jean à Eauze. Là, devant les ruines, la vieille gravure en mains, le Canadien reconnut parfaitement le château de ses pères.

—Je voulais le restaurer pour mon fils, dit Trillac, je le rebâtirai pour vous: vous êtes orphelin, je vous adopte, j'ai désormais un but dans la vie, je veux vivre pour vous.

Jean n'eut pas assez de mots émus pour remercier le bon Vieillard, et le retour au front se fit dans des entretiens pleins d'abandon. Le vieux soldat continue à se battre bravement, mais ne cherche plus à se faire tuer.

Après la victoire, M. Trillac et Jean revinrent à Eauze faire revivre au soleil de Gascogne la vieille famille des Trillac de Tacoussac, dépaysée pendant trois siècles sur les rives lointaines du Saint-Laurent.

R. DE ST. P.

UN PHENOMENE

De Châteaulin, France, on signale un phénomène météorologique assez curieux qui s'est produit, mardi 11 avril, vers 9 heures dans le bourg de Berrien.

Sans que rien l'eût fait pressentir, un coup de tonnerre accompagné d'un formidable éclair, éclata. La foudre tomba sur le clocher de l'église, dont les vitraux furent presque tous pulvérisés. Le fluide arrivé à terre s'était divisé, avait creusé deux galeries dont l'une passait sous le presbytère, et l'autre filait dans la direction du bourg par la sortie est. Arrivé au mur de l'échaliier, le fluide y avait percé un trou, était sorti de l'autre côté et entra dans la maison voisine de Mme Mével, en déplaçant une pierre d'encadrement de la porte. Il se livra là à des fantaisies assez plaisantes et, heureusement sans gravité.

Les carreaux et la vaisselle qui se trouvaient dans la pièce la plus proche, furent entièrement brisés; une armoire contenant de la lingerie fut respectée, mais tout son contenu était bouleversé; de trois cruches de verres garnis d'osier, on ne trouva que le revêtement déchiqueté.

Les gens qui se trouvaient dehors, dans les champs et sur la route au moment du phénomène, remarquèrent des boules de feu roulant partout. Un jeune garçon se rendant en classe, fut suivi pendant plusieurs dizaines de mètres par une de ces boules. Aucun accident de personnes n'est à déplorer, mais quantité de gens ont été si saisis qu'ils ont perdu le sens des réalités pendant plusieurs minutes.

Le clocher de l'église étant ébranlé, on n'y sonne plus les cloches.

Les ours sont de parfaits gentilshommes

Au temps de nos pères, le chasseur qui avait une histoire de chasse à l'ours dans son sac passait pour le plus adroit et le plus intrépide des sportifs. Il y a cent ans, alors que les ours peuplaient abondamment les forêts, les chasseurs indiens se faisaient une gloire d'avoir comme trophées des griffes d'ours **gris**, le plus populaire du nord-ouest de l'Amérique. Mais, on peut presque dire qu'aujourd'hui, l'homme qui s'est enparé d'un ours de quelque importance est un phénomène. La raison en est que les belles espèces d'ours disparaissent très rapidement devant la cruauté de l'homme et les progrès de la civilisation, deux choses qui, à première vue, ne semblent pas du tout faites pour marcher de pair.

Comme l'Indien et le buffalo, il est forcé de laisser la place au blanc. A moins que des ordonnances spéciales ne le protègent ou que les plus beaux spécimens existants ne soient recueillis dans d'immenses jardins zoologiques, l'ours sera bientôt exterminé complètement et disparaîtra de l'Amérique du Nord où, il y a un siècle, il vagabondait tout à son aise.

Tandis que les ours **bruns** abondent encore dans certaines autres parties du Canada, les gris sont tellement rares que ceux que les guides retracent sont immédiatement poursuivis. Ce n'est plus que dans le Yukon et l'Alaska que l'on a des chances d'en trouver.

Et, chose étrange, l'ours brun de l'Alaska, le plus gros de tous, n'a été

découvert qu'en 1898, par les blancs, alors que peut-être les indigènes le connaissaient depuis longtemps.

Nous parlerons tout-à-l'heure de la chasse fructueuse que firent récemment des coureurs des bois canadiens et américains dans l'Alaska, alors qu'ils se rencontrèrent avec sept magnifiques types d'ours gris, les plus rares, lesquels ont été offerts à différents jardins zoologiques et à des musées. Sur les sept, quatre furent tués et trois, pris vivants, amenés en captivité.



La férocité des ours est une **légende**. L'ours n'est pas un mangeur de chair humaine. Cependant, l'ours gris devient mauvais s'il est attaqué et sait se défendre. L'ours blessé, comme l'ours affronté, perd son calme (!) et devient redoutable.

Mais si vous ne l'attaquez pas, si vous ne lui faites aucun mal, l'ours est

avec l'homme de la dernière civilité. Comme disent les gens de l'Ouest : "N'ennuyez pas un ours et vous trouverez en lui les qualités d'un parfait gentilhomme!"

Ainsi pour les ours **noirs**. Il n'y a pratiquement pas de mérite à tuer un ours noir parce que, suivant le vers de Corneille: "A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire." Chasser un craintif et inoffensif animal, à l'affût dans un arbre, est indigne d'un chasseur intrépide. Et c'est pourtant ainsi que les choses se passent.

L'ours noir inspire instinctivement la terreur. Il le sait et en profite. C'est le plus grand "bluffer" de la terre. Nous connaissons certain chasseur qui, du haut d'un arbre, agaça avec un bâton un individu de cette force. Il commença par grogner et par montrer les dents, puis finalement se mit à jouer avec le bâton, en se roulant par terre, comme fait un petit chat d'une pelotte de laine.

Cet animal n'est pas plus mal intentionné qu'il a mauvais caractère. Et cependant, il effraie plus de voyageurs que tous les autres habitants des forêts. Quant à l'ours brun, il préfère la plupart du temps la fuite au combat.

Le célèbre ours gris, dont l'extermination complète n'est plus qu'une question d'années, il mesure jusqu'à sept pieds, dressé sur ses pattes d'arrière, et pèse de 350 à 600 livres.

Cet animal est l'aristocrate des bois. Il n'est pas plus féroce que l'homme de courage moyen qui défend sa propre vie menacée.

Parmi les sept individus de forte taille que tuèrent ou captivèrent les chasseurs dont nous parlions ci-haut, il en est un dont la dépouille pèse 1,200 livres et dont le crâne mesure 1

piet et demi. Du bout de son museau à son arrière-train (nous le prenons dans la position assise), il mesure 7 pieds 10 pouces. C'est certainement le plus gros ours connu. Il fallut à ces chasseurs un mois de poursuites en tous sens sur le territoire de l'Alaska pour rencontrer ces sept ours gris

—o—

A PROPOS DE PROHIBITION

Le mouvement antiprohibitionniste se dessine de plus en plus en Ontario.

La loi de prohibition absolue actuellement en vigueur dans la province voisine est une source de scandales et d'abus; elle est, de plus, un acheminement vers l'usage des drogues.

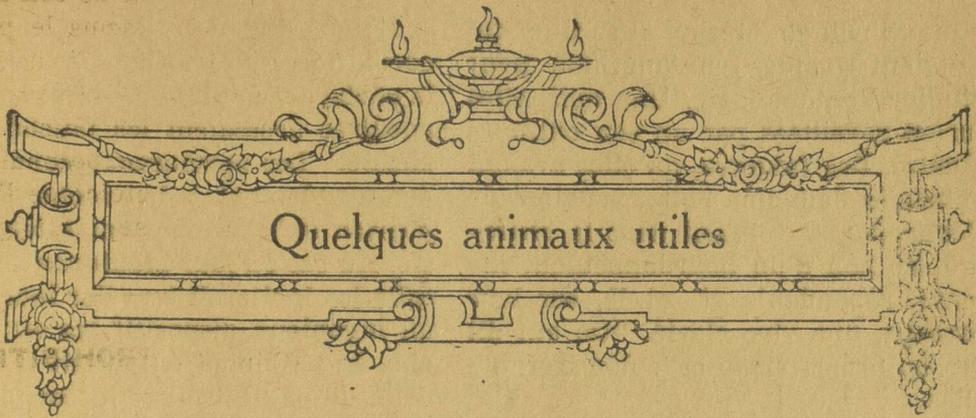
Car il est généralement admis que, partout où on a imposé la prohibition, un très grand nombre de gens se livrent à l'usage des stupéfiants.

On note également, dans les pays prohibitionnistes, une certaine dépression morale.

Et dans le chaos où se débattent les populations des provinces canadiennes privées de leur liberté, on jette les yeux sur le Québec qui offre l'exemple d'un pays sain, sage, où la population peut consommer librement, mais avec modération, la bière, les vins ou les spiritueux.

—o—

Un peuple peut être forcé de faire la guerre, comme un individu de commettre un homicide, pour défendre son existence. Mais un peuple n'est pas plus excusable de spéculer sur le meurtre et l'usurpation pour accroître sa puissance, qu'un individu de tuer son voisin pour se débarrasser d'une rivalité ou pour agrandir son domaine.



Quelques animaux utiles

L'homme rencontre dans l'espèce animale un grand nombre d'auxiliaires: c'est à peine si nous les connaissons tous, ainsi que les services qu'ils peuvent nous rendre. A tel point que le strict exposé de leurs exploits pourrait, aux yeux de beaucoup de gens, passer pour fantaisiste.

Certains animaux peuvent nous tenir lieu d'instrument de précision. On sait qu'une sangsue, insérée dans un bocal, constitue, pour qui peut interpréter ses évolutions, un excellent baromètre. De même, pour qui sait interpréter leur chant, les oiseaux crient l'heure, dans les champs et dans les bois, aux différents instants de la journée.

Des éléphants domestiqués aux Indes, servent à de durs travaux de force qu'on n'aurait su leur confier sans leur extraordinaire intelligence. Il y a cinquante ans à peine, dans certaines régions birmanes, les éléphants remplaçaient l'homme dans les fonctions de bourreau. On leur faisait piétiner les condamnés à mort. L'éléphant-guillotine... on n'avait pas prévu cela, au temps de la Terreur.

Or, délaissions ces exemples connus. Voici la mangouste apprivoisée, hôte de certaines demeures tropicales, et qui fait une guerre acharnée, sous

l'oeil reconnaissant des colons, aux plus dangereux serpents du voisinage.

Voici, en Afrique Australe, — et le fait fut, pour la première fois, signalé par Livingstone — ce singulier oiseau, appelé le "coucou indicateur", et qui conduisit l'homme à la recherche des ruches d'abeilles.

Voici encore l'"agami", grand gallinacé, doué d'une voix sonore et métallique, comme cuivrée, qui s'entend de fort loin, et qui lui a valu le surnom d'"oiseau-trompette".

Domestiquable à souhait, l'agami s'attache à son maître qu'il suit comme un chien. Habitant de l'Amérique méridionale, il est employé à la surveillance des basses-cours dont il écarte, en les chassant à coups de bec, les intrus.

Au tour du fulgore, maintenant. C'est un magnifique papillon de nuit de très grandes dimensions et que l'on rencontre particulièrement en Guyane. On le nomme insecte porte-lanterne, à cause d'une certaine phosphorescence, analogue à celle de nos vers luisants, et qui lui fait répandre une lumière fort visible à une assez grande distance.

Les fulgores furent signalés au monde scientifique, à la fin du dix-septième siècle, par deux femmes,

Mme Sibylle de Mérian et sa fille, qui s'étaient rendues en Amérique pour étudier l'entomologie. Une nuit, elles furent réveillées par un son extraordinaire. Des fulgores, qu'elles avaient enfermés dans une boîte, venaient de s'échapper et volaient dans la chambre, au son d'un bourdonnement intense, répandant, çà et là, sur leur passage, une vive clarté. "On eût dit des lanternes vivantes", déclarèrent-elles.

La relation de ces dames sur ces insectes fut mise en doute jusqu'à ce que d'autres naturalistes aient pu observer les fulgores à loisir. Sans aller jusqu'à prétendre que ces insectes pourraient remplacer une bougie ou l'éclairage au gaz, ce qui serait mentir, il faut mentionner que les indigènes recueillent volontiers les fulgores pour les placer dans leurs cases, probablement parce que la luminosité de ces bêtes leur sert de distraction pendant la nuit.

Les Chinois connaissent les singes cueilleurs de thé. On les rencontre dans la région avoisinant les célèbres montagnes de Won-i-shan. Ce n'est point que l'on dresse ni que l'on soumette les singes à la cueillette. Le procédé est beaucoup plus simple. Lorsque le moment de la récolte est venu, les Chinois jettent des pierres sur les singes toujours très nombreux parmi les arbres à thé, et les singes, qui se fâchent, ripostent en cassant les branches des arbres et en les jetant à la figure de l'ennemi; la récolte se trouve ainsi faite.

Dans certaines parties de l'Afrique, un procédé assez analogue est employé pour recueillir sans peine les noix de coco.

Il faut dire deux mots, aussi, des cormorans que les Chinois dressent à la pêche avec autant d'adresse que nos ancêtres dressaient les faucons à la chasse. Les cormorans plongent au commandement à la recherche du poisson qu'ils rapportent à leur maître. Au cas où leur glotonnerie naturelle les inciterait à avaler leur proie, un ingénieux dispositif les en empêche. Les Chinois entourent d'un anneau de paille tressée le cou des oiseaux, et cet anneau, s'opposant à la dilatation de la gorge, interdit au poisson l'entrée dans l'estomac du cormoran.

SUR LA FEMME

L'amour est un voyage d'agrément, un train de plaisir... où chaque femme est une station jusqu'au mariage qui est le débarcadère!

Les femmes mûres, c'est le contraire des perdrix, plus elles vieillissent, plus elles sont tendres.

Les femmes ressemblent aux girouettes, elles se fixent quand elles se rouillent.

La femme n'est sûre d'avoir un coeur que le jour où il ne lui appartient plus.

Les femmes sont comme les mystères, plus on les approfondit moins on les comprend.

Plus la femme regarde son visage, plus elle menace de ruine sa maison (proverbe mayanquin).

CHOURINETTE.



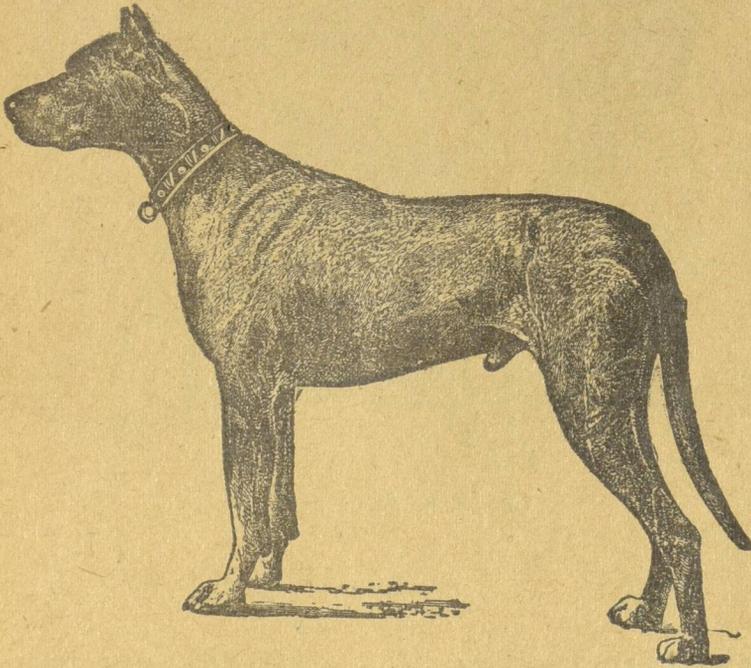
LE CHENIL



LE DOGUE DANOIS

La race qui a mystifié plus d'un amateur, et qui est cause qu'on a nommé le chien d'Ulm, grand Danois. Ce chien provient du croisement d'un chien d'Ulm avec un lévrier anglais, et

sez profonde, reins un peu levrettés, tête moyenne, museau assez mince, crâne plat, oreilles amputées et portées droites. Sa couleur doit être exclusivement bleue, avec taches blanches au poitrail et aux pattes, cependant il est préférable qu'il n'y ait aucune tache



Dogue Danois

c'est certainement, après celle d'Ulm la plus précieuse et la plus élégante de toutes les races de chiens à poils courts. Sa hauteur atteint 27 à 30 pouces au garrot.

Le dos doit être cambré sans saillie à l'arrière; les jambes sont hautes, fortes et bien musclées, la poitrine as-

de blanc, la queue doit être longue, forte à la naissance, mince au bout, descendant un peu plus bas que le jarret. Le poil est dense, compact et doux, les pieds sont petits, ronds et fermes, soles épaisses.

Les amateurs qui désireraient des renseignements sur leurs chiens, soit

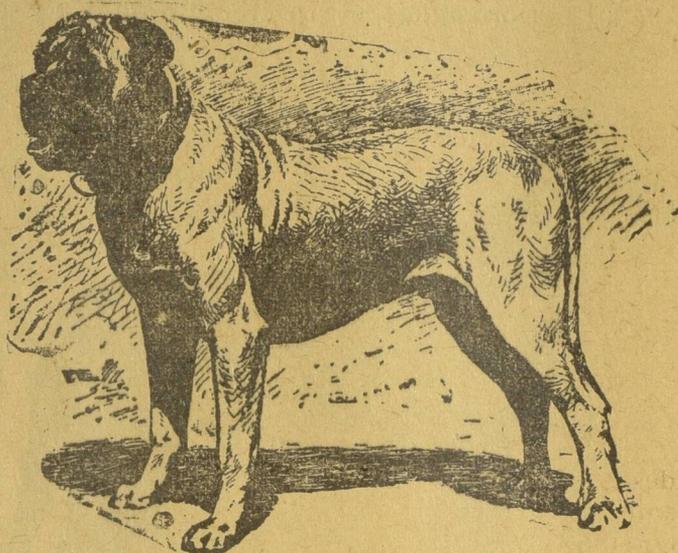
pour cas de maladies ou autres, n'ont qu'à formuler leurs demandes et adresser comme suit: "La Revue Populaire", département du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

N. B.—Pour les réponses urgentes et personnelles, ajouter un timbre de 3 sous pour frais de correspondance.

LE DOGUE ANGLAIS (English Mastiff)

Cette race existe depuis des centaines d'années, et a gardé toutes ses caractéristiques. Sa hauteur varie de 28 à 32 pouces. Sa couleur est jaune avec masque noir. Cette race n'est pas à recommander comme gardien, parce que chez elle la vigilance laisse malheureusement beaucoup à désirer.

Albert PLEAU.



Ch. MAX, dogue anglais.

UNE FEMME DE PRECAUTION

—Mon ami ne monte pas dans cette barque, tu vas t'exposer.

—Non, ma chère.

—Ah! grand Dieu que je suis malheureuse! Si tu allais te noyer, tu es si maladroit!

—Laisse donc, ça me connaît.

—Eh bien, laisse-moi au moins ta montre et ta chaîne!

LES ENFANTS TERRIBLES

Le père de famille à table.—Tom, tu es trop difficile. Quand j'étais à ton âge, je t'assure que j'étais bien content parfois de trouver un morceau de pain sec.

Tom.—Tu vis bien mieux, hein papa! depuis que tu restes avec nous autres!

Le "tour" fantastique d'un télégramme

A moins que vous n'avez l'esprit un peu plus réfléchi que ne l'est celui de la plupart de vos semblables, il est presque certain que vous avez bien rarement songé à cette chose admirable qu'est le télégramme de dix lignes que vous parcourez peut-être négligemment en prenant votre déjeuner du matin, à ce petit bleu que le correspondant de votre journal a envoyé la veille de Séoul ou de Tokio. Que de machines, que d'appareils, que de transmissions, que de sauts de géants laisse pourtant supposer cette arrivée presque foudroyante des nouvelles de la guerre!

Pensez un peu! De Tokio, par exemple, cette dépêche a franchi à peu près 600 milles de pays pour atteindre Nagasaki, puis c'est 500 milles au milieu des flots que lui fait dévorer en quelques secondes le câble du Nord (Great Northon Company) Le petit bleu est alors à Schanghai, d'où il s'élance le long de la côte chinoise jusqu'à Hong-Kong. Là il replonge dans la mer et n'en sort qu'en Annam où un autre câble l'emporte à Singapoure. C'est une traite de 3.600 milles qu'il vient d'accomplir en quelques heures. De Singapoure par le détroit de Malacca et le golfe du Bengale, il va toucher à Madras, puis coupe les Indes anglaises, atteint Bombay et, sans se reposer, file, par les profondeurs du golfe Arabique et de la mer Rouge, sur Alexandrie. On peut dire que là il est arrivé, car d'Alexandrie à Malte et Marseille pour atteindre Paris; ce n'est qu'une promenade—et vous ou-

vrez votre journal sans vous étonner outre mesure de ce qui causerait une si belle stupeur à nos bons bisaïeux, s'ils revenaient quelques mois sur cette terre pour assister à une grande guerre moderne.

En somme, ce télégramme, tel qu'un oiseau très rapide, a franchi près de 5,000 lieues en huit heures, c'est-à-dire qu'il est parvenu dans nos contrées avec une heure d'avance sur le soleil. Chaque mot coûte près de 50 cents (prix de faveur pour la presse), si bien que parfois vous jetez à peine les yeux sur une dépêche qui est revenue à plus de mille francs! Ne cite-t-on pas des câblogrammes du grand journal anglais le "Times", qui ont coûté en chiffres ronds plus de dix fois cette somme.

D'ailleurs, combien parmi ces câblogrammes si coûteux ne peuvent être utilisés! Tantôt ils arrivent trop tard, tantôt le correspondant a fait un peu trop de zèle en envoyant des nouvelles d'une médiocre importance. On raconte qu'une dépêche qui avait coûté la jolie somme de \$1,000 fut envoyée par le correspondant d'une des premières feuilles de Londres, et le triomphe de cet "envoyé spécial" fut de courte durée, car il apprit bientôt que la légation japonaise à Londres avait publié—quelques heures auparavant—un rapport officiel plus complet que le sien!

Si le reporter en question pouvait se consoler un peu, c'est en songeant que le télégramme envoyé de Tokio avait dû coûter infiniment plus cher

que celui envoyé à son journal. Il faut se dire en effet que dans les dépêches diplomatiques aucun mot n'est omis, de peur des terribles malentendus qui pourraient avoir des conséquences si graves, et l'on conçoit aisément à quel prix fantastique ils peuvent quelquefois monter. C'est ainsi qu'une toute récente communication du gouvernement japonais à l'une de ses ambassades européennes lui est revenue à plus de \$1,500 et que le dernier télégramme parti de Saint-Petersbourg pour Tokio, avant l'ouverture des hostilités, atteignait presque une pareille somme.

Les gouvernements envoient le plus souvent à leurs mandataires à l'étranger des télégrammes chiffrés, chaque mot ou chaque phrase étant généralement représenté par cinq chiffres, mais lorsque le message est de la plus haute importance, c'est-à-dire lorsqu'il est impossible de courir le risque d'un chiffre mal placé ou d'un faux chiffre — accident assez fréquent — la diplomatie revient sans hésiter au langage ordinaire qui offre infiniment moins de chances d'erreur.

Généralement aussi tous les chiffres d'une dépêche se suivent sans interruption, si bien qu'un télégramme de 100 mots serait représenté par une interminable série de 500 chiffres. Le destinataire doit donc diviser d'abord ces chiffres par tranches de 5, puis, à l'aide du Code conventionnel, il parvient à lire sans la moindre peine ce qui est tout à fait intraduisible pour le profane.

Songez à ce patient travail, songez à la belle tournée qu'ont faite avant d'apparaître sous vos yeux certains

télégrammes de dernière heure et ne leur prêtez plus une attention plus que superficielle!

— o —

LES MEMOIRES DU MARECHAL

M. le maréchal Foch écrit-il ses Mémoires? Telle est la question posée par "Le Cri de Paris", qui nous apprend de curieux détails à ce sujet.

Ce que le maréchal sait, il en doit compte à la postérité. Il n'en doute point. Aussi se garde-t-il de laisser perdre les souvenirs qui hantent son vaste cerveau. Il les note, au fur et à mesure qu'ils traversent son esprit. Il les dicte dans leur expression spontanée, immédiate. Ce sont des réflexions détachées, des points d'histoire, des esquisses de tableaux. Et il conserve soigneusement ces ébauches, qu'il se propose de remanier et de composer.

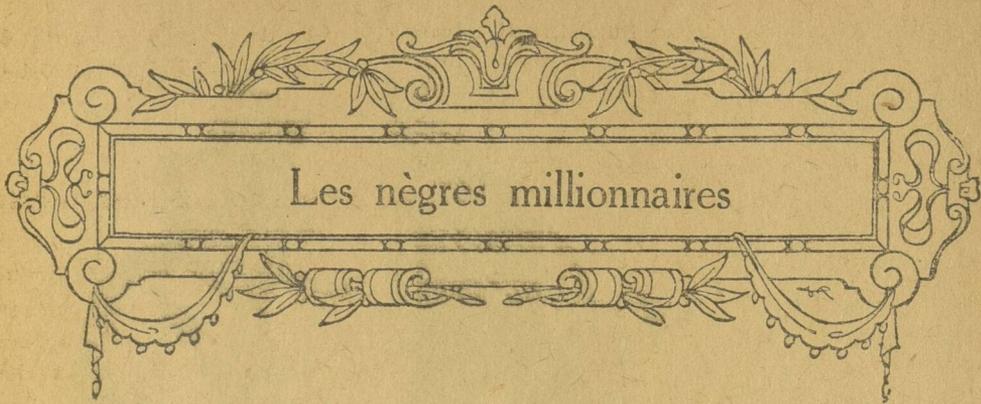
En tout cas, il a décidé rigoureusement que ces pages ne seraient point publiées de son vivant. Ce sont "Mémoires d'Outre-Tombe". Il estime que ses opinions pourraient produire parfois l'effet d'explosifs, si on les livrait dès maintenant au public. Il lui répugne d'entrer en discussion avec des personnalités qu'il entend néanmoins juger librement.

Assurément, les Mémoires du maréchal Foch seront un immense succès de librairie. A moins que... à moins qu'ils ne soient un nouveau "Journal Posthume des Goncourt" et que les futurs ministres de la Guerre n'osent en autoriser l'apparition...

(Les Annales.)

— o —

La beauté est une lettre de recommandation dont le crédit n'est pas de durer.



On a beaucoup parlé du Klondyke comme d'un endroit merveilleux où l'or coulait abondant entre les doigts des aventuriers venus pour l'extraire des mines abondantes qui striaient ce sol fabuleux. Mais le Klondyke a été épuisé. Des chercheurs d'or en si grand nombre se ruèrent à sa conquête, chercheurs venus des quatre coins du monde, qu'en quelques années, le Klondyke fut asséché.

Aujourd'hui, le Texas est devenu un second Klondyke, avec cette différence qu'au lieu de donner de l'or, le Texas rend de l'huile et c'est la fortune assurée à ceux qui "frappent de l'huile".

Et là, au Texas, ce sont les noirs surtout qui ont de la veine. Les bons nègres dont les petites fermes sablonneuses sont subitement converties en véritables mines d'or ou d'huile et leur permettent ainsi de se procurer tout ce qu'ils désirent — crient à la féerie.

Dans les faubourgs de Mexia, au Texas, vivent des nègres millionnaires qui se tiennent devant leurs cahutes en salopettes et pieds nus, pendant que leurs sous s'entassent à la banque. Par contre, il en est d'autres que la fortune a grisés et qui, affreux parvenus, se sont empressés d'acheter des

chapeaux de soie, des souliers vernis, des petits châteaux où ils se font conduire dans de luxueuses limousines.

La manière dont la fortune aussi soudaine qu'inattendue a affecté les noirs est des plus curieuses.

Henry Williams, un fermier de couleur, dont l'établissement se trouve dans la banlieue, semble ne désirer qu'une maison de cinq pièces peinte de rouge éclatant, où il pourrait s'asseoir confortablement dans une chaise "berceuse" et flâner du matin au soir. Un jour, Henry se réveilla millionnaire. Que fit-il ? Exactement ce qu'il avait désiré. Il s'acheta immédiatement un cottage de cinq pièces et un immense fauteuil. Une clef d'or solide à la porte de son cottage est la seule extravagance qu'il ait commise. Henry et sa femme regrettent cependant leur vieille bicoque. Plus tard, ils augmentèrent un peu leur propriété, de quoi faire un petit jardin et cultiver de belles fleurs.

Joe Ross, l'ami intime d'Henry, est aussi millionnaire depuis hier. Il a un revenu de \$1,000 par jour. Et cependant, il mène une vie de célibataire encore plus simple que celle de Henry. Voilà des philosophes comme il s'en trouve peu chez les blancs!



Il est curieux de relever sur une carte de Limestone et de Freestone les lots appartenant aux noirs. La plus grande partie des terrains huiliers leur appartient.

Mais que feront-ils de ces immenses recherches. Les consacreront-ils à des oeuvres d'éducation ou de philanthropie? On en doute là-bas. Les plus riches s'habillent en parvenus et roulent carrosse ou encore ne changent rien à leur ancien train de vie. Mais, en général, ils ne semblent pas encore s'intéresser à l'amélioration en bloc du sort de leurs malheureux compatriotes.

—o—

EN REGARDANT UNE TACHE D'HUILE

Les faits les plus ordinaires de la vie quotidienne sont, pour qui sait les observer attentivement un sujet d'émerveillement et une mine inépuisable d'expériences. Qui n'a aperçu un nombre incalculable de fois les taches d'huile qui se forment sur l'eau, le vinaigre, et qui constituent les "yeux" du bouillon? Combien y en a-t-il parmi nous qui aient accordé un peu d'attention à ces modestes gouttelettes? Bien peu sans doute. Et pourtant le spectacle qu'elles présentent vaut la peine qu'on l'observe.

Sur une surface d'eau bien propre, nettoyée avec du papier de soie, déposons à l'aide d'une pointe d'aiguille une petite gouttelette d'huile. Observons alors la surface de l'eau en visant par réflexion une source lumineuse, une lampe par exemple. Nous voyons la gouttelette d'huile, sitôt qu'elle a touché l'eau, s'étaler brusquement. Bientôt on voit apparaître des colorations brillantes, analogues à celles que

présentent à un si haut degré les bulles de savon. Puis des taches noires se forment, s'entourant d'un collier de fines gouttelettes; elles se rassemblent et finalement l'eau présente une surface noire parsemée de points brillants.

Pour fixer ces fugitives apparences il suffit d'appliquer sur la surface de l'eau une feuille de papier blanc ordinaire: l'huile adhère en certains points. On enlève la feuille, on la sèche et on la pose quelques instants sur un bain d'encre: celle-ci pénètre les parties huilées mieux que le reste du papier et y restera adhérente lorsqu'on lavera ensuite la feuille à grande eau. On obtient ainsi, sans aucun appareil, une photographie négative des taches d'huile qu'il est ensuite loisible de tirer en positif comme un cliché ordinaire. On peut ainsi observer, en faisant varier les dimensions des gouttes génératrices et en prenant l'empreinte à différents moments, une variété infinie d'arabesques capricieuses.

Mais, et là est le véritable intérêt scientifique de ce qui semble n'être qu'un passe-temps innocent, on peut, de l'étude de ces lames d'huile, déduire des renseignements précis sur la grandeur des molécules qui constituent la matière. On arrive facilement après un apprentissage qui ne dure que quelques minutes, à réaliser des pellicules huileuses beaucoup plus minces que les parois des bulles de savon et dont l'épaisseur n'est guère que de une ou deux molécules.

—o—

On peut dire des femmes et du mariage tout ce qu'on voudra; on ne renoncera pas plus aux unes qu'à l'autre.

L'homme moderne est plus grand et plus fort que le chevalier du moyen-âge

La stature de l'homme a-t-elle réellement diminué depuis cinq ou six siècles.

Si l'on en croyait l'opinion populaire, nous aurions singulièrement dégénéré, nous ne serions plus que des diminutifs ou des réductions de l'homme du moyen âge. Il est entendu que les guerriers de cette époque étaient des colosses et que ces colosses ne se contentaient pas de s'habiller de fer, mais que leurs muscles aussi étaient d'acier.

Voilà ce que dit la légende et ce que répète un peu tout le monde.

Invoquons d'abord un peu la logique. Au moyen âge, l'hygiène était détestable. On ne faisait pas de gymnastique et l'on se lavait peu. On s'entassait dans les villes aux rues étroites où la voirie était bien imparfaite. On habitait des châteaux humides et sombres, ou des chaumières semblables à des huttes. On manquait d'air partout.

De cette manière de vivre, il devait forcément résulter des générations déplorables.

Aussi des savants physiologues, après avoir mesuré des centaines de squelettes, ont-ils affirmé que les hommes de notre temps étaient d'ordinaire un peu plus grands que ceux du moyen âge.

Mais les os de nos ancêtres ne sont pas le seul témoignage laissé par eux de leur stature. Nous possédons aussi leurs habits de guerre.

Nous en avons mesuré plusieurs, et non seulement nous paraissions avoir grandi depuis l'époque où ils ont été fabriqués, mais nos épaules d'hommes dégénérés, ne seraient jamais parvenues à s'introduire dans le corselet d'acier de nos soi-disant athlétiques aïeux. Le contenu aurait fait craquer le contenant.

L'épreuve, du reste, a été faite à plusieurs reprises. Le comte de Nieuwerkerke, surintendant des musées sous le second Empire, voulut un jour revêtir l'armure de François Ier, la plus grande de celles que possède le musée d'artillerie. Il dut y renoncer, elle était trop petite pour lui. A la vérité M. le surintendant passait pour un bel homme: ce n'était cependant pas un géant.

Autre exemple: A Soleure, en Suisse, un jour de fête de gymnastique, les jeunes gymnastes, voulant terminer la fête par un cortège avec costumes historiques, demandèrent aux autorités la permission d'emprunter les armures et les armes de l'arsenal, lequel en possède une collection remarquable. La permission fut accordée.

Mais il est évident que les ancêtres, en gens peu prévoyants, n'avaient pas songé à leurs arrières-petits-fils. Ceux-ci pour endosser des cuirasses durent les élargir à l'aide de courroies.

Voici maintenant ce que dit l'historien italien Machiavel, toujours à propos des Suisses, car ceux-ci, encore d'après la légende, passent pour avoir

été des colosses parmi les colosses, et si l'on en croit les vitraux, ils auraient eu des statures herculéennes. Après avoir célébré la valeur des troupes helvétiques qui combattaient en Italie de son temps, l'auteur ajoute: "Elles étaient composées d'hommes petits, sales et laids". L'histoire a peut-être eu raison de déclarer que la bataille de Marignan fut un combat de géants, mais décidément, les combattants n'étaient pas gigantesques.

Voilà pour la taille de nos ancêtres.

Quant à leur force, on n'en a pas d'autre preuve que le poids de l'équipement des hommes d'armes.

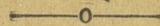
—Quelle vigueur et quelle puissance il fallait pour se mouvoir avec de pareilles charges sur les épaules! disent les visiteurs qui se promènent, le dimanche, dans la salle de l'hôtel des Invalides ou du musée de Cluny. Nos soldats d'aujourd'hui succomberaient sous un semblable fardeau!

D'abord, le harnais des chevaliers étaient moins lourd qu'on ne le croit généralement. D'après un des catalogues du musée d'artillerie le poids de l'armure complète ne dépassait pas en général, une cinquantaine de livres et comme ceux qui la portaient étaient des cavaliers, c'était, en définitive le cheval qui avait la plus grande part de fatigue. Le "barda" de nos soldats pendant la grande guerre était aussi lourd et il était porté par des fantassins.

Et maintenant, pourquoi la légende s'est-elle si bien enracinée? Affaire d'instinct. Nous avons une tendance à élever nos ancêtres sur le dos de nos contemporains. Déjà Homère, à propos des jeux athlétiques qui ont lieu après la mort de Patrocle, parle de la force des "anciens", et Adam est peut-

être le seul homme qui n'eut pas vanté ses aïeux, et pour cause!

Concluons donc que si nos arrière-grands-pères pouvaient revenir en ce monde et devaient passer en Conseil de révision, beaucoup d'entre eux seraient réformés pour insuffisance de taille. Et si, en sortant du Conseil, ils entraient dans quelque gymnase, ils ne pourraient probablement pas remuer les haltères que nous enlevons couramment.



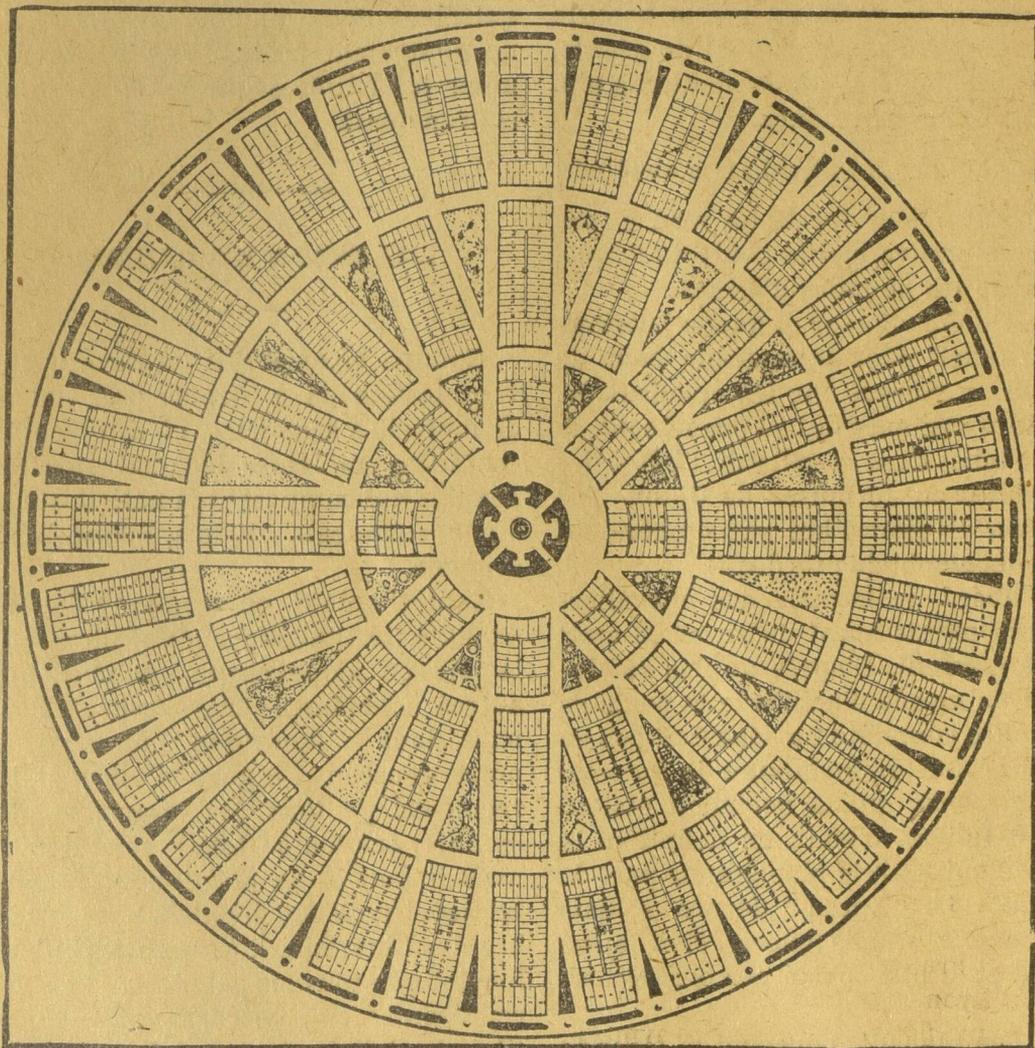
L'ÉCUSSON DU CANADA



Comme chacun sait ou devrait savoir, le Canada a, depuis une année, de nouvelles armoiries, où sont représentés les emblèmes des quatre grands peuples qui composent la nation canadienne: français, anglais, irlandais et écossais.

Naturellement, on a omis le double triangle juif, l'aigle impérial allemand, le poisson monégasque, et plusieurs autres emblèmes très respectables, mais dont la figuration eût donné à notre écusson l'aspect d'un coussin recouvert de tous les drapeaux du monde. Justice à tous! sans doute, mais il faut de la place pour rendre justice. Un de nos députés, à la Chambre des Communes, a compris difficilement que tous les peuples ne fussent représentés sur ces armoiries, et, à titre de Gallois, pays qui fournit à la couronne anglaise son contingent nécessaire de prince de Galles, il réclame l'apparition du poireau à la droite de la feuille d'érable. Inutile de dire que sa demande a été prise par le président de la Chambre "en très sérieuse considération".

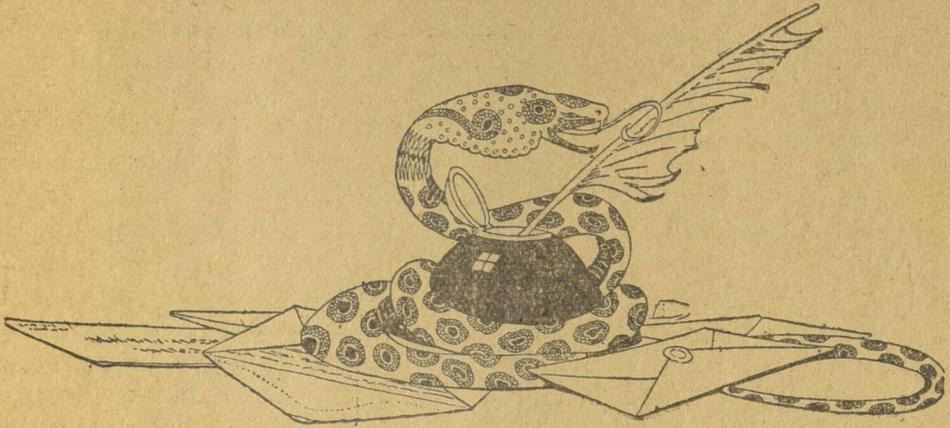
UN NOUVEAU PLAN DE VILLE



Voici un plan absolument original et très heureux pour une ville. Dans ce plan tous les blocs ont un square. Les rues sont larges et bien aérées. Le dessinateur de ce plan est un jeune

homme de Chicago, M. Philippe Farina.

Ce plan mérite d'être étudié car c'est une merveille en son genre.



LES PLUMES EMPOISONNÉES

Une peste de lettres anonymes s'abat sur deux villes européennes, Tulle, en France, et Florence, en Italie, et fait de nombreuses victimes.— Deux des femmes à qui la responsabilité de ces lettres était imputée se suicident.

Deux villes n'ayant aucune similitude, qu'aucun hasard ou incident historique n'avaient permis de rapprocher jusqu'ici, viennent de se compromettre toutes les deux dans un crime commun. Ces villes sont Florence, reine de l'Italie, et Tulle, petite cité provinciale, située au centre de la France, à quelques kilomètres de Lyon.

C'est un flot de lettres anonymes, écrites par une plume empoisonnée, qui déferla sur ces deux villes et fit dans chacune de nombreuses victimes.

C'est Tulle qui fut d'abord envahie par ces lettres ignominieuses. Les familles les plus respectables et les plus heureuses de cet endroit furent parti-

culièrement visées par ce ou ces personnes qui prenaient à troubler les ménages les mieux unis un plaisir diabolique qu'une jalousie extrême ou encore la folie pouvaient seuls expliquer.

Des semaines, des mois et des années passèrent et ces missives envenimées, lettres ou cartes postales, rappliquaient régulièrement dans quelque maison. Ces lettres comportaient naturellement les charges, les accusations les plus viles. Elles apprenaient surtout aux épouses heureuses et confiantes les trahisons de leur mari, cela avec des détails effrayants, imaginés par un esprit satanique.

Tous les voisins en étaient venus à se haïr. Tulle devint bien vite un enfer. Mais Tulle est loin de Paris. C'est pourquoi, il fallut que trois années se passassent avant que les autorités policières de la capitale fussent prévenues de la terreur qui régnait dans cette petite ville reculée.

Les criminalistes amateurs et professionnels envahirent cette localité

et s'y livrèrent à toutes sortes de recherches. D'après la nature des lettres que ces policiers et agents de la secrète recueillirent, il ne leur fut pas difficile de supposer qu'elles étaient l'oeuvre d'une femme ou de plusieurs femmes évincées. Ils firent la liste des femmes qui avaient quelque raison d'être jalouses de leurs semblables et après en avoir éliminé la plupart gardèrent deux noms qui semblaient être ceux des coupables—la mère, Mme Laval, et sa fille Angèle, une vieille fille de trente-sept ans.

Bien que ces deux femmes n'eussent pas encore été arrêtées, la presse, avec la liberté très grande que le gouvernement lui laisse là-bas, en parla comme des deux véritables coupables. La vie devint donc pour les deux malheureuses, soupçonnées mais non encore condamnées, intolérable. Le pire boycottage s'exerça autour d'elles. Elles décidèrent de mettre une fin à cette existence et un soir se rendirent toutes deux à la rivière. La mère se noya, mais la fille fut secourue par deux pêcheurs. Quelques jours après, elle était arrêtée. Son procès s'instruira bientôt. Naturellement, elle protesta de son innocence.

L'autre cas s'est présenté à Florence, l'une des plus belles villes d'Italie, que traverse l'Arno et qui jouit d'un éternel printemps.

A la villa Valfonda, vivaient deux soeurs non mariées, Albertina et Maria Giorgi. Toutes deux vivaient modestement, en faisant de la broderie et en copiant de la musique. Jusqu'à un certain jour de février 1907, elles ne se connaissaient aucun ennemi. Dans la solitude embaumée de leur petite villa, les deux soeurs vivaient d'une façon très vertueuse. Puis, tout d'un coup, le commissaire de police Fran-

chi reçut une certaine communication anonyme l'informant d'un certain crime commis par Albertina Giorgi. Cette dernière se disculpa aisément, mais à partir de ce jour, les accusations anonymes les plus diverses continuèrent d'être portées contre elle, sans aucun répit. Ces communications n'étaient pas seulement adressées à la victime elle-même, à ses amies et à la police, mais aussi aux journaux. Les autorités judiciaires furent sommées à leur tour de bannir de Florence les soeurs Giorgi, et surtout Albertina.

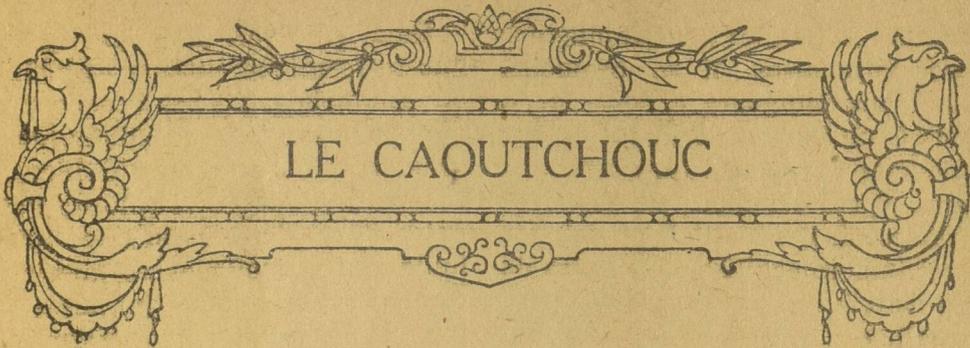
Les autorités judiciaires, municipales et autres ne portèrent heureusement aucune attention à ces menaces et laissèrent Albertina et sa soeur Maria en paix. Mais les persécuteurs inconnus de ces deux pauvres filles n'étaient pas satisfaits. Ils envoyèrent par toute la ville des lettres signées Albertina Giorgi, contenant les pires horreurs que l'on puisse imaginer contre ses semblables.

Toute la ville se souleva contre elle et il lui fut impossible d'obtenir d'autres commandes. Ses clients la désertèrent et les deux soeurs manquaient de pain. Or, en 1916, après avoir enduré pendant neuf ans, cette odieuse persécution, Albertina Giorgi se suicida à Prato.

Comme on le voit, les cas de Albertina Giorgi et d'Angèle Laval peuvent s'assimiler. Qui sait si cette dernière, l'inculpée de Tulle, n'est pas comme Albertina la victime d'une association secrète qui lançait des lettres anonymes, en imitant sa signature et en faisant courir le bruit qu'elle en était l'auteur?

—o—

Il ne faut choisir pour épouse que la femme que l'on choisirait pour ami, si elle était homme.



Sa découverte

La consommation du caoutchouc va sans cesse en augmentant et les chaussures en cette matière se fabriquent de plus en plus.

A ce sujet il n'est peut-être pas inutile de faire savoir à ceux de nos lecteurs qui ne le sauraient pas, comment fut découvert le caoutchouc.

En 1743, M. de la Condamine, occupé à mesurer l'arc du méridien, dans la province de l'Equateur, observait les coutumes de ses hôtes et notait les plus suggestives. C'est ainsi qu'à la date du 11 juillet il recueille, pour ce qu'elle a de moliéresque, cette information:

"Il coule dans les forêts de Quito une résine qu'on nomme "cachuchu." Fraîche, on lui donne avec des moules la forme que l'on veut; elle est impénétrable à la pluie. Les Portugais du Para ont appris des Omaguas à faire de cette résine des seringues qui n'ont pas besoin de piston; elles ont la forme de poires creuses, percées d'un petit trou à leur extrémité, où ils adaptent un petit bec de bois; on les emplit d'eau et, en les pressant, elles font l'effet d'une seringue ordinaire. Ce meuble est fort en usage chez les Omaguas. Quand ils s'assemblent entre eux pour quelques fêtes, le maître

de la maison ne manque pas d'en présenter une par politesse à chacun des convives, et son usage précède toujours parmi eux les repas de cérémonie..."—Cette si personnelle "cérémonie..."—qu'on imagine sans peine aussi protocolaire que celle du "Malade imaginaire"—marque l'introduction du caoutchouc dans la vie civilisée: il n'y avait plus, si l'on ose dire, qu'à convertir la seringue individuelle en pneu collectif.

M. de la Condamine n'y songe pas un instant; il n'a gardé de son incomparable découverte que le souvenir d'une grosse anecdote; c'est ainsi qu'il la présente à l'Académie des sciences où, le 28 avril 1745, il offre "le cahuchu, fruit de l'arbre-seringue, comme un trait de coutume singulière". Et la docte Compagnie daigne sourire: elle aurait mieux fait de constituer un stock.

Quelque temps après, un homme de science plus pratique part à la recherche de "l'arbre-seringue", où il devine autre chose qu'un trait de coutume. C'est en Guyane française que François Fresneau, ingénieur du roi, déjà connu par plusieurs inventions flatteuses, va retrouver la résine élastique.

Fresneau a fait mouler en terre glaise le fruit du cachuchu équatorial

et dessiner sa feuille: tout au long des rivières guyanaises, il se promène, donnant aux indigènes à boire et à danser: à un instant cordial il exhibe ses modèles et réclame les arbres-seringues. Après des mois, sur les rives du Matarumi, il réussit à en saigner de quoi imperméabiliser une paire de bottes dont un courrier spécial vient, à Versailles, faire hommage à M. de Maurepas. M. de Maurepas est ravi des bottes, qui lui permettent de traverser un pied d'eau sans être aucunement humide; le cachuchu va être lancé. Une intrigue de la Pompadour l'arrête: M. de Maurepas tombe et emporte dans sa chute les bottes de "lait élastique".

C'est en vain que l'infortuné François Fresneau sature la cour et la ville des cadeaux agréables et utiles auxquels le cachuchu prête ses attraits: par la galante entremise de la marquise d'Ambres, il fait parvenir à toutes les personnes de qualité, des étuis de fusil, des gants, des bonnets, des bottes, des boîtes à écus et, d'abord, des seringues de tout format. Le cachuchu est devenu une affaire politique: il est en disgrâce.

C'est probablement à Vaucanson, le faiseur de machines et presque d'hommes, que la résine élastique doit sa rentrée en cour. A une demande du constructeur, Choiseul et son adjoint, le contrôleur Bertin, réclamant à la Condamine des nouvelles de l'arbre-seringue. La Condamine les renvoie honnêtement à François Fresneau, qui s'ébat triomphalement en de vastes mémoires, dont certains extraits figureraient encore avec avantage sur des prospectus financiers: car Fresneau avait foi en sa trouvaille, et une féconde imagination.

Déjà il ne voit plus dans la seringue la forme essentielle et définitive du cachuchu; il s'est préoccupé de dissoudre la résine élastique, ou tout au moins de l'empêcher de durcir. Il a deviné et essayé le rôle de l'éther, entre de curieuses cuisines où les huiles de cannelle et de girofle parfument agréablement le lait de l'arbre; et il dresse un catalogue fort complet de tout ce qu'on y peut utilement tremper: boiseries, fers, parapluies, toiles, bottines, impériaux de carrosses, habits de plongeurs.

C'est à ce moment qu'il envoya à la Cour de Versailles une balle élastique dont le rebondissement charma fort les courtisans. Fresneau faillit tirer de ce jeu l'ordre et les moyens de créer en Guyane une puissante colonie française, vouée à l'exploitation méthodique des arbres-seringues. Mais la cour se lassa de jouer à la balle avant que l'ordre fût signé: l'infaillible enrichissement d'un domaine national et le privilège d'une industrie neuve nous échappèrent avec la boule rebondissante.

Car, après lui, — (il mourut en 1770), — on ne devait plus faire, en France, que du caoutchouc de laboratoire jusqu'au lancement commercial de l'arbre-seringue par l'Ecosais Mac Intosh, créateur de l'imperméable: ceci se passait vers 1820 alors que, par hasard, notre domaine tropical était amputé de ses plus juteuses forêts. Et si M. de Maurepas, premier botté de cachuchu, n'eût point commis de petits vers malicieux sur la Pompadour, nous aurions dû rester les rois de ce rubber qui, par hasard encore, est une trouvaille française.

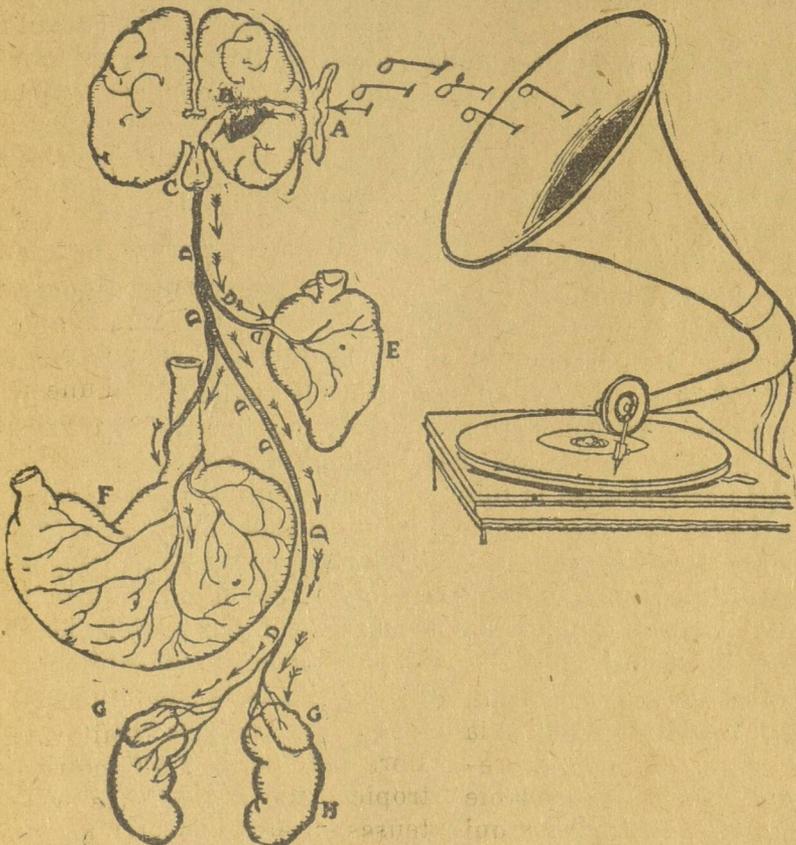
La musique adoucit les moeurs des fous

La science se charge maintenant de ramener les fous à la raison au moyen de la musique. Ce procédé est-il nouveau?

Tout le monde connaît ce passage de l'Ancien Testament qui rapporte la folie passagère du roi Saül et la manière dont David le guérit en le cal-

mant de la musique qu'il tirait de sa harpe. L'esprit du démon s'échappa de lui aux sons de cette musique.

De récentes expériences tentées dans les asiles d'aliénés et dans des sanatoria particuliers ont démontré que la musique exerce une bienfaisante influence sur les esprits troublés et qu'ainsi l'assertion de la Bible



Comment s'y prend la science pour guérir la folie par la musique. Les notes musicales entrent dans l'oreille du patient en observation (A); où elles sont emportées le long du nerf auditif (B) jusqu'à la glande pituitaire (C). Les lettres D-D indiquent le nerf par lequel la pituitaire régularise les pulsations du coeur (E) et les mouvements des parois stomachiques (F). Les lettres G-G indiquent à leur tour les glandes qui se trouvent sur les rognons (H).

s'appuie sur une considération scientifique de la plus grande exactitude.

C'est une vérité en pathologie que la plupart des cas de folie affectent une petite glande située à la base du cerveau. Cette glande, appelée pituitaire, fait partie d'une série de glandes, connues sous le nom de glandes inconductrices.

Tous ces organes sont de petites usines manufacturant certaines substances qu'elles excrètent dans le sang et qui ont une influence énorme sur la chimie physiologique et particulièrement sur le fonctionnement du cerveau.

L'une des propriétés de la glande pituitaire—et peut-être la plus importante—est le règlement du rythme du corps. Il régularise les mouvements des parois de l'estomac, si nécessaires à la digestion.

La glande pituitaire est donc en quelque sorte le chef qui dirige l'orchestre des nerfs et des muscles. Tant qu'elle est en bon état, le concert va normalement. Mais si ce chef d'orchestre se mêle de mal conduire son affaire, c'est la désorganisation des muscles et des nerfs et c'est la folie.

Tout ce qui peut ramener l'harmonie en ce concert est la musique extérieure et voilà pourquoi nous pouvons dire que la musique peut ramener les fous à la raison!

Le cas du roi Saül est là pour le prouver, et des milliers d'autres plus modernes.

La musique secourt les gens dont les esprits ont été perturbés par la défection de la glande pituitaire, parce que les vibrations rythmiques de la musique ont pour effets de ramener cette glande à ses fonctions ordinaires et à normaliser les pulsations du coeur, la circulation du sang, les mou-

vements des parois de l'estomac et la digestion.

La folie de Saül avait été causée par la colère; celle du grand peintre flamand, Hugo van der Goes, autre cas historique de guérison en musique, par la mélancolie. Deux sortes de musique appropriée les guérissent également.

C'est ainsi que la douce et amoureuse Ophélie, abandonnée par le seigneur Hamlet, eût été guérie de la profonde mélancolie qui la conduisit au suicide.

Quant à nos lecteurs que cette question tout à fait nouvelle peut intéresser, ils trouveront sous le dessin qui accompagne cet article tous les renseignements nécessaires, relatifs à la méthode de guérir la démence par la musique.

—o—

TROTTOIR ROULANT

Le fait est officiel: Paris aura son trottoir roulant. Les services municipaux ont fixé définitivement les conditions du concours pour l'établissement d'un "système mécanique à débit continu affecté dans Paris au transport en commun des voyageurs". Les ingénieurs n'ont plus qu'à se mettre au travail. Les projets doivent être déposés avant le 20 septembre prochain, et si les faits suivent leur cours, d'ici quelques années entre la Bastille et la Madeleine, il y aura une voie souterraine qui dégagera la circulation enfiévrée des trottoirs.

—o—

Si vous voulez être riches, n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage.

Franklin.

CE QUE NOUS DEVONS A LA CHAUX

Si nous employons la langue savante, nous dirions les sels calciques, c'est-à-dire les composés à base de chaux, le carbonate de calcium notamment n'étant pas autre chose que le calcaire que l'on trouve répandu dans la nature sous des formes diverses, et dont nos lecteurs connaissent certainement le nom. Le fait est que les sels calciques constituent, avec la silice et l'alumine, la plus grande portion des couches formant la surface de notre globe; et l'on est tout étonné en constatant les usages innombrables auxquels nous appliquons ces sels à base de chaux, les services qu'ils nous rendent déjà et ceux que nous pouvons leur demander encore.

Ce sont des calcaires que les marbres, les albâtres, la pierre de taille, le moellon, tous matériaux qui entrent dans la construction ou dans la décoration de nos demeures; c'est du calcaire également que le blanc de Meudon ou d'Espagne, du calcaire aussi que la craie. Pour élever nos édifices, construire des maisons, préparer des travaux de maçonnerie de toute sorte, il nous faut des chaux et des ciments: or, c'est avec les calcaires que nous les préparons. C'est en calcinant du calcaire que nous obtenons la chaux vive, que nous transformons d'ailleurs en la mouillant pour pouvoir l'employer dans les travaux de maçonnerie. Ce sont les silicates de chaux, unis avec des silicates d'alumine, qui forment les ciments, les mortiers. On pourrait donc dire immédiatement que sans ces sels cal-

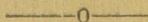
ciques, ou du moins certains d'entre eux, nous serions obligés de tout changer dans la façon que nous avons de nous abriter.

C'est encore un composé à base de chaux que le sulfate calcique, dont le nom plus courant est gypse, et qui donne la pierre à plâtre. Mais il faut calciner également celle-ci pour obtenir le plâtre employé dans les constructions, où il joue un rôle de tout premier ordre. Il fait prise avec l'eau et il se produit une cristallisation intime qui constitue des revêtements particulièrement précieux. Mais il faut bien imaginer que le plâtre est employé ailleurs que dans les constructions, et que la chaux vive ou non a des utilisations spéciales en dehors des travaux de maçonnerie. Cette chaux est fortement caustique et elle sert à la fabrication des savons et des bougies; elle est appliquée également à blanchir les fibres végétales, utilisée dans les travaux de tannerie.

Dans la vie végétale ou animale, nous trouvons des composés à base de chaux qui jouent un rôle des plus importants: c'est le carbonate de chaux ou carbonate calcique, associé au phosphate tricalcique, qui forme la partie minérale de nos os. Il est absolument nécessaire que notre organisme ait à sa disposition de ce phosphate tricalcique, et l'on prépare couramment une foule de médicaments qui le contiennent en proportion plus ou moins grande, et sous une forme relativement assimilable. Le phosphate de chaux est indispensable au mon-

de végétal, et on l'emploie pour rendre à la terre, ou plus exactement aux cultures que l'on veut faire pousser, l'acide phosphorique qui leur est nécessaire. Aussi l'extraction des phosphates de chaux en Canada, en France, en Tunisie, en Algérie, en Floride, dans bien d'autres pays, donne-t-elle lieu à un commerce des plus considérables, pour les besoins de l'agriculture.

Nous n'en avons pas fini, il s'en faut de beaucoup, avec les usages, notamment industriels, des sels à base de chaux: les silicate chux, par exemple, ont un rôle de première importance dans la fabrication de la verrerie, des poteries, etc.



LES COLLECTIONNEURS

On a quelque peu épilogué à propos d'une vente récente de timbres-poste, sur cette manie de la collection qui prend, chez certains amateurs, la forme de la plus irrésistible des passions.

Il paraît que l'Angleterre compte pour le moins 20,000 collectionneurs de timbres; l'Allemagne, 30,000. En Amérique, les gens qui entassent dans des albums ces petits bouts de papier oblitérés sont innombrables.

Chez nous, il paraît qu'ils ne sont guère plus de 40,000. Vous voyez que nous sommes relativement raisonnables.

Et puis la manie de collectionner les timbres a du moins pour effet d'apprendre la géographie au collectionneur. Mais combien de collections n'ont pas même cette utilité.

Le champ de la "collectiomanie" est sans limites. Il faut s'attendre à y

découvrir chaque jour du nouveau. Il y a quelques années, un commissaire de police de Paris, mandé pour constater le suicide d'un vieillard de 75 ans, qui vivait dans la plus profonde misère, découvrit, dans le réduit habité par ce malheureux, une collection de quatre-vingt mille numéros et correspondances d'omnibus et tramways, classés avec le plus grand soin par lignes et par époques.

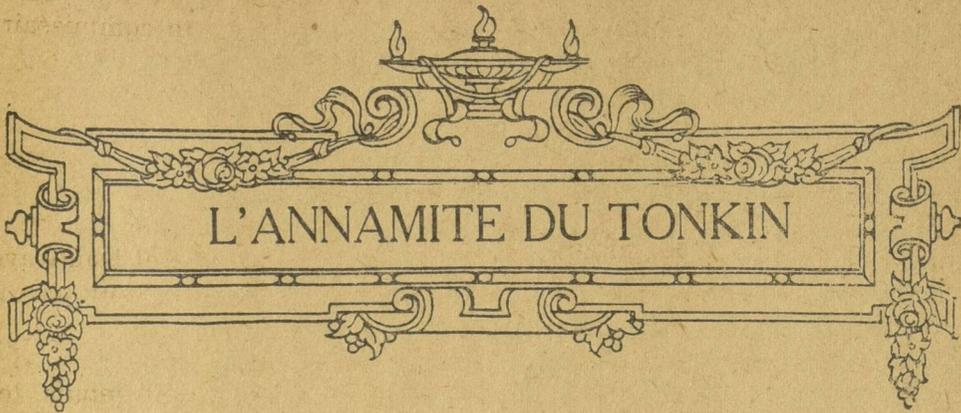
Cette bizarre collection était des plus complètes; elle allait depuis les légendaires "Dames Blanches" du temps de Louis-Philippe, jusqu'aux autobus et aux tramways électriques.

Le bouton est un des objets qui ont le plus tenté les collectionneurs. Le compositeur Clapisson avait plus de 12,000 boutons civils et militaires.

Un marchand de tableaux de Paris a collectionné les palettes de tous les peintres connus. Roqueplan avait réuni plusieurs milliers de bassinoires. Celui-ci collectionne les couteaux; celui-là les râpes à tabac; cet autre les soldats de plomb; cet autre encore les pipes en terre. Voici un collectionneur qui n'admet que les pots à tabac décorés de sujets militaires; en voici un autre qui recueille uniquement les pelles à chaufferettes.

On sait que Pierpont Morgan collectionnait les cloches; et que Mme Anna Thibaud collectionne les sonnettes.

Mais voici une dame qui recueille les vieilles malles en cuir; un monsieur qui réunit les clarinettes de tous les modèles et de tous les temps. On signala même naguère un maniaque qui collectionnait uniquement les cuvettes de cabinet en porcelaine historique.



L'Annamite du Tonkin est travailleur. Il est assez grand et fort. Le climat est relativement rude; les facilités de production et de transport données par la nature sont moindres. Resserrés dans le delta du fleuve Rouge, où ils sont à l'étroit, les Annamites doivent tirer d'un sol d'étendue restreinte beaucoup de produits. La besogne, dans les champs, leur prend une bonne partie de l'année. Les transports, l'entretien des digues, les corvées ordinaires et extraordinaires occupent presque tout le reste du temps. Le travail est incessant et actif.

Le caractère industriel, le tempérament artistique de la race se révèlent dans les villes où les artisans sont nombreux, les produits variés. On y trouve les professions, partout les mêmes, qu'exige la vie d'un peuple, si rudimentaire que soit sa civilisation. Ce sont les menuisiers, les chaudronniers, les forgerons, les potiers, etc., qui peuplent, avec les marchands, les villes du Tonkin. Il est une industrie particulièrement florissante, ici comme en Chine, qui se montre, s'étale, attire les clients; c'est la fabrication des cercueils. Cela ne veut pas dire qu'on meurt plus dans ces pays qu'ailleurs; c'est qu'on n'attache pas à l'idée de la mort un caractère lugubre,

qu'on y pense et qu'on en parle avec sérénité; qu'on voit sans déplaisir, par conséquent, le meuble destiné à renfermer le corps et à le porter en terre. Le cercueil est d'autant plus beau, de meilleur bois, plus ouvragé, que celui à qui il est destiné est plus riche ou qu'il a un goût plus affiné. Si pauvre soit-il, et à moins d'être un misérable coolie errant loin de la contrée où il est né et où toujours il espère mourir, l'Annamite possède son cercueil longtemps avant que la mort soit pour lui menaçante. Il l'achète dès qu'il en a les moyens, ou même le reçoit en cadeau. Chez les peuples d'Extrême-Orient, on offre un cercueil à ses parents ou à ses intimes. Ce genre de présent sera peu apprécié en Europe, même de la part d'héritiers naturels.

Les fabricants de cercueils, nombreux dans toutes les villes, occupent, à Hanoï, une rue entière qui leur doit son nom: la rue des Cercueils. Une pareille dénomination, si elle était donnée en France, ferait fuir les locataires des maisons. Non seulement les Annamites n'ont pas cette répulsion, mais je suis convaincu que les Français d'Hanoï n'hésiteront pas à habiter la rue des Cercueils s'il s'y construit des maisons confortables. Nos

préjugés, nos superstitions ne tiennent pas longtemps quand nous sommes loin des lieux où elles sont enracinées, loin de nos compatriotes qui les partagent. Un Annamite habitant la France ne conserve pas longtemps la peur du "dragon". Un Français, une Française qui vont en Indo-Chine, s'ils avaient la crainte superstitieuse du nombre treize et du vendredi, comme il y en a tant encore, hélas! auraient vite fait de la perdre. Il faut une certaine complaisance du milieu pour ne pas rougir de soi-même, ou en rire, quand on a de pareilles idées.

Le groupement dans une rue des ouvriers d'une même profession, des débitants d'une même espèce de marchandise, existe dans les villes du Tonkin comme il existait autrefois dans les villes d'Europe, dont certaines ont conservé de nos jours les vestiges de cet ancien état de choses. La rue du Coton, la rue de la Soie, la rue du Cuivre, la rue de la Chaux, la rue des Nattes, et d'autres semblables, sont les pendants indo-chinois de nos rues des Boulangers, des Bouchers, des Lombards, de la Verrerie, de la Mégisserie, etc.

Les artisans tonkinois sont laborieux et habiles. Ils réussissent admirablement dans les travaux minutieux et délicats. Ils ont du goût, et certains d'entre eux sont de véritables artistes. Les fondeurs en cuivre, les orfèvres, les nielleurs, les brodeurs, les sculpteurs, les incrusteurs ont acquis une réputation méritée. Ils ne sont pas les imitateurs d'un art étranger. Malgré leur visible parenté avec les Japonais et les Chinois, ils ne se sont pas inspirés d'eux; ils ont créé un art annamite, avec ses formes et ses ornements propres.

Les objets de cuivre jaune qu'ils produisent, pour n'être pas toujours d'un beau dessin et d'une facture parfaite, ne manquent pas d'originalité. Ils étaient, autrefois, presque exclusivement destinés au culte public et au culte domestique, à la décoration des pagodes et de l'autel des ancêtres. Ils vont en partie, aujourd'hui, à la clientèle européenne, dont les exigences spéciales ne sont pas de nature à rendre le producteur plus attentif à la beauté du modèle et plus soigneux dans ses procédés d'exécution.

Les orfèvres, au contraire, semblent perfectionner leur art en travaillant pour les Français. L'adaptation de leurs ornements de haut relief, finement ciselés et fouillés profondément, aux objets d'argent fabriqués à notre usage, donne un résultat inattendu et tout à fait satisfaisant. Plusieurs orfèvres d'Hanoï produisent de très belles choses; l'un d'eux, nommé Lé-Than, est un artiste de talent qui compose aussi bien qu'il exécute.

Les brodeurs sur soie font des travaux d'une technique incomparable. Les broderies du Tonkin sont mieux faites, quant au soin, au fini du travail, que celles du Japon et de la Chine. Mais, en 1897, elles avaient une valeur décorative bien inférieure. C'étaient des scènes de la vie annamite ou des combats légendaires qu'elles reproduisaient, avec une foule de petits personnages, d'animaux, d'objets dont on pouvait admirer les détails, sans que l'ensemble eut rien de beau ni d'agréable aux yeux. Depuis lors, les brodeurs annamites ont demandé à la riche flore du pays les éléments de leur composition. Ils y ont gagné de donner à leurs panneaux de soie brodée un effet décoratif digne des

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart, enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

voir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"E" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

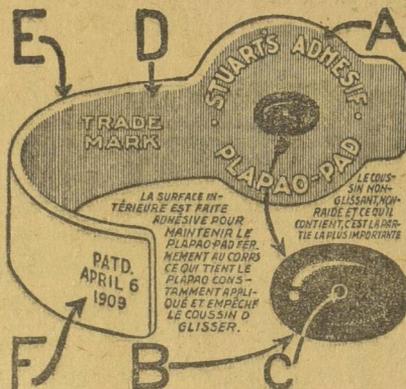
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

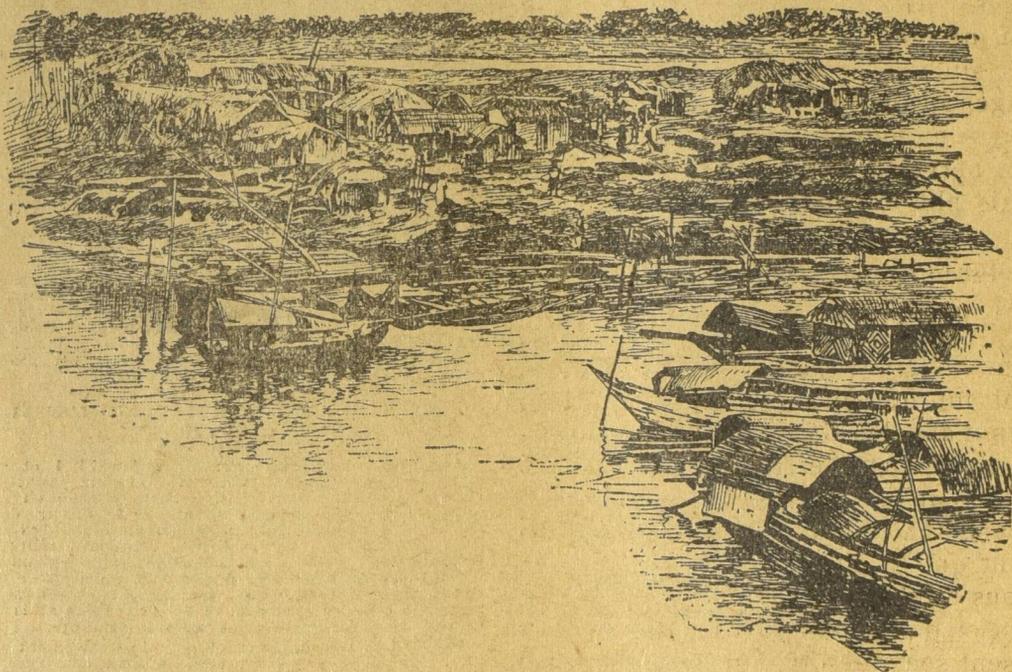
Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



Japonais, et ils n'ont rien perdu de leur supériorité professionnelle.

Les meubles annamites que font les sculpteurs et qui consistent essentiellement en sièges, tables et bahuts, sont beaux de lignes et d'ornements. Les bancs à dossiers, qui garnissent les maisons particulières et les pagodes, ont presque tous des proportions harmonieuses; les sculptures qui les décorent sont simples et souvent jolies. Mais le triomphe des annamites est dans les incrustations de nacre

des meubles et des bibelots de luxe. Sa densité n'a rien d'exceptionnel dans un pays où presque aucun bois ne flotte; la grande majorité va au fond de l'eau, et l'ancre des jonques est en bois, ce qui paraît quelque peu bizarre aux Européens. L'humidité a également une faible action sur le trac. Sa couleur rouge foncé aux veines violettes, ou noir aux veines vieux rouge, suivant les variétés, est fort agréable aux yeux. Les outils des ébénistes et menuisiers français s'émous-



dans les bois. Ils font ainsi des bahuts et de petits meubles incrustés qui sont vraiment remarquables et jouissent, en Extrême-Orient, d'une grande réputation. Les incrusteurs chinois de Canton, qui semblent avoir appris leur art des Annamites, sont loin de les égaler.

Les incrustations du Tonkin sont faites sur un beau bois, de l'espèce dite des "bois de fer" et qu'on nomme le "trac". C'est par excellence le bois

seraient sur le trac. Les Annamites le tiennent, au contraire, pour facile à travailler, peu gâtés qu'ils sont, à ce point de vue, par les bois indigènes. Du reste, ils sont de médiocres menuisiers; leur travail d'ajustage des bois laisse à désirer, surtout à l'intérieur des objets et dans les parties qui ne se voient pas. L'école française du mobilier, aux plus belles époques, a eu de ces négligences. Cela n'empêche qu'elle a produit des pièces admira-

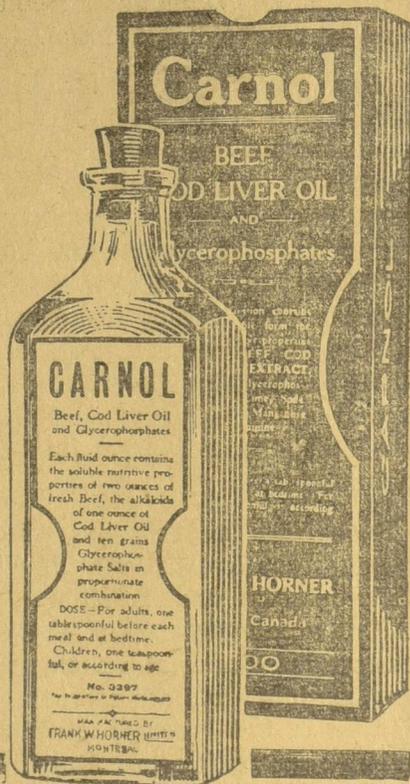
UNE RUINE PHYSIQUE SAUVÉE d'une MORT PRÉMATURÉE

“Je ne pouvais dormir. Atteinte de névrose je perdais continuellement du poids.”

“Mon mari est mécanicien et gagne un bon salaire”, écrit cette femme. “Nous avons six enfants, entre sept et quinze ans. Mon mari et moi-même nous nous sommes privés du nécessaire pour leur donner la meilleure instruction possible. J'ai souvent passé la nuit à leur faire des vêtements ou à raccommoder. En plus j'ai toujours fait le blanchissage et le repassage pour toute la maison. Je fais également le ménage et la cuisine. J'ai fait plus qu'il n'est possible à un être humain de faire, et comme résultat je devins d'une faiblesse extrême avec un système nerveux en ruine. Je n'étais plus qu'un squelette. J'avais les nerfs si impressionnables que la moindre excitation me donnait une crise que je ne pouvais pas contrôler. Par suite de cette faiblesse je dûs garder les enfants à la maison pour m'aider dans le ménage, au lieu de les envoyer à l'école, parce que je ne pouvais rien faire et que le moindre effort m'exténuait. J'étais le plus parfait exemple de faiblesse nerveuse qu'il soit possible de trouver. Tout m'était contraire. Je ne pouvais plus manger ni dormir. J'avais toujours cette terrible sensation de faiblesse qu'il est impossible de décrire et qui ne peut être comprise que par ceux qui l'ont ressentie. J'étais si faible que j'étais résolue à prendre n'importe quel remède. J'essayai plusieurs préparations mais aucune d'elles ne put me soulager. Un jour en entrant mon mari me dit: J'ai vu une préparation appelée Carnol chez un pharmacien. On n'en dit rien d'extraordinaire, mais j'ai la certitude qu'elle vous fera du bien. Pourquoi n'en achetez-vous pas une bouteille? Ils déclarent que si elle ne vous fait aucun bien, ils vous rendront votre argent. Je crois que le conseil de mon mari m'a sauvé la vie, parce que sept semaines après le jour où j'ai commencé à prendre du Carnol, je travaillai plus fort qu'autrefois, et jamais dans ma vie je n'ai été aussi vigoureuse.” —Mme T.

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez en toute conscience, affirmer qu'il ne vous a fait aucun bien, après l'avoir essayé, renvoyez la bouteille vide au pharmacien, et il vous rendra votre argent.

(6-122)



bles. Les meubles annamites incrustés ont, en général, des proportions agréables et une grande simplicité. Leurs incrustations, oeuvre de patience et d'art, aux reflets roses et violets, leur donnent une richesse décorative exceptionnelle. Les bibelots incrustés, plateaux de formes variées, cabinets, coffres, écrivoires, pipes à eaux, sont parfois de petits chefs-d'oeuvre dont aucun salon parisien ne serait déparé.

Les incrusteurs annamites, les bons tout au moins, habitent presque exclusivement deux villes du Tonkin, Hanoï et Nam-Dinh, les deux capitales. Il y a une différence dans les produits de l'un et l'autre centre. Les nacres d'Hanoï sont plus fines ; l'incrustation est faite de multiples morceaux de dimensions infimes. Cela n'empêche pas des hommes de goût de préférer les productions de Nam-Dinh, quand beaucoup, au contraire, tiennent pour celles d'Hanoï.

Même rivalité dans les broderies entre Hanoï et Bach-Ninh. Malgré la concentration des ouvriers d'art dans la capitale, qui se fait progressivement, Bach-Ninh a un brodeur célèbre occupant de nombreux ouvriers, qui reste dans sa ville et y attire la clientèle. Des dames françaises font aujourd'hui le voyage, qu'elles n'auraient pas entrepris aussi aisément et avec autant de sécurité en 1897, pour voir le brodeur réputé et lui faire des commandes.

Bach-Ninh a aussi des nielleurs, presque tous les nielleurs du Tonkin, qui incrustent des lamelles d'argent ou d'un alliage de métaux divers dans des bronzes d'une jolie patine marron clair. Ils font ainsi des plateaux de dimensions et de formes diverses, de petites chaufferettes à mains, des brû-

le-parfums et autres objets d'aspect plaisant sans être d'une grande beauté.

Si les industries d'art sont concentrées, au Tonkin, dans trois ou quatre villes, il y a, dans toutes, des artisans dont le travail mérite l'attention. L'habileté de main, le goût inné de la race permettraient d'étendre indéfiniment le recrutement des travailleurs, le jour où les bibelots tonkinois alimenteraient le commerce d'exportation.

—o—

UN IMPOT SUR LES MUSEES

L'entrée du Louvre, le plus grand et le plus riche des Musées de France, ne sera plus gratuite—non plus que celle de tous les autres musées de Paris. Cette nouvelle a créé toute une sensation dans la presse parisienne. Le prix d'entrée sera d'un franc, 10 cents suivant le cours actuel. C'est peu, mais ce précédent taquine les Français qui tiennent à ce que leur pays soit considéré comme le milieu artistique le plus libre du monde.

Pour apaiser l'opinion, les directeurs du musée du Louvre ont déclaré que 30 à 40 pour cent des visiteurs étaient Français et que tous les autres sont étrangers. Les critiques français, les artistes et tous autres intellectuels auront droit à des cartes de faveur. Il y aura deux jours d'entrée gratuite par semaine. On comprend que les étrangers s'attendent à payer pour l'éducation qu'ils viennent chercher en France. Les directeurs ajoutent que le montant de \$10,000 que rapportera cet impôt servira à l'achat de nouvelles acquisitions et contribuera à l'enrichissement du Musée.

Pour la première fois depuis 20 ans, le Louvre a un nouveau catalogue, contenant la nomenclature de tous ses trésors.

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE

Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'un quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

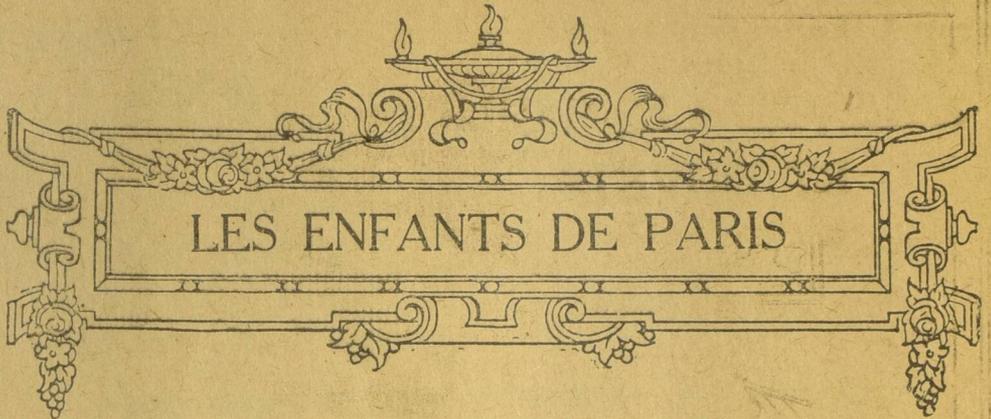
en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC



Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



LES ENFANTS DE PARIS

Les vieilles femmes poussent naturellement des cris d'horreur quand il est question devant elles d'envoyer un garçon à Paris. Paris, pour les tantes, n'est pas "une ville à y envoyer les enfants". Au contraire, Paris est une ville de damnation! Braves gens, vous faites erreur, car c'est peut-être à Paris que l'on trouve les plus beaux et les plus gracieux enfants du monde; les plus intelligents et les plus sévèrement mais intelligemment élevés.

de leurs bonnes avec une grâce et nous dirons même, une distinction que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Oh! si nos parcs publics avaient—non par la beauté, mais l'atmosphère des parcs de Paris, comme nos chers enfants s'y délasseraient! Mais il faut avant tout que les enfants sachent s'amuser et c'est là un talent qui manque aux nôtres.

Paris, la patrie des enfants! Il suffit d'avoir passé une après-midi, dans un



Paris pour les enfants, est le pays de cocagne. Ville magnifique, ville aussi belle qu'hospitalière, elle offre aux petits pour leurs plaisirs la sauagerie des bois et l'atmosphère tranquille et parfumée des parcs. Les bois, les parcs y abondent. Là, les enfants jouent sous l'oeil de leurs mères ou

coin ombragé du Luxembourg, sous les platanes, regardant quelques groupes d'enfants français s'amuser pour aimer follement toute la France!

Un Canadien, en voyage à Paris, qui a entendu répéter sur tous les tons que la France se mourait, faute d'enfants, est surpris d'en voir un aussi grand nombre dans les parcs.



Les Nerfs des Ecolières

"Je donne à mes fillettes la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, durant le temps de leurs examens, et je suis certaine que cela leur fait beaucoup de bien", écrit une dame de Vancouver.

APRES le long terme scolaire, les nerfs des enfants sont épuisés au suprême degré. La crainte et l'inquiétude des examens sont souvent la cause qui amène un épuisement nerveux.

C'est ordinairement l'enfant naturellement nerveux qui est le plus ambitieux et en lui refusant la somme nécessaire d'exercice au dehors, arrive le temps des examens avec pas assez d'énergie et de force pour surmonter cela.

Heureusement l'organisme de l'enfant répond rapidement à un traitement aussi reconstituant que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Le sang est enrichi, les cellules nerveuses sont

renforcées, et la santé et la vigueur sont bientôt revenues.

M. S. Flarity, Warton, Ont., écrit:

"Ma fillette, âgée de 11 ans, souffrait d'épuisement et de nervosité qui montraient une tendance à la Danse de St-Guy. Je me procurai pour elle quelques boîtes de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, et après qu'elle en eut pris trois boîtes, il y eut une grande amélioration dans son état. Elle est beaucoup plus forte et son système est reconstitué d'une manière générale. Elle est revenue de sa faiblesse nerveuse, et il n'en reste plus aucune trace."

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs est une classe par elle-même, vu qu'elle est le reconstituant le plus populaire pour les nerfs. 50 cents la boîte, chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co., Limited, Toronto. 17

C'est aux jardins des Tuileries que se réunissent les enfants des familles riches et titrées, accompagnés de leurs bonnes. Au Luxembourg vont les enfants de la bonne bourgeoisie et aussi les enfants d'ouvriers et naturellement les enfants d'artistes, mais moins nombreux ceux-là. Le Parc Monceau en recueille beaucoup à son tour, tant de l'aristocratie que de la bourgeoisie, ainsi que les Buttes Chaumont, etc.

Et, chose assez difficile à trouver dans un des parcs montréalais, la tranquillité complète, le silence absolu, règnent ou semblent régner dans les parcs de Paris en dépit de la présence de tous ces enfants.



Dans la plupart de ces parcs, il n'y a pratiquement pas de coins interdits. Les plates-bandes sans doute y sont-elles respectées, mais les enfants peuvent à leur aise courir sur les pelouses et le gazon.

N'allez pas croire cependant que ces enfants, mignons et gentils comme nous vous les représentons, soient

pour cela pédants. Ils sont la simplicité même. Ils tournent dans le carrousel du Luxembourg avec le même plaisir que trouvent nos propres enfants dans le manège du Parc Lafon-



taine et participent en tout aux mêmes amusements.

Paris est la ville des enfants comme elle est la ville par excellence des hommes studieux.

— 0 — "MADE IN CANADA"

La campagne active menée au Canada pour l'achat par la population de marchandises fabriquées dans le pays a donné des résultats satisfaisants. Elle a surtout affecté les textiles. Les grands magasins se sont, du reste, prêtés activement à cette campagne; le président d'une société importante annonce que ses magasins ont réussi à faire vendre à leurs comptoirs, une proportion de 80 à 90 p. c. de marchandises "home made".

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — Montréal

➡ Demandez notre catalogue de primes ➡

LES ETOFFES PORTENT DES NOMS BIZARRES

S'il vous arrive, par hasard, messieurs, de feuilleter un journal de mode, n'avez-vous pas été surpris parfois des noms étranges et sans cesse nouveaux que l'on donne actuellement aux diverses étoffes employées par les couturières ? Je n'en citerai aucun pour ne pas désobliger leurs inventeurs... Car ces noms furent inventés de toutes pièces. Ils sont choisis, au gré de la fantaisie, selon des assonances qui ont chance de plaire.

Jadis, il n'en était pas de même et les appellations avaient une origine logique, un état civil, si j'ose dire. Ainsi, on sait que le damas, l'indienne, la perse, le madras, viennent des pays ou des villes du même nom. Le calicot arrive de Calicut, dans l'Inde. Le taffetas est un mot dérivé d'un verbe persan qui signifie "tisser". Soie et satin viennent d'une province d'Asie, la Sérique, où se fabriquaient plus spécialement ces étoffes.

La gaze nous arrive de Gaza, en Palestine. La mousseline doit son nom à Mossoul, ville de la Turquie d'Asie. Le mohair est formé de deux mots accolés: Mo, chèvre sauvage de l'Asie-Mineure et hair, poil de cette bête. La faille vient du mot flamand, falie. De l'Orient nous vient encore le châle ou schal qui, en arabe, veut dire tapis. Le véritable alpaga tire son nom du nom d'un ruminant de l'Amérique du Sud réputé pour la longueur et la finesse de sa toison. Enfin, le velours vient du mot italien "vellute", qui signifie velu.

Il paraît que toutes ces étoffes ne suffisent pas pour qu'une femme puisse s'habiller. Chaque jour, maintenant, nous en avons de nouvelles.

LA POLICE ANGLAISE

On sait que nulle part la police n'est plus respectée qu'en Angleterre. Mais les Anglais, amis de l'humour, prennent leur revanche en contant de petites histoires où "Bobby", le policeman britannique, est quelque peu égratigné. Celle-ci, entre autres, qui ne manque pas de saveur.

Par une aube d'hiver brumeuse et pluvieuse, un policeman, en allant prendre son service, aperçoit ligoté à un réverbère, un clergymon pâle, défait, presque mourant. Il s'approche et demande:

— Comment, master clergyman, quelle situation est la vôtre! Que vous est-il donc arrivé?

— Oh! master policeman, répond le pauvre homme, cette nuit, en revenant du prêche, j'ai été attaqué par une bande de malandrins, appréhendé, ligoté et dépouillé jusqu'au dernier penny.

— Jusqu'au dernier penny?

— Ils ont cru, mais il me reste encore un bank-note dans une poche qu'ils n'ont pas fouillée.

— Ah! tant mieux, master clergyman. Mais vous ne pouviez pas vous défendre?

— Oh! je suis faible.

— Tout au moins, appeler, crier.

— Oh! j'ai crié! J'ai fait ah! ah!

— Vous ne pouviez pas crier plus fort?

— Non, je ne peux pas crier plus fort.

A ces mots, le policeman ne se sent pas de joie, et saisissant le pasteur à la gorge.

— All right, master clergyman, vous allez me donner le bank-note qui vous reste.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boite postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc.

Veuillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.
Mme Myrriam Dubreuil, 320 Parc Lafontaine
Boite postale 2853 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au SAMEDI.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Ne manquez pas de lire dans notre

NUMERO DE SEPTEMBRE

LE ROMAN COMPLET

qui a pour titre :

"UN COEUR FAROUCHE"

par

JEAN DE KERLECO

Retenez d'avance votre prochain numéro.

LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

A tous ceux qui ont de Jolis Bébés

Le Film

MAGAZINE MENSUEL
DE
VUES ANIMEES

A OUVERT

un

GRAND

Concours de Bébés

jusqu'à l'âge de
cinq ans

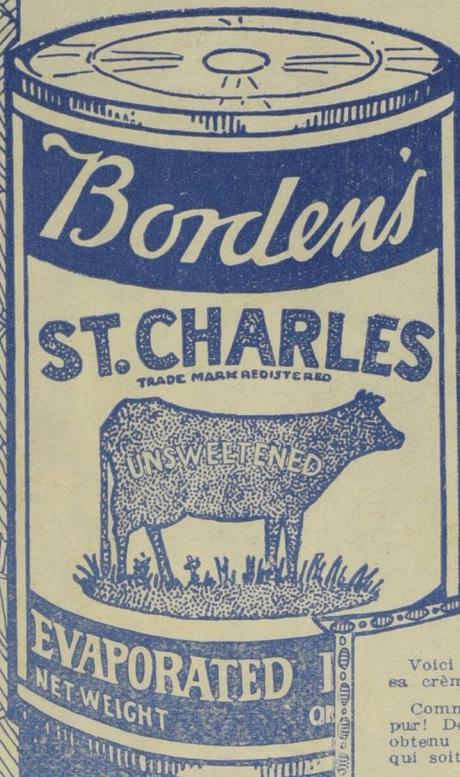


1er prix	\$25.00
2ième prix	15.00
3ième prix	\$10.00
10 autres prix de	5.00

ENVOYEZ LES PHOTOS DES BEBES AU "FILM", 131 CADIEUX, MONTREAL

Lait Pur de la Campagne

Avec toute
Sa Crème



Voici le lait St. Charles "avec toute sa crème"!

Commode et économique! Riche et pur! De qualité unique! Lait entier, obtenu de vaches saines! Le meilleur qui soit!

On a pris soin de le mettre en bon conditionnement dans les bidons, et vous le recevez dans cet état.

S'emploie pour potage, sauces et légumes! Pour pâtisseries et entremets savoureux, et avec les céréales et les fruits! pour tous les mets lactés! Se trouve chez votre épicier.

Demandez la Cuisinière Borden.
Expédiée Franco. Borives à

The Borden Co. Limited
MONTREAL, P. Q.